JUN 27 1988

Universita
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresmlesd01duro

OEUVRES
MELÉES
De
M. de Rozoi
PREMIERE PARTIE

A LONDRES
et se trouve
A PARIS,
Chez Des Ventes de la Doué, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis le College de Louis le Grand.
1769.

PQ
1981
.D85A6
1769
v.1

Coll. Hist.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE LISTHENOIS,

Lieutenant-Général des Armées Navales.

MONSEIGNEUR,

S'IL étoit une récompense faite pour intéresser mon cœur, & pour me payer des travaux qui sont le prix

auquel la gloire met ſes faveurs, c'eſt la bienveillance délicate & flatteuſe dont vous avez accompagné la permiſſion que vous m'avez donnée de vous dédier ce Recueil. Quelque favorablement qu'un ouvrage ſoit accueilli du Public, il eſt toujours des perſonnes ou moins indulgentes ou plus cauſtiques, qui ſe plaiſent à déchirer la couronne de ſon Auteur. Mais, qui pourroit, MONSEIGNEUR, altérer le plaiſir pur que me donne l'intérêt que vous voulez bien pren-

dre à mes ſuccès littéraires. Je vous dois un bonheur ſacré pour l'envie, une gloire précieuſe pour ce ſentiment intime, qui nous donne des droits à nous eſtimer nous-mêmes. Je ſerai fidele à la promeſſe que vous avez exigé, MONSEIGNEUR, de ne vous point remercier au nom des Lettres & des Arts, des momens & de l'amour que vous leur accordez. Je ne ferai point ici l'éloge de votre goût : c'eſt à ceux qui ont le bonheur de vous entendre & de vous connoître, à ſentir, com-

bien de fois, ſans le vouloir, vous vous trahiſſez vous-méme chaque jour en parlant.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,
DE ROZOI.

PRÉFACE.

JE connois une femme charmante, qui dit ne jamais lire de Préface ; elle m'a promis de lire celle-ci ; & je n'ai point assez d'amour-propre pour espérer la réconcilier avec cette partie des ouvrages nouveaux, mais, sauf le respect dû à son goût, je ne lui pardonne point sa prévention sur une sorte d'écrit, qui certainement a ses avantages.

Il est doux pour un auteur qui donne un ouvrage au public, de converser avec son juge. C'est un pere tendre qui confie aux soins d'un protecteur puissant, un enfant, objet de ses complaisances, & de ses soins. Il détaille

tout ce qu'il a fait, toutes les peines qu'il a prises pour le rendre digne des bontés qu'il reclame en sa faveur. La paternité le rend éloquent ; & dans l'ouvrage le plus foible, la Préface peut être mieux écrite, parce que le desir de défendre ce qu'on a créé, fait que si elle est foiblement pensée, elle est au-moins fortement sentie.

Cette Préface n'est point une Apologie. Je ne prétends point surprendre les suffrages du public. Je lui dois des remerciemens ; & la maniere dont j'ai cru devoir m'acquitter avec lui, a été de réfléchir sur les vrais moyens de lui plaire, & de m'en rapprocher autant qu'il a été en mon pouvoir.

J'ai remarqué, qu'il est presqu'impossible que les petits riens de société, à qui l'à-propos donne tant de prix,

en aient encore dans un recueil où tous les ſujets doivent intéreſſer, ſans avoir beſoin d'y joindre des notes plus longues quelquefois que ce qu'elles expliquent; je ne m'en ſuis permis qu'à peine.

J'ai partagé mon ouvrage en différens livres, pour ôter aux différens genres une confuſion que je déteſte, ſans leur laiſſer une continuité, qui trop ſouvent conduit à l'ennui.

Toutes les Epîtres morales ſont dans le premier volume, toutes les Epîtres galantes ſont dans le ſecond. Quant à mes Fables, le public les jugera. J'avouerai qu'elles me ſont cheres. Tous les ſujets en ſont neufs, ſimples, clairs; & dans quelques-unes on verra que l'ame ſeule penſoit & s'exprimoit.

Un plaiſir pur que je me ſuis bien

promis de ne point laiſſer échapper, c'eſt de n'avoir rien hazardé, qui puiſſe paroître une perſonnalité. Ayant renoncé depuis long-temps à tout écrit polémique, tout entier à la reconnoiſſance que je dois aux amis qui m'ont prouvé l'horreur de ce genre affreux, je ne me ſuis permis aucune expreſſion qui puiſſe déſigner quelqu'un, & ſur-tout un homme de lettres.

Je ſuis entré à vingt ans dans la carriere que je cours. Depuis ſix ans que je ſuis mêlé à mes jeunes rivaux, j'ai appris à connoître toute la difficulté de l'art que je chéris; & je puis dire avoir bien profité de mes travaux; car il me ſemble n'avoir fait juſqu'ici quelques efforts heureux, que pour comprendre combien il m'en reſte encore à faire. Tant qu'on n'a point

franchi la barriere, on ne voit pas combien le but eſt éloigné ; c'eſt alors que nous commençons à courir, qu'il ſemble s'éloigner à proportion de notre courſe ; oui, je le crois, la premiere & peut-être la plus utile récompenſe des premiers pas que nous faiſons avec ſuccès dans la carriere, c'eſt de mériter que nos yeux en embraſſent toute l'étendue.

Je prie mes lecteurs de lire avec attention, dans le livre des Variétés Littéraires, ma Diſſertation ſur l'Education publique : ce n'eſt point un Roman moral ; c'eſt un projet ſimple & facile, dicté par le patriotiſme, écrit par la vérité.

Je n'ai point donné à ce Recueil toute l'étendue qu'il pouvoit avoir. J'ai réſervé beaucoup de Fables & de

Contes, pour une ſeconde édition, ſi cet ouvrage en mérite une, afin que le public y trouve des nouveautés, qui en piquant ſa curioſité, lui deviennent une preuve du deſir que j'ai de mériter ſes ſuffrages.

Ce deſir, qui m'a toujours guidé dans mes plus légers travaux, m'avoit inſpiré l'idée que j'ai remplie de faire un Poëme ſur nos Sens; ouvrage qui étoit le premier en ce genre, dont j'ai revu la ſeconde édition avec ſoin, & qui recevra de nouveaux changemens à la troiſieme que j'en prépare. Je ne puis trop chérir un ouvrage, qui m'a offert un ſujet encore neuf, où l'imagination ſeule avoit à créer; où d'ailleurs j'ai réuni le Phyſique, le Moral, & le Métaphyſique; réunion qui embraſſe, & l'eſprit, & l'ame, &

les arts ; plan vaſte & fécond, mais quelquefois ſérieux & grave dans ſes détails ; circonſtance qui a bleſſé ceux qui n'ont point vu, que ſans la réunion de ces trois objets je manquois mon but, puiſque je n'euſſe point ſans elle détaillé tous les bienfaits, & tout le pouvoir des ſens, dans leurs différens attributs, dans leurs diverſes modifications.

Je me prépare à donner inceſſamment au public une Hiſtoire des Révolutions du Portugal, depuis la naiſſance de ce Royaume, juſqu'à la révolution écrite par le célebre Abbé de Vertot. Cet ouvrage manque à notre langue ; & je ne puis que me féliciter d'avoir choiſi ce champ à parcourir. Il eſt vaſte, riche, & fécond. Il y a des momens où la ſcene

offre des tableaux ſublimes, étonnans. Dans l'Hiſtoire du jeune Roi Sébaſtien, il eſt des inſtans d'un pathétique déchirant. J'avois eu l'idée de faire de ce morceau un Roman moral dans le goût de Télémaque, ſans fiction cependant, mais avec tous les détails les plus propres à ſervir pour l'inſtruction d'un jeune Prince. Deux raiſons m'en ont empêché, outre le reſpect dû à mon modele; la premiere a été de réduire à un ſeul point d'optique ce vaſte théâtre, qui m'offrira tant d'objets différens à mettre ſous les yeux de mes lecteurs; la ſeconde, d'avoir à lutter contre la vérité qui dicte, & la politique qui s'obſerve; j'aurois eu trop à réduire en détails particuliers ce que je pourrai mettre en détails généraux; & ce n'eſt point à un Ecri-

vain d'une hiſtoire du Portugal, qu'il ſeroit pardonnable de ne point redouter l'Inquiſition.

Je n'ai donné ce Recueil au public, que parce que j'ai prévu que le genre d'ouvrages qu'il renferme n'occuperoit plus mes ſoins & mes plaiſirs. J'ai eu le bonheur de trouver un ſujet d'Opéra d'autant plus heureux, qu'il m'a fourni quatre actes dont les ſituations & l'intérêt donnent lieu à des tableaux, à des fêtes du genre le plus délicat, & le plus galant. Je me hâte de ſaiſir ici l'occaſion de payer publiquement un tribut de ma reconnoiſſance à MM. les Directeurs de ce Spectacle, où les arts, les talens, & les plaiſirs ſe prêtent des ſecours toujours nouveaux, toujours enchanteurs. Ces deux Artiſtes célebres ont accueilli

mon ouvrage ; & leurs éloges n'ont été pour moi qu'une raiſon de plus de lui donner de nouveaux ſoins ; on travaille actuellement la Muſique, & j'ai eu ſur l'Opéra des vues nouvelles, que j'eſpere que le public voudra bien applaudir, en voyant l'uſage que j'en ai fait.

Je ne détaillerai point ici quelles ſont mes réflexions ſur ce genre d'ouvrage, fort en diſcrédit depuis quelques années. J'ignore pourquoi & comment on peut compter pour rien le Poëme d'un Opéra. Ces drames ſont ſuſceptibles de beautés ſublimes ; & quant aux petits défauts que l'on prétend être propres au genre en lui-même, je crois pouvoir aſſurer, d'après les réflexions qui m'ont guidé en travaillant, que ces défauts

ſont

ſont pour l'ordinaire bien plus ceux de l'auteur que du genre. Je ne puis trop ici faire de remercîmens à M. TRIAL. J'ai eu avec lui ſur l'Opéra, comme ouvrage de génie, des conférences réïtérées; il m'a fait lui-même appercevoir dans la Poéſie lyrique des beautés frappantes, des moyens de grandeur, de ſublime & de majeſté, dont il me détailloit tous les reſſorts, dont il me montroit toutes les ſources. Je ne connois perſonne qui parle de ſon art avec autant de clarté, de préciſion, de goût, & de génie. Je me réſerve à détailler tout ce que ſes leçons m'ont valu de principes précieux, au moment où mon Opéra ſera joué & imprimé. Il m'eſt bien doux d'avance, de m'acquitter de ce que je lui dois. Dans le temps même où je

prépare un nouveau drame lyrique, bien différent de celui qui eſt reçu, puiſque tous les effets de la Tragédie y ſeront développés, je ne puis travailler, ſans me rappeller les obligations que je lui ai, ſans en chérir davantage un genre dont j'ai toujours regretté que l'on ne ſentît pas aſſez la force & la dignité.

Je termine ici cette Préface: je me garderai bien de répondre par prévoyance à ceux qui pourront critiquer mon Recueil. Je ne trouve rien de plus plaiſant que de voir un homme ſe battre les flancs pour prouver à un auteur qu'il a beaucoup plus d'eſprit & de goût que lui. Content des ſuffrages que mon Poëme des Sens a réunis, trop honoré de donner au public un ouvrage hiſtorique digne de

ſa curioſité, occupé encore de la réimpreſſion d'un Roman en lettres qui a déja eu deux éditions, & dont j'ai ſoigné la troiſieme, juſqu'à refaire plus de cent pages nouvelles dans un des volumes, accueilli pour mon Opéra par deux hommes qui réuniſſent le génie à l'amabilité, & dont je compte les conſeils pour autant de bienfaits prêt enfin à donner un autre ouvrage, dont je n'oſe ici parler, quelques veilles qu'il m'ait coûté, parce que des circonſtances ſingulieres m'ont rendu circonſpect & timide, pourrois-je ne me point croire heureux, d'avoir embraſſé un état délicieux, où je puis devoir à moi-même un bonheur durable. Si quelqu'un prétend le troubler par des critiques offenſantes, il ſe trompe; me critiquer, c'eſt prétendre avoir plus

de talens que moi, c'eſt me ſuppoſer le deſir de profiter des avis qu'on veut bien me donner : Eh-bien ! moi, dont le cœur ſenſible s'eſt fait un bonheur de défendre à mon eſprit de le rendre jamais ſa dupe, dois-je me plaindre, ſi quelqu'un m'honore, en me croyant une vertu, en me ſuppoſant moins d'amour-propre qu'il n'en n'a.

ŒUVRES MÊLÉES.

LIVRE PREMIER.

FABLES.

FABLE PREMIERE.

L'origine des Fables.

Un Prince d'une humeur affable,
Et chose peu commune, aimant la vérité,
Eût desiré trouver un secret admirable,
Celui de lire avec habileté
Dans les replis du cœur le plus impénétrable :
Il eût pour cet effet desiré qu'un miroir
En jettant des rayons de flamme
Eût répété les traits de l'ame,

Et que distinctement tout œil les eût pu voir.
Un jour de ce dessein sa tête bien remplie
Lui suggéra que l'intérêt
Pourroit échauffer le génie
De quelque homme, dont l'industrie
Pour le miroir trouveroit un secret.
On dresse un édit qu'on publie :
Une somme est promise ; & le Monarque admet
A ce concours chaque sujet.
Bientôt chacun cherche, invente, étudie :
Par-tout s'allument des fourneaux ;
On coule, on fond tous les métaux ;
On les extrait, on les marie ;
On scrute tous les minéraux ;
Jamais l'avare & prodigue Chymie
N'avoit autant varié ses travaux.
Inutiles efforts : la glace la plus belle
Parloit toujours des traits, ne disoit rien du cœur :
Plus d'une beauté criminelle
Approuva qu'un miroir fût ainsi plus fidele
A ses attraits qu'à sa pudeur :
Que de prudes pensent comme elle !
Un Sage qu'à la cour on sçavoit vertueux,
Et que pour cela même (observez ma remarque)
Le Courtisan éloignoit du Monarque,
Comme un homme pernicieux ;
Un Sage, dis-je, ainsi que le vulgaire,
S'offrit pour le concours fameux :
Où donc, dit le Prince en colere,

Eſt le miroir, qui doit remplir mes vœux ?
Pour toute preuve de mon zele,
Prince, je vous apporte un ſalutaire avis ;
Notre ame, hélas ! ſe connoît-elle ?
Quel art jamais à nos regards ſurpris,
En offriroit une image fidelle.
Toujours l'orgueil ſe paye à lui-même un tribut ;
Et quand on trouveroit un ſi parfait ouvrage,
Aucun homme jamais ne s'y verra, je gage,
Ni tel qu'il eſt, ni tel qu'il fut.
Prince, il vaudroit bien mieux que quelque ſtratagême
Inſtruisît avec art vos ſujets aujourd'hui :
Que chacun d'eux pût rire de lui-même,
En ſe voyant ſous l'image d'autrui.

A ce propos les Courtiſans de rire ;
Un tel ſecret eſt bien plus mal aiſé
Que ce miroir vainement propoſé ;
Le plus rare projet ne coûte rien à dire.
Mais le Prince plus aviſé,
Dit : ne négligeons rien, je crois que la prudence
Veut qu'en pareille circonſtance
Tout ſoit bien ſenti, bien peſé.
Autre édit fait au nom du Prince.
Perſonne n'y comprenoit rien.
La Cour, ainſi que la Province,
Chanſonnoit ce nouveau moyen ;
Mais le plus ſingulier fut que le Sage même,

Quoique bien fait pour méditer,
Avoit propoſé ſon ſyſtême,
Sans trop ſçavoir comment l'exécuter.
Des bois cherchant la ſolitude,
Aux intérêts de la vertu,
Son cœur en ſecret combattu
Conſacroit ſon inquiétude;
Lorſqu'un incident imprévu
Vint finir ſon incertitude.

Une autruche vantant ſon énorme groſſeur,
Dédaignoit une foible abeille,
Et ſe croyoit une rare merveille:
Comme ſi le mérite étoit dans la grandeur!
Ecoutez, lui dit l'ouvriere,
Je voudrois vous faire un récit,
Qu'en travaillant hier notre reine nous fit;
Vous l'approuverez, je l'eſpere.

Un inutile maronnier
Railloit un jour une très-foible plante;
Mais ſa nature bienfaiſainte
Ne pouvoit trop la faire apprécier.
La plante en ſon petit langage
Dit à l'arbre orgueilleux de ſon vaſte feuillage
Oubliez-vous votre inutilité?
Je vous céderai l'avantage,
Quand il ſera bien prouvé que l'ombrage
A plus de prix que la ſanté.
Puis l'abeille ajouta: ce joli petit conte

Eſt ma réponſe à vos mépris.
L'autruche la quitta, confuſe de ſa honte,
Sans pour cela profiter de l'avis.

Le Sage écoutoit tout. Ce nouveau dialogue
Lui parut être un moyen merveilleux
Pour remplir ſes deſſeins, & du nom d'apologue
Il nomma tout récit, utile, ingénieux,
Où la vérité plus aimable
Emprunte le ton de la fable
Pour corriger le vicieux.
Fier de ſa découverte, il cherche quelqu'emblême
Embelli des traits d'un récit,
Qui puiſſe enfin de ſon ſyſtême
Près de ſon Roi relever le crédit;
Et voici ce qu'il écrivit.

Des animaux de différente eſpece
Formerent le deſſein de ſe donner un Roi;
De vivre en commun ſous ſa loi,
D'avoir enfin pour premiere richeſſe,
Leur amitié, leur bonne foi.
Le choix du Roi fut difficile,
Cela ſe comprend aiſément:
L'un vouloit un Neſtor, & cet autre un Achile;
Celui-ci le vouloit économe, prudent;
Celui-là, fier, intrépide & galant.
Enfin on fut d'accord que le plus grand génie
Sans de bonnes mœurs n'étoit rien;

Et que pour rendre heureuſe la patrie,
Il ſuffiſoit d'aimer, & de vouloir le bien.
On préféra donc la clémence :
On éloigna l'ours, le lion,
Et l'on donna la préférence
A l'innocent & paiſible mouton.
Enſuite l'on convint que tous les inutiles
Seroient exclus de cet état naiſſant,
Qu'on n'admettroit que des ſujets dociles,
Et connus par quelque talent.

Les abeilles, les vers-à-ſoie
Reçurent les premiers honneurs :
Tous les ſages légiſlateurs
Accueillent toujours avec joie
Les utiles cultivateurs.

Les caſtors s'offrirent enſuite ;
On les fêta : les artiſtes naiſſans
Sont autant de tréſors ; & leur ſage mérite
Eſt honoré des Princes bienfaiſans.
Le chien toujours ſobre & fidele,
Vigilant, vertueux, ſymbole des bons cœurs,
Fut établi pour veiller ſur les mœurs ;
Les enfans de l'état furent ſous ſa tutelle.

On prévit bien que dans tous les états
Il pouvoit naître des débats ;
Parmi le peuple le plus juſte,

Il ſe trouve toujours quelqu'un qui ne l'eſt pas.
De juge le renard obtint le rang auguſte ;
On ſentoit qu'à beaucoup d'ardeur
Il falloit joindre encore l'eſprit & la fineſſe :
De l'eſprit du renard on connoiſſoit l'adreſſe ;
On ignoroit alors qu'il fût voleur :
On le choiſit. Bientôt avec ſa douce mine,
Dans l'aſſemblée on vit venir le chat ;
Mon cœur eſt, diſoit-il, doux comme mon hermine ;
De la Gent ronge-tout je purgerai l'état :
Vous ſçavez tous combien ma conduite eſt auſtere.
Ah ! ſi jamais quelque crime ſur nous,
Du ciel attiroit la colere,
Mon ſeul emploi ſera de le prier pour vous.
Dès ce moment je me fais ſolitaire ;
Il me faudra pour vivre moins que rien ;
Je vous demande pour tout bien
A cultiver un petit coin de terre.
Tout le monde d'y conſentir :
De le fêter, de l'applaudir.

Mes bons amis, un point très-néceſſaire
Eſt oublié, leur dit en déguiſant ſa voix,
Le tigre, doux alors pour la premiere fois.
Votre ſageſſe eſt exemplaire,
Mais ce bonheur fondé ſur le maintien des loix,
A nos voiſins bientôt va faire envie :
D'un défenſeur hâtez le choix,
Pour l'oppoſer à leur furie ;

Et ſans trop me vanter, je crois,
J'ai prouvé ma valeur guerriere :
Cet honneur me regarde ; & mes premiers exploits
M'en réſervent la gloire entiere.
La néceſſité fit la loi :
Mais pour mieux enchaîner le tigre & ſa puiſſance ;
On le fit jurer au bon roi
La plus ſoumiſe obéiſſance.

Une heureuſe tranquillité
Fit quelque-temps fleurir ce peuple ſage :
Mais bientôt ſa ſécurité
Le livrant à l'oiſiveté,
Il connut le libertinage,
Et les vices, enfans de la frivolité.
On jugea la loi trop auſtere,
Du nom de préjugé l'on nomma la raiſon ;
Tout tigre devint mercénaire,
Tout chat fut hipocrite, & tout renard fripon.

On vit alors paroître une eſpece étrangere,
Le ſinge, citoyen pareſſeux & bouffon.
Pour pouvoir vivre aux dépens de ſon maître,
Il vint s'attacher à la cour :
Et n'étant rien, il eut l'art de paroître,
Tout ce qu'on eſt dans ce ſéjour.
Le tigre en tout temps fit la guerre :
Epuiſa ſon propre pays ;
Et ſe rendit autant ſon tributaire

Que le pays même des ennemis.
Jusqu'à ce temps chaque propriétaire
Etoit lui-même son fermier,
Et par ses mains offroit au Prince débonnaire
Un tribut tel qu'il pouvoit lui payer.
Un animal à l'allure pésante,
Le porc, sot, grossier & gourmand,
Dit que par humeur bienfaisante,
Du Prince & de son peuple il se feroit l'agent;
Qu'en recueillant les taxes volontaires
Qu'au monarque tout citoyen
Payoit tous les ans sur son bien;
Ses travaux de l'état hâteroient les affaires,
Et le tout pour le bien public!
Il ne demandoit pour salaire
Que le plus simple nécessaire;
Un dépôt si sacré n'étoit point un trafic:
On le crut. Du lourdaut l'estomac & le ventre
Furent bientôt un gouffre affreux,
Où s'engloutit le bien de mille malheureux;
Des trésors de l'état ce gouffre fut le centre.

Ainsi finit ce beau dessein
Qui devoit tant produire de merveilles;
Les vers-à-soie & les abeilles,
Comme le chien maudirent leur destin.
Le roi mouton, bienfaisant, mais trop bête,
A tant de maux voulut remédier:
Il médite, il raisonne, & cherche dans sa tête
Un nouveau plan pour tout rectifier.

Deux animaux de la plus foible eſpece,
Vinrent enfin s'offrir à lui :
Nous avons ſçu votre détreſſe ;
Nous voulons vous ſervir d'appui.
Conſultez-nous ; laiſſez à notre adreſſe
Le ſoin de tout ; dès aujourd'hui
Vous louerez nos bons ſoins, notre délicateſſe.
Le mouton les crut ſans douter :
Ces animaux ſembloient avoir quelque mérite ;
Leur eſpece d'ailleurs ! elle étoit trop petite,
Pour que l'on pût les redouter.
Maîtres de tout, de concert, les barbares
Sucent le ſang de chaque citoyen ;
Et prodigues pour eux, pour les autres avares,
On ne les voit épargner rien.
En un inſtant leurs forces ſont accrues ;
L'œil les voit naître par degrés ;
Ces conſeillers ſi célébrés
Etoient... diſons-le... des ſangſues?

Ainſi l'état naiſſant alla de mal en pis :
Le chien fut conſulté dans ce déſordre extrême ;
Hélas ! dit-il, n'accuſons que nous-même ;
Voici de tant de maux la cauſe, à mon avis.
Il eſt des qualités propres à chaque place.
Un roi trop bon eſt très-ſouvent fatal ;
Car pour un ſouverain ne point faire le mal
Ne ſuffit pas : il doit, ſans accorder de grace,
Empêcher qu'en ſon nom quelqu'autre ne le faſſe ;
Sans cela ſon ſujet deviendroit ſon égal.

Tel fut cet apologue, utile à bien comprendre,
Que le sage écrivit pour offrir à son roi :
Chacun accourut pour l'entendre,
Tant à son beau projet on ajoutoit peu foi!
Sire, dit-il, le secret admirable
D'offrir a chacun un miroir,
Où sous les traits de son semblable,
Avec plaisir il pût se voir,
Je l'ai trouvé : daignez ordonner du silence ;
Et vous en jugerez. On promet d'écouter,
Tant on brûloit d'impatience ;
Et le Sage aussi-tôt se met à raconter
L'apologue plein de prudence,
Que d'après lui je viens de réciter.
Chacun s'y reconnut : le monarque lui-même
Se vit dépeint sous les traits du mouton,
Il apprit par cette leçon
L'usage du pouvoir suprême.
Depuis ce jour cet art charmant
De l'univers fit les délices,
Et la morale unie au sentiment
Osa fronder sous ses auspices
Le crime heureux & le vice puissant.

Esope par cet art sçut instruire la Grece,
Et quand Rome de l'univers
Fut devenue enfin maîtresse,
Par ses apologues divers
Phèdre y célébra la sagesse :

Enfin au Parnaſſe François,
L'inimitable LA FONTAINE
Inſtruiſit tour à tour les peuples & les rois :
C'eſt la nature qui l'entraîne ;
Elle dicte, il écrit, ſans étude, ſans peine :
Simple comme un enfant, il donne au cœur des loix ;
Il céde au feu qui le dévore.
Seul il ne connoît pas ſon prix ;
Mais ſublime, quoiqu'il s'ignore,
C'eſt ſa naïveté qui pare ſes écrits.

Auprès de lui méritent une place,
Le ſage PESSELIER, l'ingénieux AUBERT.
Le Dieu du goût tour à tour les embraſſe ;
Eſſayons ; le cirque eſt ouvert.
Auteurs charmans, je m'abandonne
Au feu dont votre eſprit reſſentit la fureur :
Enhardiſſez ma généreuſe ardeur,
Et laiſſez de votre couronne,
Sur mon front tomber une fleur.

FABLE II.

Les Lunettes.

A MADEMOISELLE . . . . .

J'AIME l'esprit, il est de tout temps, de tout âge;
Par lui toujours on vit en jouissant :
C'est un compagnon de voyage
Point incommode, & très-divertissant.
A la ville, à la cour, aux champs, dans un village,
Il est utile & toujours agissant;
Et le vieillard qu'il dédommage,
Par lui s'en va rajeunissant.
On dit qu'il fut autrefois un Prothée,
Dont le génie adroit & fin,
Par mainte figure empruntée
Se déguisoit, trompoit le plus malin.
Je suis assez enclin à croire
Tout ce qu'à ce sujet on dit :
Cette fable est pour moi l'histoire,
Mais, devinez : l'histoire de l'esprit.
Il se transforme en cent manieres,
Il est froid & brûlant, enjoué, sérieux,
Ne se ressemble jamais mieux,
Que lorsqu'il veut ne se ressembler guere.
Mais un bon Philosophe, dit-on,

N'avance rien qu'il ne le prouve ;
J'en ſuis d'accord, le proverbe a raiſon.
Narrons un fait, il faut que je le trouve
Net, concluant, & ſur-tout peu commun.
Or je crois le tenir : voyez comme j'éprouve
Que Mons Prothée & l'eſprit ne ſont qu'un.

Certain mortel, dès ſa naiſſance
Chéri des dieux, doué du don
D'une céleſte intelligence,
Prenoit plaiſir à voiler ſa raiſon,
Pour éprouver cette maudite engeance
Si commune ici-bas, dont chacun ſçait le nom :
Les ſots enfin. Un jour deſir lui prit
De leur paroître avoir mauvaiſe vue ;
On lui préſente une ſtatue
Pour en juger. Lui dans l'inſtant
Tire les plus vaſtes lunettes,
Examine l'ouvrage, & dit :
On en peut voir de plus parfaites,
Je n'aime point ces figures muettes,
Où du Sculpteur je ne vois que l'outil
Et point l'eſprit.
Or il faut encor tout vous dire :
L'auteur de la ſtatue avoit des partiſans,
Même beaucoup. Il étoit de ces gens
Que l'on vante, que l'on admire,
Sans trop ſçavoir pourquoi, par mode, par délire,
C'eſt le ſort des petits talens.

Les sots disoient : l'homme aux lunettes,
L'ouvrage est donc mauvais? regardez un peu mieux,
Où prenez-en donc de plus nettes.
Prêtez-nous donc un peu ce meuble merveilleux ?
Il y consent ; en étouffant de rire
Chacun s'en affuble le nez,
Aucun n'y voit ; tous mes sots étonnés,
Sur l'amateur exercent leur satyre.
Que fait l'homme d'esprit? Messieurs, a près d'un mille
Distingueriez-vous un objet
Que j'y vois nettement, sans que d'un verre utile
J'emprunte le secours secret ?
Tout le monde y consent. L'un dit : c'est un arbuste ?
L'autre dit : c'est un terme où sont marqués les pas :
Non, dit celui-là : c'est un buste.
Un buste ! eh-non, Messieurs, il n'est plus la-bas,
Répond le clair-voyant : non ; c'est une montagne
Qui n'est qu'un point par le lointain.
On le raille, il s'obstine, il gage, on l'accompagne ;
Lui seul avoit raison. Eh-bien, dit le malin,
Je m'amusois de tous tant que vous êtes.
Allez : soyez moins orgueilleux :
Vous ne pouvez voir avec mes lunettes ;
Je ne pourrois, moi, voir avec vos yeux.
C'est à vous, Eglé, que j'adresse
Ce naïf & simple récit :
Envain avec tant de finesse
Vous voulez cacher votre esprit :
En nous voilant tant de merveilles,

Par un mot vous vous trahirez :
Contre des lunettes pareilles,
J'échangerai mes yeux quand vous voudrez.

FABLE III.

La Perdrix.

Une perdrix vit un chaſſeur,
L'arme à la main ; la pauvre bête,
Prévoyant de loin ſon malheur,
Pour mieux prendre conſeil s'arrête.
Or ça, dit-elle, ayons un peu de tête ;
En pareil cas l'eſprit eſt un bonheur.
Et pour ſe ſauver, que fit-elle ?
Le croira-t-on ? l'imbécile animal,
Pour échapper au trait fatal,
Se cache la tête ſous l'aîle !
Jugez ſi le chaſſeur en rit :
N'y voyant plus, la perdrix s'applaudit . . .
Certes, la ruſe eſt merveilleuſe :
On ne m'apperçoit point ; combien je ſuis heureuſe !
Qu'il eſt bon d'avoir de l'eſprit !
Au même inſtant le plomb vole avec bruit,
Et vous abat la raiſonneuſe.
Que conclure de ce récit ?
Or c'eſt à vous qu'en confidence

Je

Je le dirai, jeunes beautés,
De qui l'amour par ſa puiſſance
Guide à ſon gré les cœurs trop agités.
La perdrix, c'eſt toute coquette,
Qui, prude encor malgré ſes doux péchés,
Croit la médiſance muette,
Sa pudeur reſpectée & tous ſes tours cachés.
Les chaſſeurs ſont, ces gens pleins de fineſſe,
Qui ſçavent avec politeſſe
Vous faire rire, en raillant vos défauts;
Leurs armes ce ſont leurs propos.
Je ſçais ainſi plus d'une belle
Criant fort à l'honneur, & dont en vérité
La vertu n'eſt pas fort cruelle.
Tout le monde le dit: & d'où vient donc en elle
Ce fond d'orgueil, cette ſécurité?
C'eſt qu'elle a la tête ſous l'aîle.

FABLE IV.

Le Bœuf.

ESPRITS peſans, dont fourmille le monde,
N'allez point attaquer qui vous ſurpaſſe tous:
Moi, je ne ſçais rien de plus vil que vous;
Pour s'avilir, faut-il qu'on vous réponde?
Le cheval au char attaché

Plaît à ſon maître, alors qu'il eſt docile;
J'aime encor à voir l'âne utile,
Prêter ſon dos pour porter au marché,
Les tributs dont les champs enrichiſſent la ville:
Et jamais leur état ne leur eſt reproché.
Portez, traînez les fardeaux de la terre,
Mortels groſſiers; point de rébellion:
Aux hommes dignes de ce nom,
N'allez jamais faire la guerre:
Point de rudeſſe ou d'orgueil indiſcret;
Un ſot méchant eſt trop inſoutenable:
Penſez-y bien; ou l'on vous traiteroit
Comme on traita le héros de ma fable.

Un bœuf un jour, bœuf s'il en fut jamais,
Ecoutant deux hommes enſemble,
S'interroger, ſe narrer pluſieurs faits,
Se dit; mais il n'eſt pas ſi mal-aiſé, me ſemble,
De s'exprimer de même, ou du moins à peu-près;
Ecoutons bien. Mon bœuf prête l'oreille,
Croit retenir des ſons, les croit déja parfaits
Dans ſon goſier. Ses compagnons muets
Vont être bien ſurpris d'une telle merveille:
Les talens, ſelon lui, coûtoient bien peu de frais.
Sa langue, ſon cerveau, tous ſes groſſiers organes
Semblent à ſon deſir ſe façonner exprès:
On voit ainſi dans ce monde des ânes,
S'admirer chaque jour, parce que les profanes
Ont le talent des perroquets.

Quand notre bœuf eut de quelques paroles
Appris à répéter les ſons,
Fier de ſes études frivoles,
Il oſe ſe mêler aux converſations.
Un homme un jour ſur un ſujet ſublime
Parloit, raiſonnoit de ſon mieux :
Le bœuf le raille, & roulant ſes gros yeux,
Ah ! l'ignorant, dit-il, comme il s'exprime !
Tous ſes raiſonnemens ſont faux.
Vous avez, mon ami, très-grand beſoin d'un maître,
Mais par bonté je veux bien l'être ;
Vous ne vous doutez pas de la force des mots.
Le plus plaiſant fut que la bête à cornes,
Prononçant mal ce qu'il avoit appris,
Fut entendu, mais ne fut point compris ;
Même on n'y prit point garde ; & ſon dépit ſans bornes
Mépriſant l'homme & tous les beaux eſprits,
Il cria tant que ſon pâtre en colere,
A grands coups d'un bâton le força de ſe taire.
Il s'en plaignit. Un bœuf lui dit tout bas :
Vous le méritez bien ; gardez votre langage.
Il en eſt des eſprits, ainſi que des états.
L'oiſeau vole, le poiſſon nage :
Soyez bœuf, c'eſt votre partage ;
Eh ! ruminez, frere : ne parlez pas.

FABLE V.

Le vieux Chat, le jeune Singe & le Microſcope.

Un jeune ſinge adroit, dont la laide enveloppe
Cachoit aſſez d'eſprit, du jugement très-peu,
Regardoit ſous un microſcope
Se mouvoir une mouche; il croit que c'eſt un jeu:
Il ne reconnoît point l'animal paraſite;
Il le trouve d'une groſſeur!...
Il y revient, & de dépit le quitte,
Pour y jetter encor un coup-d'œil raiſonneur.
Un vieux matou, qui ſous ſa blanche hermine,
Cachoit le cœur d'un ſcélérat,
Mais qu'à la douceur de ſa mine,
On auroit pris pour un petit béat,
Contemploit l'animal, qui trompé par le verre,
Doutoit s'il en croiroit ſes yeux:
Approchez, lui dit-il, mon frere,
Je veux vous expliquer à l'inſtant ce myſtere;
Quand on eſt jeune, on doit être un peu curieux.
Le verre ſeul vous trompe; il groſſit l'exiſtence
Du moucheron: c'eſt bien le même objet;
Mais il a changé d'apparence;
Il fait ſur tout le même effet.

Fillettes, c'eſt à vous que s'adreſſe ma fable :
L'œil de l'amour eſt un verre trompeur,
Et quand vos yeux ſur un objet aimable
Se ſont fixés, tout change de couleur.
Redoutez des amans le moindre ſtratagême :
Un rien les aide à vous duper ;
Ne vous en croyez pas vous-même,
Tout conſpire pour vous tromper.
C'eſt à vous qu'il ſied bien d'être des myſanthropes :
Les hommes ont tant de ſecrets !
Redoutez les fripons : ce ſont vos microſcopes ;
Ils groſſiſſent tous les objets.

FABLE VI.

La Violette & la Tubereuſe.

Près d'une tubereuſe une humble violette,
Croiſſoit ſans orgueil, ſans éclat :
On ne l'appelloit que fleurette ;
Mais plus d'un berger délicat
En cueilloit chaque jour pour ſa modeſte Annette :
Car au hameau, la candeur plus diſcrette
Regle toujours la parure à l'état.
Quoi ! ſe diſoit la tubereuſe,
Une ſi foible fleur l'emporteroit ſur moi ;
Sur moi, dont le parfum, la beauté précieuſe,

Sont faits pour les plaisirs d'un Roi;
Voilà comme toujours une belle orgueilleuse
Se voit, se cherche en tout, rapporte tout à soi.
Un jour, que du hameau l'on célébroit la fête,
On vit cent bergers amoureux
De violette orner la tête,
Et le corset & les cheveux
De leur jeune & tendre conquête.
La tubereuse en son dépit
Maudit cent fois cette fête fatale :
Se tut, mais non sans peine, & pourtant se promit
De n'en rien dire à sa rivale,
Le tout par point d'honneur; mais au bout d'un quart d'heure,
Adieu le beau projet. Moi, ce qui me surprend,
C'est qu'elle ait si long-temps combattu son penchant :
Car je sçais trop que femme la meilleure
En pareil cas doit parler sur le champ,
Et bien jurer : ou qu'il faut qu'elle en meure.
Or notez bien que je fais mention
En ce moment d'une femme très-bonne :
Que ne seroit-ce pas, si c'étoit un démon,
Démon d'orgueil ? jamais tel lutin ne pardonne.
Je prends pitié de ton orgueil,
Vile fleur, dit la tubereuse ?
Toi, ma rivale! eh ! n'es-t-u pas honteuse ?
C'est trop d'honneur à toi d'attirer un coup-d'œil
Quelques bergers, d'innocentes fillettes

De toi voudront bien se parer :
Mais tu n'es qu'au rang des fleurettes,
Et seule, j'ai le droit de me faire admirer.
Seule, reprit la violette !
Vous m'étonnez ; la tulippe, l'œillet,
La rose en couleurs si parfaite,
Mainte autre fleur encor vous le disputeroit.
Vous vantez votre odeur : c'est bien vous faire fête,
Mais trop de force est souvent un défaut :
Votre parfum frappe plus qu'il ne faut ;
Vous finissez par porter à la tête.
Le pouvoir d'un parfum plus doux
Est moins subit, mais bien plus détestable :
L'un flatte les cerveaux, & l'autre les rends fous.
Un tendre objet qui se rend agréable,
Pour mériter d'aimer, cherche à paroître aimable,
Et non pour faire des jaloux.
Coquettes, c'est à vous que ma fable s'adresse :
Trop de présomption dérange vos projets ;
Quand votre orgueil étale vos attraits,
C'est moins le cœur que le cerveau qu'il blesse.
Dans les jardins du tendre amour
Il n'est que trop de tubereuses :
Mais par elles le Dieu craint d'entêter sa cour ;
Douces sans être dangereuses,
Les violettes ont leur tour.
Mais je finis : jamais berger fidele
N'offrit tubereuse à sa belle :

Si quelque Narciſſe coquet
A fait ce choix : puiſſe-t-il avec elle
Avoir mal à la tête & maudir ſon bouquet.

FABLE VII.

Les larmes du Lion.

CERTAIN lion tenoit une cour très-brillante :
Chacun ſe récrioit ſur ſa félicité ;
Toujours la fortune riante
Sembloit en tout ſuivre ſa volonté.
Un moucheron, impuiſſant volatile,
Envioit le ſort du lion :
Un branchage léger étoit ſon ſeul aſyle ;
Mais, en tombant, un peu d'argile
Avoit écraſé ſa maiſon.
Foible incident, qui peut nous ſervir de leçon,
Qu'on n'eſt jamais fort ou débile
Que par les loix de la comparaiſon.
Le même jour, du pauvre moucheron
La famille à peine naiſſante
Avoit péri. Jamais les malheurs d'Ilion
N'arracherent au cœur de plainte plus touchante.
N'ayant plus de retraite, il lui prit un deſir,
En fuyant ſon ſéjour funebre,
De ſe rendre au palais de ce lion célebre,

qui n'avoit, disoit-on, connu que le plaisir.
Il choisit bien l'instant, il vole, entre, se place.
M'y voilà donc: je vais voir un heureux,
Se disoit-il tout bas; le ciel comble ses vœux,
Aucun souci ne l'embarrasse;
Tout ne lui coûte qu'un *je veux;*
Regardons bien . . . Le lion trop sévere
Avec le tigre étoit en guerre:
On n'en sçavoit pas le sujet;
Mais n'importe, l'on guerroyoit.
Ce jour même on devoit donner une bataille:
Quel seroit le succès? le lion attendoit.
En attendant le sire bâille;
Rêve à rien, bâille encore, & par-tout se déplaît.
Que vois-je? Monseigneur s'ennuie,
Disoit le moucheron! il me convenoit bien
De tant me plaindre de ma vie:
On ne peut donc compter sur rien.
Le lendemain, la bataille perdue,
Epouvanta tout le monde à la cour:
Quand la nouvelle en fut venue,
Le lion de maudir & le ciel & le jour.
Il étoit bien le Roi le plus à plaindre!
Mais il se plaignoit en secret:
Devant ses courtisans son soin étoit de feindre;
Sa douleur l'accabloit, mais il la dévoroit.
Quoi! Monseigneur, maudit sa destinée,
Disoit le pauvre moucheron?
Je commence à la croire assez peu fortunée.

Il me paroît eſclave en ſa maiſon :
Pour ſe plaindre, il faut qu'il ſe cache ;
Il n'a donc point d'amis dignes de ſon ſecret :
Sans doute leur ſeul intérêt
A ſa perſonne les attache.
Mais, le troiſieme jour, le lion découvrit
Que l'objet qu'il aimoit trahiſſoit ſa tendreſſe :
Nouveaux tranſports. Il menace, il rugit ;
A la fureur ſuccede la triſteſſe ;
Et tendre encor alors qu'on le trahit,
Des larmes de douleur prouverent ſa foibleſſe.
Le moucheron à peine en croit ſes yeux.
Eh ! quoi ! dit-il, Monſeigneur pleure ?
Ah ! je me trouve à préſent trop heureux ;
Graces au ciel ma fortune eſt meilleure.
J'eus des amis : pour goûter le plaiſir,
Je n'ai jamais trouvé que des mouches fidelles :
Il n'eſt perſonne au moins que mes peines cruelles
En ſecret puiſſent réjouir.
Fuyons de ce palais, cherchons une demeure :
Et ſi jamais mon ſort me ſemble malheureux,
Je me ſouviendrai de ces lieux
Où l'on s'ennuye, on ſe maudit, on pleure.
C'étoit bien raiſonné : trop ſuperbes lions,
Le rang n'exempte point des maux & des allarmes ;
Dans tous les temps ce ſont vos larmes
Qui conſolent les moucherons.

FABLE VIII.

Le Sanſonnet.

La calomnie eſt une étrange choſe,
Diſoit un jour un ſanſonnet,
Etourdi, volage, indiſcret :
Comme pour rien le monde cauſe !
Vous m'en voyez accablé de douleur.
On prétend qu'avec la fauvette
Je ſuis du dernier bien ; qu'une flamme ſecrette
A mes deſirs ſoumet ſon cœur.
Sur les bords d'un ruiſſeau, l'autre jour la folette
Y folâtroit d'un air badin :
N'a-t-on pas dit qu'avec elle en cachette,
Je folâtre chaque matin :
Mais ſeul-à-ſeul, & dans le même bain ;
Jugez combien ce bruit offenſe la pauvrette.
Ah, ciel ! dit la colombe ; & qui donc eſt auteur
D'une pareille médiſance ?
C'eſt, dit le ſanſonnet, c'eſt le pinçon, je penſe :
Oui ; c'eſt lui qui m'a fait ce détail ſuborneur.
On court chez le pinçon : mais un très-long voyage
L'avoit conduit dans un pays lointain :
Il étoit donc plus que certain
Qu'il n'étoit point l'auteur de tout ce perſiflage.

On en fait auſſi-tôt reproche au ſanſonnet:
Lui de nier avec effronterie,
Qu'il ait cité le pinçon de ſa vie.
Vous entendîtes mal; j'ai dit le perroquet.
La colombe toujours active & bienfaiſante,
Court vers le perroquet, lui fait une leçon,
Telle que peut en faire la raiſon
A toute langue médiſante.
Moi, dit l'oiſeau! de par mon bec crochu,
Il en ſera puni. Ce drôle en confidence
M'eſt venu débiter la même impertinence;
Mais il ſera tant plumé, tant battu . . .
Ne vous mettez point en colere,
Dit la colombe au cœur droit, ingénu:
Je ſçaurai bien le faire taire.
Le même jour le ſanſonnet,
Quand les oiſeaux tenoient leur aſſemblée,
Voulut exercer ſon caquet,
Et la fauvette abſente alloit être accablée.
La colombe lui dit: tout beau, petit coquet:
On invente une hiſtoire, on a l'air de s'en plaindre;
Et le tout n'eſt que le ſecret
De la répandre en feignant de la craindre.
Mais je ſçais que le perroquet
Veut vous apprendre à vous contraindre:
Entre nous, mon très-cher, vous êtes un peu grec;
Corrigez-vous, & changez de harangue:
Car lorſqu'on a mauvaiſe langue,
On doit craindre les coups de bec.

FABLE IX.

Les Ruiſſeaux & le Fleuve.

Un fleuve au pied de ſuperbes côteaux
Rouloit, portoit le tribut de ſes ondes
A cent pays; les jeunes arbriſſeaux,
En croiſſant courboient leurs rameaux
Sous le poids des vignes fécondes:
Sur ſon canal chaque jour cent vaiſſeaux
De mainte nation diverſe
Tranſportoient les tréſors, gages de leurs travaux;
Ce fleuve enfin ſervoit au plus riche commerce.
Par-tout de ſes bienfaits il étoit queſtion:
Il avoit place dans l'hiſtoire;
Vingts ruiſſelets envieux de ſa gloire,
Prétendirent auſſi s'acquérir un grand nom.
Or pour qu'en peu de temps on nous rende juſtice,
Il faudra, ſe dirent-ils tous,
Qu'à ſon voiſin chacun de nous,
Tout au plutôt ſe réuniſſe;
Qu'un ſeul canal nous ſoit à tous commun.
Vers le côteau dirigeons notre courſe:
Quand nos lits n'en feront plus qu'un,
Nous paroîtrons nés de la même ſource.
Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt entrepris.

Les uns qui ne font que de naître,
Roulent ſans bruit, ſans ſe faire connoître :
D'un inſtant de chaleur les autres ſont taris ;
Quelques-uns par l'amour, par de jeunes fillettes
Avec plus de ſoin recueillis,
Servent à rafraîchir d'innocentes fleurettes,
Et le rideau des utiles taillis.
Vous demandez le ſens de cette fable ;
Le voici : je l'écris pour vous, dont le projet
Eſt de ſuppléer en ſecret
Par cent petits talens au talent véritable.
N'en ayons jamais qu'un, mais ſublime, étonnant ;
Sçachons bien : & faiſons en preuve ;
Vingts ruiſſelets ne valent pas un fleuve,
Et vingts petits talens ne valent pas un grand.

FABLE X.

Les deux Tableaux.

Un tableau fait de main de maître,
N'avoit ni cadre bien doré,
Ni tous ces ornemens dont aujourd'hui peut-être,
Plus d'un ouvrage eſt décoré,
Pour abuſer tel ſot qui croit s'y bien connoître.
Près de ce tableau précieux
On en voyoit un autre enrichi de dorure ;
Son cadre étoit d'une ſculpture

Dont le travail charmoit les yeux.
Mais le tableau rendoit-il la nature ?
C'eſt-là le point ; & ce point important
Avoit été manqué par l'artiſte ignorant :
Rien ne flattoit dans ſa peinture.
Deux hommes regardoient, & jugeoient ces tableaux :
L'un ayant un habit modeſte,
Mais un génie heureux, mais une ame céleſte :
Sous ce ſimple dehors il cachoit un héros.
L'autre tout couvert d'or, vêtu par l'opulence,
Se pavanoit en faiſant le gros dos,
Etaloit ſa magnificence,
Et pour penſer diſoit des mots :
Croyant prouver beaucoup de connoiſſance,
Sur tous les arts ; tels ſont Meſſieurs les ſots,
Qui prennent tous leur jargon pour ſcience.
Le richard d'un ton important
S'écrie, autant que je puis m'y connoître,
Ce tableau-ci me paroît d'un grand maître :
Les reflets en ſont beaux, le cadre en eſt charmant :
Et l'autre, à votre avis, dit l'homme de génie ;
Qui peut donc en être l'auteur ?
Le créſus d'un air de grandeur ;
En cherchant une répartie,
Toiſe des yeux le raiſonneur,
Et lui répond, croyant qu'il s'humilie.
Que répond-il ? en connoiſſeur
Il dédaigne, & déprime avec afféterie

Le tableau digne d'un LE SUEUR.
Un LAGRENÉE, un APELLE moderne,
Entendit ce beau jugement;
Monsieur, dit-il, celui qui vous plaît tant,
Est un vrai tableau de taverne,
L'autre est un excellent VERNET :
Mais seriez-vous bien curieux d'apprendre
Pourquoi l'on voit sans cadre un tableau si parfait?
Oui, répond le censeur : je veux bien vous entendre...
Eh! bien, en voici le secret;
C'est qu'un tableau d'un travail admirable
N'a pas besoin d'un cadre si brillant:
Et ne sentez-vous pas qu'un futile ornement,
N'ajoute rien au talent véritable ?
Puis en montrant le sage admirateur,
Il ajoûta : dans le siécle où nous sommes,
Comme ce beau tableau l'on traite les grands hommes :
Monsieur le Financier, écoutez sans humeur
Une vérité sans réplique;
Si l'on donnoit au tableau le meilleur
Le cadre le plus magnifique,
Vous changeriez d'habit avec Monsieur.

FABLE XI.

L'If & le Creſſon.

Un courtiſan fier de ſa dignité,
De ſa grandeur exaltoit l'importance,
Croyoit ſa chétive exiſtence
Fort utile à l'humanité :
Car ſans cela, comment ſon maître
Eût-il ſur lui réuni ſes bienfaits ?
Il en concluoit que ſon être
Etoit d'un prix qu'on ne vaudroit jamais.
Un jour le Signor à ſa mode
Raiſonnoit ſur le genre humain,
Et toujours ſuivant ſa méthode
Il s'encenſoit comme un objet divin.
Le reſte de l'humaine eſpece
Rampoit loin de lui ſans éclat ;
Le ciel eût été bien ingrat
S'il l'avoit confondu parmi tant de baſſeſſe.
Un Sage l'entendoit. Me permettriez-vous
De vous réciter une fable,
Dit-il au fat, du ton & de l'air le plus doux ?
La morale toujours m'en parut admirable.

Dans les jardins d'un grand Seigneur,

Un jour un if levoit une tête ſuperbe ;
A ſes pieds du creſſon croiſſoit caché ſous l'herbe
Et négligé par le cultivateur.
L'if devient orgueilleux : il voit que l'art ſeconde
Et la nature & ſes bienfaits :
Qu'il n'eſt point de ſaiſon où le ciſeau ne tonde
Ses rameaux qu'on façonne exprès.
Il épuiſe à l'inſtant tous les ſucs de la terre
Sans rien rapporter au fermier :
Et près de lui plus d'un arbre fruitier,
Faute de nourriture, ou meurt ou dégénere.
Le maître du jardin tomba malade un jour :
La maſſe du ſang appauvrie
A beſoin qu'on la purifie,
Diſent les Médecins appellés à ſa cour.
On ordonne à l'inſtant le creſſon ſalutaire ;
On en cherche auſſi-tôt ; au pied de l'if enfin
On le trouve rampant à terre ;
On le cueille en raillant ſon ſtérile voiſin,
Qui s'étonnoit de ce qu'il voyoit faire.
Le jardinier irrité de le voir
Epuiſer tout le ſol, l'attaque à coups de hache ;
Et croyant remplir ſon devoir
Redouble de force, & l'arrache.
Tout y gagna, le jardin, le fermier,
Les arbres, le propriétaire ;
Juſqu'au fond même de la terre.
On vit bientôt les fruits croître & multiplier.

Voilà ma fable, dit le Sage
Au courtiſan, qui n'y comprenoit rien ;
Ces gens-là du bon ſens ont-ils jamais l'uſage,
Quand il s'agit de comprendre le bien ?
Tout citoyen, c'eſt le creſſon utile,
Qui coûte peu, mais qui produit beaucoup :
Le courtiſan, c'eſt l'if ſtérile,
Qui ne rapporte rien, & qui ruine tout.
Quant au jardin, c'eſt tout royaume,
Où le bon citoyen, actif pour des ingrats,
Eſclave-né des plaiſirs d'un ſeul homme,
Seme toujours, & ne recueille pas.
Le courtiſan rougit d'entendre
Une ſi prudente leçon.
Il voulut menacer. Sans ſe laiſſer ſurprendre,
L'autre lui dit : je ſuis, moi, le ſimple creſſon :
Ah ! ſi jamais de cette fable
Tout maître de jardin ſentoit la vérité,
Meſſieurs les ifs, adieu : votre ſort miſérable
Démontreroit bientôt votre inutilité.

FABLE XII.

Le Mulet & l'Aneſſe.

Une chétive rocinante,
Pauvre animal, d'une paiſible humeur,
Dont jamais l'allure peſante
N'avoit prouvé ni zele ni vigueur,
Rendoit un jour ſa bénigne ame,
Très-doucement, comme il avoit vécu:
Près du mourant une âneſſe, ſa femme,
Le pleuroit fort: car cette ſeule flamme
Avoit un peu fait tort à ſa vertu.
Mais l'amour ici-bas eſt une loi commune:
On n'eſt jamais innocent à ſon choix,
Et ſi le ſage enfin péche ſept fois,
Une âneſſe du-moins peut bien en pécher une.
Fruit de leurs amours clandeſtins,
Un beau mulet très-fier de ſa preſtance,
Avoit quitté le champ témoin de ſa naiſſance,
Et des ébats des amans libertins.
Puis le drôle s'étoit fait peindre,
Pour mieux tromper les connoiſſeurs,
Ses oreilles, ſon poil: & des harnois trompeurs
Le ſecondoient dans l'art de feindre.
Son pere étoit Arabe. Un célébre Empereur
N'avoit monté que lui pendant ſa vie:

Trente combats avoient ſignalé ſa valeur ;
Et chez les Turs un ſçavant chroniqueur
Avoit écrit ſa généalogie.
L'Empereur dans l'Europe à l'auteur de ſes jours
Avoit cherché par-tout une compagne :
Son pere enfin dans ſes tendres amours
Avoit pris pour objet une jument d'Eſpagne.
On en croyoit le beau menteur :
Car d'aller voir en Arabie,
Ç'eût été trop de peine. Ainſi plus d'un trompeur
Doit ce qu'il paroît être à ſon effronterie.
Or le mal fut, que le ſire à Paris
Tenoit cet orgueilleux langage ;
Et près de Mont-Martre au village,
Demeuroient ſes parens, ſes freres, ſes amis.
Même on diſoit que l'âneſſe plus ſage
Avoit amaſſé pour ſon fils
Force chardons, beaucoup de pâturages,
Dont la vente pouvoit être d'un certain prix.
Un jour un âne, un certain frere,
Ane autant que pas un, & monture ordinaire
D'un Docteur de Sorbonne, autre lourd animal,
De ſon courſier cher & digne rival ;
Un âne donc, de la part de ſa mere,
Vint trouver le mulet. La dame ſe mouroit ;
Quel embarras & comment faire ?
En allant il démentiroit
Le bruit de ſa grandeur, & puis il avoueroit
Etre fils d'une roturiere ;

En n'allant pas la doüairiere,
Pour l'en punir le deshériteroit.
Il alla donc, regardant en arriere,
Si perſonne ne le verroit.
Il réſolut, pour ſe tirer d'affaire,
D'être à Paris cheval, à Mont-Martre mulet.
Le bruit s'en répandit. De ce beau ſtratagême
Chacun de rire; & lui pour mieux tromper les gens,
De renier tous ſes parens;
Il ſe fût renié lui-même;
Tant ſont petits tous ces faux importans!
Je le répéte, à tout ſot perſonnage:
Sois mon ami ce que le ciel t'a fait;
Et qu'importe, cheval, ou lion, ou mulet?
Reſpectons en nous ſon ouvrage.
La reſſource des ſots eſt l'orgueil de leur ſang;
Le fat l'uſurpe, & le ſage l'ignore;
Ayons pour loi d'honorer notre rang,
Et jamais de chercher un rang qui nous honore.

FABLE XIII.

La Panthere, le jeune Cheval.

Un cheval folâtre, amoureux,
Jeune, & partant ſans défiance,
Comme tous les bons cœurs, qui ſans expérience

Jugent tous les autres par eux ;
Un cheval, dis-je, avec une panthere,
D'une amitié très-tendre avoit formé les nœuds,
Sans connoître son caractere ;
Il le croyoit sensible & vertueux.
Mais il n'est pas si facile qu'on pense,
De soutenir un rôle étudié :
Quand la méchante crut devoir à l'amitié,
La plus intime confiance,
Sa noirceur insensiblement,
Se délivra de l'embarras de feindre :
Il lui tardoit de ne plus se contraindre ;
Ah ! c'est ainsi que la vertu souvent,
Pour certains cœurs est un fardeau pesant.
Pour le cheval quelle union affreuse !
Sa compagne sur tout exerçoit son penchant :
C'étoit un coup de griffe, & puis un coup de dent.
Tout le monde éprouvoit sa langue dangereuse :
L'un étoit sans vertu, l'autre étoit sans talent.
D'une colombe, animal innocent,
Elle avoit découvert une intrigue amoureuse :
On devoit l'en punir : une jeune jument
Par la flamme la plus honteuse,
Outrageoit un époux charmant,
Ou du-moins qui passoit pour l'être ;
Car elle, qui croyoit assez bien s'y connoître,
L'avoit toujours jugé sot, mal-fait, & pesant.
Mais le cheval en l'écoutant,
Lui répondoit sans cesse : où donc, ma tendre amie,

Apprenez-vous ainſi maint & maint incident?
Mais prenez garde, je vous prie,
Que la coupable calomnie
Ne vous trompe en vous inſtruiſant.
Je n'aime point que votre zele épie
Les actions de tout le genre humain:
Veillons ſur notre propre vie;
Sur les autres jamais ne verſons de venin.
Bonne leçon, dont ne profitent guere
Tous les pareils du méchant animal:
Or il avoit une commere,
Parlant toujours du bien, faiſant toujours le mal.
Et d'accord avec elle, en ſecret la panthere
Calomnioit le bon cheval
Qui ne s'en doutoit pas. Cet odieux myſtere
Lui fut enfin tout révélé.
La jument dont avoit parlé
La médiſante, étoit ſa mere,
Et le cheval étoit ſon pere;
Le complot fut bien détaillé.
Le cheval indigné revit ſa digne amie
Qui venoit pour le careſſer:
Retire-toi, trop perfide ennemie,
Ta fureur chaque jour ſe plaît à m'offenſer;
Suis loin de moi le penchant qui t'entraîne:
Si tu traites ainſi ceux que tu dis chérir,
Quels ſeroient donc les effets de ta haine,
Si tu venois jamais à me haïr?

FABLE XIV.

La Fauvette & le Payſan.

Un payſan, ami de la nature,
Philoſophe ſans le ſçavoir,
Ayant pour livre une ame pure
Où ſon cœur liſoit ſon devoir;
Des douceurs d'une paix parfaite
Conſervoit le rare tréſor;
Force gaieté, beaucoup d'amis, peu d'or,
Et pour tout commenſal une tendre fauvette.
Pour lui cette hôteſſe des bois
Dédaignoit plus d'une amourette,
Le ſuivoit, le chantoit, répondoit à ſa voix;
En l'écoutant jamais n'étoit muette.
Son caractere étoit d'une douceur:....
On eût trouvé ſans peine un plus brillant plumage,
Plus d'agrémens, un peu plus docte ramage:
Mais tout cela vaut-il donc un bon cœur?
Le payſan de ſa jeune maîtreſſe
Connoiſſoit auſſi bien le prix;
Un jour on l'en railloit avec quelque mépris:
Ce volatile étoit d'une plaiſante eſpece!
Prenez un paon, ajoutoit-on,

Rien n'égale en éclat sa parure brillante;
Ou bien un perroquet: sa langue obéissante
Profitera de la moindre leçon.
Non, non, dit le sage bonhomme:
Je crains le bec du perroquet;
Et craindre ce qu'on aime est un tourment secret.
D'ailleurs tout grand parleur m'assomme:
Il est souvent caustique, & toujours indiscret.
Et le paon? il est impossible
De trouver un oiseau plus riche & plus brillant.
Je l'avouerai: mais il est insensible;
Et c'est un doux retour que je cherche en aimant.
Je ne veux donc ni craindre ce que j'aime,
Ni laisser éblouir mes yeux;
Ne m'en défiant point, je n'en aime que mieux,
Et sa beauté, c'est son amour lui-même.

O la bonne & sage leçon!
Des perruches, des paons femelles
Je sçaurai sauver ma raison:
Bien qu'on n'en eût jamais vu de plus belles.
Moins d'éclat, plus d'aménité:
C'est pour les bons cœurs seuls que la nature est faite;
Le véritable amour n'est jamais sans beauté:
Les yeux sont pour le paon, le cœur pour la fauvette.

FABLE XV.

La Toile & l'Echantillon.

Un jour un fat ayant je ne ſçais où
Appris certains airs d'arrogance,
Par amour-propre devint fou,
Au point de ſe forger une illuſtre naiſſance.
Il falloit voir combien de beaux propos !
Du moindre mot naiſſoit une fanfaronade ;
Mais le plaiſant étoit que mon héros
Mentoit ſans le ſçavoir ; plus d'un cerveau malade
A force de vouloir ainſi tromper les ſots,
Croit n'en plus impoſer & ſe le perſuade.
Un jour qu'il ſavouroit l'encens
Dont il ſe régaloit par plus d'un beau menſoge,
Et que ſes contes indécens
Berçoient ſon orgueil dans un ſonge ;
Non loin de lui par aventure,
Une piece de toile & ſon échantillon,
Se diſputoient ſur leur nature :
Puis à mon fat, ami de l'impoſture,
Sans le ſçavoir donnoient une leçon.
On entendoit la toile dire :
Peux-tu me méconnoître, ingrat ?
Pouquoi rougir de mon état ;

Il fut le tien : l'orgueil a-t-il pu te séduire
Juſqu'à ce point ? Meſſieurs, regardez-bien ?
C'eſt le même ouvrier ; c'eſt la même navette
Qui nous a faits ; je ne differe en rien :
Notre reſſemblance eſt parfaite.
On regarda, qui ? la toile ; non pas :
En ſoi la choſe étoit aſſez indifférente.
Mais, qui donc ? l'impoſteur, dont l'audace impudente
Tâchoit en cet inſtant d'excuſer les ingrats.

Il n'eſt que trop d'humains, qui d'un air d'importance
Dédaignent tout, prennent un ton :
Mais pour punir leur inſolence
Et leur coupable ambition,
Quand vous les entendrez mentir ſur leur naiſſance,
Racontez leur, alors qu'on les encenſe,
La fable de la toile & de l'échantillon.

FIN DU LIVRE PREMIER.

ŒUVRES MÊLÉES.

LIVRE SECOND.

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIERE.

L'uſage des talens.

A MADEMOISELLE

SAINVAL,

Jeune débutante au Théâtre François.

EMPRUNTER l'art & les traits de l'amour,
Donner des loix, former d'aimables chaînes;
Être folâtre & tendre tour-à-tour,
Surpaſſer l'art & les chants des ſirènes,

Jeune SAINVAL, c'eſt l'ordinaire effort
De cent beautés, dont la foible molleſſe
Avec apprêt & s'éveille & s'endort :
Et dont ſouvent la dangereuſe adreſſe
Brûlant ſans feu, ſuccombant ſans foibleſſe,
Joue un ſoupir, ſe commande un tranſport ;
Et ſans amour eſt ivre de tendreſſe.

Mais qu'un objet né pour charmer les cœurs,
Bravant l'amour, ſoupire pour la gloire :
Où que l'éclat de ſes talens vainqueurs
De ſes attraits égale la victoire ;
Qu'un peuple entier tremble à ſon ſeul regard :
Qu'il s'abandonne au trouble qui l'entraîne,
Alors qu'il voit une main, que tout l'art
Des BOUCHARDON deſſineroit à peine,
Avec fureur aux mains de Melpomène
Oſer ravir ſon ſceptre & ſon poignard,
Et par degrés enſanglanter la ſcene ;
Jeune SAINVAL, ce triomphe ſi doux,
Si glorieux, dont le ciel eſt avare,
Vous l'emportez ; & plus ce bien eſt rare,
Plus il devoit être digne de vous.

Reine à Paphos, reine ſur le théâtre,
Charmez les cœurs, enchantez les eſprits :
Régnez, SAINVAL, ſur un peuple idolâtre,
Dont les plaiſirs vous devront tout leur prix.
Tous nos auteurs, fiers d'emprunter vos armes,

Sur vos talens vont fonder leurs ſuccès :
Ils s'appuyeront de l'éclat de vos charmes ;
Mais rendez-les dignes de vos bienfaits.
Soyez ſévère : une foible indulgence
Conduit toujours à l'abus du pouvoir ;
Que vos talens fondent leur eſpérance ;
Que votre goût faſſe leur déſeſpoir.

Un jeune amant du tendre objet qu'il aime,
Suit les plaiſirs, adopte les penchans.
Une puiſſance attractive & ſuprême
Confond leurs goûts, leurs deſirs, leurs accens.
Si la maîtreſſe eſt folâtre & coquette,
Celui qu'elle aime eſt folâtre & coquet :
TURENNE amant, n'eſt qu'un jeune indiſcret,
ACHILLE amant s'arme d'une navette ;
L'amour eſt ſinge ; il eſt ce qu'on le fait.

Quand Apollon par ſa brûlante flamme,
D'un jeune cœur allume les tranſports,
Pour illuſtrer les fruits de ſes efforts,
Il faut qu'il joigne une autre ame à ſon ame.
Un autre eſprit vient ſeconder le ſien.
Ce nouvel être entre dans ſes penſées ;
De ſa ſubſtance il fait ſon propre bien ;
Leurs feux ſont un, leurs forces enlacées.
La jeune Actrice aide le jeune Auteur :
Tous deux d'accord ſuivent les mêmes traces ;
Et l'un & l'autre unit avec ardeur,

L'amant la force, & l'amante les graces.
Riches tous deux d'un mutuel ſecours.
L'un fait briller les feux de ſon génie,
L'autre, une voix, organe des amours;
D'une autre dette, une dette eſt ſuivie.

Mais ſi l'amante, infidelle aux leçons
Que le vrai goût reçoit de la nature,
Aux fleurs des champs préfére les pompons;
Et, par caprice, adopte des chanſons,
Où chaque mot eſt une énigme obſcure;
Bientôt l'amant devenu bel-eſprit,
En perſiflant célebre ſa tendreſſe:
Son cœur ſe tait, & ſa main ſeule écrit;
C'eſt en chantant lui-même qu'il careſſe.

Il fut toujours deux théâtres fameux:
L'un eſt celui qu'éleve Melpomene,
Où ſa grandeur, rivale de nos Dieux,
Inſtruit les Rois, en agiſſant en Reine.
Sa ſœur Thalie y brille en ſouveraine;
Amante, mere & des Ris & des Jeux,
En critiquant elle plaît, elle enchaîne.

L'autre eſt le monde. On y voit l'univers
Multiplier les ſcenes qu'il varie:
Tout eſt acteur. Les quatre âges divers
Forment toujours quatre actes dans la vie.
L'un joue ACHILLE, & cet autre ZÉNON.

L'un,

L'un, ſuit Thémis, celui-ci porte un caſque :
Un plus malin empeſe du linon,
Et ſe croit ſaint, pour avoir un ſaint nom ;
Mais par beſoin, preſque tous ont un maſque.
Pour l'hipocrite il eſt un grand manteau,
Noir comme lui, tiſſu par l'impoſture.
Pour une laide, il eſt l'art d'un pinceau,
Dont le menſonge imite la nature :
Pour l'ignorance il eſt une fourrure,
Du pédantiſme obſcur & vil berceau :
Pour une vieille, il eſt le goût nouveau
D'emprunter tout, traits, gorge, chevelure,
Et d'être enfin à ſa propre figure,
Ce que nous eſt un ancien tableau.
Mais, qu'au milieu de ce vaſte théâtre,
Où l'Univers expoſe ſes acteurs,
Il ſe préſente une Nymphe folâtre,
Belle ſans art, plus fraîche que les fleurs,
Que tous les lys, dont ſa gorge d'albâtre
Paſſe en éclat les appas enchanteurs ;
Malgré la mode & ſes poiſons trompeurs,
Qui la regarde en devient idolâtre :
Le vrai le frappe ; il en verſe des pleurs.
Voyez pâlir une adroite coquette,
Qui devant tout au ſoin de ſa toilette,
Craignoit le tact en abuſant les yeux :
Près des appas de la jeune folette,
Dont la pudeur, ſur un trône d'herbette,
Donne des loix aux bergers amoureux :

On voit bientôt ſa rivale muette
Sentir l'horreur d'un répentir amer :
Son orgueil tombe ; & ſon ſceptre de fer
Va ſe briſer du choc d'une houlette.
Mais ſi la Nymphe imprudente, indiſcrette,
Vouloit jouer le faux ton, les grands airs ;
Si ſon fuſeau ſe changeoit en navette,
Si ſes chanſons devenoient des concerts,
De ſon berger l'œil novice, mais tendre,
Pourra bientôt la fixer ſans la voir :
En l'écoutant ſans pouvoir la comprendre,
Plus de duo, plus de joie à l'entendre :
La candeur ſeule aſſuroit ſon eſpoir.
Dès ce moment la bergere infidelle,
Sur un cœur ſimple a perdu ſon pouvoir :
Sa beauté change : on l'aimoit mieux cruelle ;
Sans doute il faut, qu'elle ſoit bien moins belle,
Ne pouvant plus l'être ſans un miroir.

Aimable Nymphe, à qui je dois l'image
De la beauté, décrite dans ces vers,
Reconnoiſſez dans tous ces traits divers
Votre portrait tracé d'une main ſage.
SAINVAL, laiſſez & navette & pinceau
A ces beautés dont l'ame trop volage
Ne connoît point les attraits du vrai beau,
Pour qui l'abus corrompt toujours l'uſage.
Eh ! la nature eſt-elle ſans appas ?
Gardez-vous bien que le ſecours des glaces

Guide jamais & vos yeux & vos bras :
A quoi ſert l'art, ſi l'on ne s'émeut pas ?
Ces airs forcés ne ſont que des grimaces.
Je ſçais, hélas ! que nos jeunes auteurs
Ont ſuppléé, par les décorateurs,
Au dialogue, au vrai goût des principes :
Tous leurs héros ſont des gladiateurs ;
Il leur faudroit des STENTORS pour acteurs,
Pour ſpectateurs, il faudroit des ŒDIPES.
Ne ceſſez point pour cela d'être vous :
Oſez braver la mode & ſon caprice ;
La honte, un jour, de partager leurs goûts
Vous puniroit d'en être la complice.

Belle SAINVAL, ne permettez jamais
Qu'un foible auteur offre à votre génie
Des vains détails, des futiles eſſais :
Votre éloquence en ſeroit avilie.
On ne voit plus dans nos drames nouveaux
Briller encor cette Actrice ſublime,
Qui la premiere au glaive des bourreaux
Courut ſouſtraire un cher fils, leur victime :
Qui, dédaignant, de chanter en parlant,
Oſa donner l'exemple la premiere
Des vrais tranſports d'un amour violent,
D'un jeu ſans art, & des cris d'une mere.
De tels travaux demandent trop d'efforts :
Pour réuſſir, on choiſit ſon actrice ;
Aux fruits tardifs d'une chaleur factice

On joint bientôt de précaires tranſports :
Auteurs, acteurs ſe meuvent par reſſorts :
Sans le ſçavoir chacun ſe rend juſtice,
Preſque toujours l'auteur s'eſt modelé
Sur celle à qui le rôle qu'il deſtine,
Fait eſpérer l'honneur d'avoir brillé :
Par ſes ſoupirs la tendre CHAMMÉLÉ
Dictoit les vers que ſoupiroit RACINE.
Imitez-là : créez-nous des auteurs,
En dédaignant les reſſources uſées
Des lieux communs chers aux déclamateurs ;
Le vers ſe joue au défaut des penſées.
D'un vain abus vos graces offenſées
S'aviliroient à parer leurs fadeurs.
Refuſez-leur de prêter votre organe
A détailler les riens de leurs grands mots :
Le vrai talent n'eſt point l'art des tableaux ;
En s'y prêtant, le bon goût ſe profane.
Bientôt le feu d'une ſublime ardeur
Aura produit une double merveille :
Par ſes travaux quelque jeune CORNEILLE
Méritera ſa jeune LE COUVREUR.

Connoiſſez bien de quels dons la nature,
En vous formant, voulut vous enrichir :
Votre travail doit être d'en jouir ;
La brillanter, ſeroit lui faire injure :
Joindre au vrai beau le fard de l'impoſture,
C'eſt le gâter, & non point l'embellir.

Tant qu'un bouton de la roſe naiſſante
Renferme encor les tréſors précieux,
De l'amateur l'adreſſe bienfaiſante,
Vient ſeconder le ſoleil & ſes feux.
Mais ſi zéphyr, ſous un ſouffle amoureux,
Voit entr'ouvrir le ſein de ſon amante;
Plus de travaux pour l'amateur heureux;
Sans ſoins, ſans art, jeune, fraîche & riante,
De ſon amant elle comble les vœux.

Pour nous, SAINVAL eſt la fleur printaniere:
Fuyez l'apprêt, & craignez d'acquérir.
Les arts, la vie ont chacun leur carriere:
L'homme ſe traîne avant que de courir;
Il a beſoin qu'une main étrangere
Aide à ſes pas.... l'art eſt notre liſiere
Pour les talens. Faits pour nous ſoutenir
Tant qu'un appui nous étoit néceſſaire,
Dans l'âge fait il nous devient contraire:
Nous rend tardifs, loin de nous enhardir,
Servilement nous attache à la terre;
Et nous ôtant une démarche fiere,
En énervant finit par affoiblir.

Jeune SAINVAL, votre voix naturelle
Doit ſans effort former des ſons touchans:
De longs ſoupirs, des éclats trop fréquens
Rendent enfin le timbre moins fidéle.

Le goût devient l'eſclave du travail :
Sans le ſçavoir toujours on ſe reſſemble,
On ſacrifie au brillant du détail
La vérité, la beauté de l'enſemble.
Les fiers tranſports de CAMILLE en fureur,
Et les regrets d'ANDROMAQUE ou d'ALZIRE,
En ſons notés ne parlent point au cœur.
Quand je friſſonne & de crainte & d'horreur,
Puis-je ſouffrir que des voix expirantes
Forment des ſons en ſyllabes ſifflantes ?
Un cri perçant eſt la voix du malheur.

Quoi ! j'entendrai ſur des rimes ronflantes
Se moduler les accens de l'acteur,
Et careſſer les écarts de l'auteur !
En m'exprimant des images ſanglantes,
L'un ne ſera qu'un vain déclamateur :
L'autre un enfant qui tranchant du rhéteur,
Fier d'aſſembler des phraſes raiſonnantes,
Fait rire enfin le malin ſpectacteur
De ſes héros, de leurs larmes plaiſantes !

L'art n'a jamais que de foibles ſuccès :
Parmi les grands, au Parnaſſe, à Cythère,
Il eſt un foible & ſtupide vulgaire
Qu'on éblouit toujours à peu de frais.
Mais il n'eſt point de bien durable ivreſſe :
Les gens de goût ſe font entendre enfin ;
Le faux jour tombe, & le preſtige ceſſe,

Un œil trompé n'en eſt que plus malin.
On ſe défie & l'opinion change ;
On examine, on juge de plus près :
Le répentir fait naître les regrets,
Et du public l'amour propre ſe venge.

L'art du pinceau, le vernis du carmin,
Egalent-ils une bouche vermeille,
Objet charmant d'un amoureux larcin ?
Jeune SAINVAL, rare & tendre merveille,
Quand la nature a formé votre ſein,
Elle vous dit .... & je vous le répéte :
» Repoſez-vous ſur mes ſoins vigilans :
» Comme vos traits ménagez vos talens ;
» Soyez vous-même & vous ſerez parfaite.

» Que votre voix, que vos bras, que vos yeux
» A mes bienfaits vous faſſent voir fidelle.
» Une coquette, une ſimple mortelle,
» A ſe parer, perd un temps précieux ;
» Et ſans parure une déeſſe eſt belle. »

Ces vers naïfs, adorable SAINVAL,
D'un feu ſacré ne ſont qu'une étincelle :
Mais leur excuſe eſt l'ardeur de mon zele.
Ce Dieu puiſſant, ſans maître & ſans égal,
Le Dieu du goût par ma voix vous appelle :
Redoutez l'art ; il n'eſt que ſon rival.
Deſirez-vous être toujours nouvelle ?

Eh-bien ! ſoyez votre premier tréſor :
Ah ! la Vénus du divin Praxitelle
N'a pas beſoin d'être couverte d'or.

ENVOI.

Agréez ce tribut d'un cœur ſenſible & tendre :
Votre voix & vos yeux ont uni leur pouvoir ;
Vos captifs enchantés s'honorent de ſe rendre ;
Et le plaiſir de vous entendre
Les ſoulage des maux qu'on éprouve à vous voir.
Eh-quoi ! ſi jeune encor, avoir un double empire !
Melpomene & Vénus des myrthes de l'amour,
Des lauriers d'Apollon, couronnent tour-à-tour
L'objet que leur puiſſance inſpire,
L'amour par vous, SAINVAL, lance des traits charmans :
Et du parterre il vole dans les loges,
Recueillir & nos voix & nos tendres ſermens ;
Tous vos admirateurs ſeront autant d'amans,
Et leurs ſoupirs autant d'éloges.

ÉPITRE II.

A mon Verrou.

C'est à toi, mon verrou, que j'adresse ces vers :
Reçois aujourd'hui mon hommage ;
Je te dois mille biens divers,
Sois le sujet de cet ouvrage.
C'est par toi, que dans ce réduit,
Où mon ame pure & tranquille
Au sein de la vertu trouve un charmant asyle
Contre les vices qu'elle fuit,
Je ris des excès de la ville,
Séjour du tumulte & du bruit,
De la cour singe mal-habile.
Ferme-toi, cher verrou, pour le bonze orgueilleux,
Qui sous un humble scapulaire
Cache le dessein odieux
De mettre un pied d'airain sur le front de son frere.
Je hais ces farouches mortels,
Qui, sans famille, sans patrie,
Contre l'humanité pieusement cruels,
Ont préféré l'indigne barbarie
D'ensanglanter le monde & ses autels,
Au devoir de donner la vie.
Dix siécles de forfaits ont troublé l'univers,

Et leurs mains trop faites aux crimes
Avoient forgé les poignards & les fers
Des aveugles humains devenus leurs victimes.
Trop utile verrou, ne t'ouvre point pour eux:
Leur sanguinaire despotisme
Voudroit, en me lançant les traits du fanatisme,
Me forcer d'adopter leurs principes affreux;
Affreux, sur-tout, pour un sage paisible
De qui l'erreur n'a jamais triomphé;
Philosophe sans faste, & dont l'ame sensible
Tremble au seul nom d'*Auto-da-fé*.

Toi qu'à tout importun oppose ma sagesse,
Sois à jamais fermé pour ces heureux brigands,
Que leurs larcins vengent de leur bassesse,
Ces petits grands Seigneurs, ces Midas arrogans
Qui mettent à l'encan l'Etat & la Noblesse.
Les rubis fatiguent leurs doigts,
Pour eux l'Indien tresse & file,
Pour eux l'industrieux Chinois
Sçait paîtrir & peindre l'argile;
Les chef-d'œuvres des arts, les loix & les honneurs
Leur semblent des tributs que leur doit la patrie:
Riches de l'avoir appauvrie,
Par leurs crimes contre elle ils comptent leurs grandeurs.
Ma retraite par eux ne sera point souillée:
Dieux! quel cortége à leur suite on peut voir!
L'orphelin indigent, la veuve dépouillée,

Que ſur leurs pas traîne le déſeſpoir.
Fuyez, tyrans : vos coupables richeſſes
Ne m'éblouiſſent point ; les biens dont je jouis
N'ont jamais coûté de baſſeſſes,
Et Plutus n'y peut mettre un prix.
Tréſors d'un cœur ſenſible & tendre,
Aux *Turcarets* ils n'offrent point d'appas ;
Les loix, l'honneur, l'état peuvent ſe vendre,
Mais l'eſprit ne s'achete pas.

O mon verrou, mon utile défenſe,
Garde-toi de t'ouvrir : je vois
Un Robin vers ces lieux traîner ſon importance ;
Le barbare s'arme des loix
Pour égorger la timide innocence.
Tel qu'autrefois *Brennus* en peſant ſa rançon,
De Rome alors captive, oſa dans la balance
Mettre le fer dont la vengeance
Avoit armé ſa fiere ambition ;
Tel ce fils de *Thémis*, auſſi cruel qu'avare,
Du glaive remis dans ſes mains
A fait le poids de l'or qu'exige le barbare,
Et qu'il peſe bien mieux que les droits des humains.
O fille de *Minos*, tes erreurs & tes crimes
N'étonnent plus dans ces temps malheureux :
Un autre labyrinthe, un autre monſtre affreux
Dévorent chaque jour des milliers de victimes.
La Chicanne eſt ce monſtre affamé, dévorant :

Ce labyrinthe inextricable
Ce ſont les loix ; c'eſt l'art abominable
D'immoler ſans remords le pauvre & l'innocent,
Aux intérêts du riche & du coupable.

Ah ! ſi jamais touché de nos malheurs,
Pour relever l'innocence écraſée,
Le ciel créoit quelque nouveau *Théſée*,
Qui de l'humanité vint eſſuyer les pleurs ;
O mon verrou, ſi mon ſimple licée
Peut mériter de plaire à ce héros :
Préviens mon ardeur empreſſée ;
Qu'il vienne y partager mes innocens travaux.
Il s'y délaſſera par un noble repos
Des ſoins d'une vertu, trop mal récompenſée
Dans un ſiécle barbare, où ſans changer de maux,
En ſe plaignant l'humanité bleſſée
Excite ſes tyrans à des forfaits nouveaux.

Quel bruit ſubit ! quelle pompe éclatante !
Six ſuperbes courſiers, attelés avec art,
En agitant leur criniere ondoyante,
Font voler ſur l'arène un char ;
Nonchalamment un mortel s'y renverſe :
Il honore par fois l'univers d'un coup-d'œil ;
Sur le duvet la molleſſe le berce
En lui tenant le hochet de l'orgueil.
Ah ! je le reconnois à ſa foible indolence,
O mon verrou ! ce mortel affété

C'eſt un homme de cour : ſa fauſſe aménité
N'applaudit qu'à ſon exiſtence.
Ne t'ouvre point pour ces fiers courtiſans,
Qui chaque jour dans leur miroir s'adorent :
L'humanité ne voit en eux que des tyrans ;
Ils penſent l'avilir par leurs airs arrogans :
Inſenſés s'ils la déshonorent,
Comment veulent-ils être grands ?
Sans doute par leurs vains fantômes
Ils penſent éblouir nos yeux :
Mais leurs futiles ſoins à paroître des Dieux
Nous prouvent trop qu'ils ſont des hommes ;
Les Dieux ne ſont point orgueilleux,
Toujours ils nous rapprochent d'eux,
Et ne retranchent point de ce peu que nous ſommes.
Je rougirois pour eux d'un éclat mandié,
Le bruit, le faſte m'incommode ;
Ils viennent moins viſiter l'amitié
Que faire voir quelque nouvelle mode.

A peine devant eux oſeroit-on s'aſſeoir :
Dans ſes foyers on n'eſt plus maître ;
Ils ſont bien moins flattés du plaiſir de vous voir
Que leur fierté ne vous croit l'être
De l'honneur de les recevoir.
Avec moi que viendroient-ils faire ?
Je ne ſçais point mentir, papillonner,
Pour avoir leur eſprit il faut déraiſonner,

Pour être du beau monde, être ſans caractere.
Voudrois-je abandonner le ton du ſentiment
Pour parler leur jargon ſublime :
Voudrois-je avec fadeur jouer d'un air rampant
Le vil rôle de complaiſant ?
Je ne le ſuis que pour ceux que j'eſtime ;
Et je mépriſe un courtiſan,
Pourquoi ? c'eſt que je l'apprécie :
Automate groſſier, ſans goût & ſans génie,
Vil eſclave à la cour, à la ville tyran,
Son être à chaque inſtant varie.
Il ne fait rien que ſon cœur ait dicté :
Il ne s'appartient pas. Sa vie eſt un martyre :
Il pleure ſans triſteſſe ; il rit, mais ſans gaieté ;
C'eſt ce qu'il a vu pleurer ou rire.
Du maître qu'il adule au lieu d'être l'appui,
Riche demain de ſes mépriſes,
On le payera des ſottiſes
Qu'avec deſſein il conſeille aujourd'hui.
Bas flatteur, infidele ami,
Il ne rend important ſon être
Que par ce qu'il coûte à ſon maître
Pour l'empêcher d'être meilleur que lui.
Les dépouilles de vingt provinces
Sont le prix des forfaits de ces lâches mortels,
Ah! c'eſt par eux que les meilleurs des princes
Sont tous les jours injuſtes ou cruels.
Sans doute ils me viendroient parler de leur naiſ-
ſance ;

Que me fait, à moi, leur puiſſance ?
Ils n'auront point l'honneur de m'avoir pour rival,
Ma fierté me fait leur égal :
Que dis-je ? au-deſſus d'eux j'aurai mon innocence.
Je connois le prix des grandeurs,
Notre ruine eſt ſouvent leur ouvrage :
Le ſuccès éblouit, la vanité s'engage ;
Eh ! quand l'abyſme eſt caché ſous les fleurs,
Pour le ſonder quel homme eſt aſſez ſage ?
La premiere de tes faveurs,
Trop ſouvent, fortune volage,
Eſt le premier de nos malheurs.

Croyez-les : du bonheur par eux le temple s'ouvre :
Les plaiſirs autour d'eux viennent ſe raſſembler....
Mais, moi, je les ai vus au Louvre,
Un coup d'œil les fit tous trembler.
La pâleur de leurs traits, leur fauſſe modeſtie
Amuſoient ma philoſophie :
Je ſouriois de leurs humbles maintiens ;
Je les ai vus rampans, tandis qu'en aſſurance
Mon œil avec indifférence
Se promenoit ſur ces ſuperbes riens.

Ah ! cher verrou, prête-moi ta défenſe
Contre ces fils de l'ignorance,
Qui n'ont jamais que végété :
A qui peſe leur exiſtence,
Et qui fiers de leur indolence

Touchent à la caducité
Sans être sortis de l'enfance ;

Contre ces hommes fainéans
Occupés de cent riens frivoles,
Qui font de l'usage du temps
Autant d'abus que des paroles ;

Contre ces cercles à bons mots
Où l'on se parle sans s'entendre,
Où l'on s'entend sans se comprendre,
Dont jamais le bon sens n'a réglé les propos ;

Contre ces êtres amphibies,
Ces calotins minaudiers & galans,
Hardis dans les plaisanteries,
Frivoles par état, par mode pétulans :
Leur grandeur & leur opulence
Tiennent à deux doigts de linon ;
De la folie, un joli nom
Accrédite leur élégance.
Mais de plus près craignez d'en approcher ;
Tels que ces fleurs dont s'amuse l'enfance,
Souffler dessus, ou leur toucher,
C'est leur ôter leur existence ;

Contre ces femmes à vapeurs
Qui ne vivent que par syncope,
Que le duvet meurtrit, que blessent les couleurs,
Qu'il ne faut voir que dans un telescope ;

Craignant

Craignant le fracas du plaiſir
Elles ſont ſages par pareſſe,
Et pour ménager leur foibleſſe
Ne hazardent jamais l'effort de réfléchir.

Contre toute femme coquette,
Dont jamais la pudeur ne colore le front :
Dont toujours la langue indiſcrette
Raille, loue au hazard, interroge & répond ;
Qui jamais ne connut d'affront
Qu'une indifférence muette.
On s'amuſe de ſa gaieté,
On croit en ſa faveur expliquer un ſourire,
Il agace la volupté :
Non, non : tout eſt un jeu, rien ne tient au délire ;
La tendreſſe auprès d'elle eſt au moins un défaut.
C'eſt une énigme un peu riante,
Mais qui ceſſe d'être piquante
Dès qu'on en a trouvé le mot.

Utile confident, défends un maître ſage
Contre tous flatteurs ennuyeux :
Paraſites audacieux,
Pour un repas ils vendent leur ſuffrage ;
Mais il deshonore le ſage
Sans honorer le vicieux.

Contre la langue dangereuſe
De tout railleur qui perdroit un ami

Pour une répartie heureuſe :
Jamais il n'outrage à demi.

Contre la langue inſinuante
De ces honneurs bas & rampans,
Qui dans tous lieux s'offrent pour confidens.
Leur ame envieuſe & méchante
Vous critique le ſoir, vous louoit le matin;
Auprès du Sophiſte elle invente
Des ſyſtêmes, enfans d'un eſprit libertin;
Auprès d'une dévote, un chapelet en main,
Elle vante le prix d'une vie innocente.

Ah! mon verrou, défends-moi de leurs traits:
La trahiſon préſide à leurs careſſes;
Et leurs intrigantes ſoupleſſes
Euſſent-elles d'heureux ſuccès,
Proſcrivons d'utiles effets,
Qui pour cauſes ont des baſſeſſes.
Ecarte encore tout Marquis, tout Baron,
Dont la grandeur imaginaire
A nos regards cache un adroit fripon.
L'heureux ſecours d'une adroite chimere
Fait circuler de maiſon en maiſon
Un faux noble, mais vrai fauſſaire;
Qui ſe venge de ſa miſere
En ſe parant de l'éclat d'un beau nom.

Tout homme vain, dont l'impudence
De ſon état fait un ſecret,

S'il peut mentir sur sa naissance,
Peut rougir de son indigence,
Et mentir pour son intérêt.

Dans ce séjour où la nature,
Riche des fleurs qu'elle enfante au hazard,
N'a qu'elle-même pour parure,
Je méconnois l'imposture de l'art.
Une rustique architecture
Soutient un toît digne des Dieux:
Ni le clinquant, ni la dorure,
D'un éclat mensonger n'y trompent point les yeux;
Dans le cristal d'une onde pure
Je tresse mes flottans cheveux:
On n'y connoît d'autre murmure
Que les soupirs de ruisseaux amoureux:
Jamais leurs flots voluptueux
N'ont baigné les trésors d'une Nymphe parjure.
Mes sophas sont tissus de fléxibles roseaux,
Je cache sous les fleurs leur champêtre structure:
Sans crainte des filets les innocens oiseaux
Viennent entre mes mains chercher leur nourriture,
Et sur mes murs que les ormeaux
Embellissent de leur verdure,
Retrouvent leurs charmans côteaux.
Ils n'aiment comme moi que pour être fideles;
Ennemis de la nouveauté,
Ils ne se servent de leurs aîles

Qu'à l'instant de la volupté.
L'aimable Flore & la riche Pomone
Me comblent à l'envi de leurs plus beaux présens ;
Je trouve au même jour dans mon verger l'automne,
Dans mon parterre le printemps.

Tantôt renversé sur l'herbette,
Je soupire de tendre sons :
Je répéte sur ma musette
Ce que l'amour m'a dicté de chansons :
Ce ne sont point de ces vers emphatiques,
Enfans de la frivolité,
Où de grands mots métaphoriques
Font rougir la naïveté :
Donne-t-on une fleur ? la pudeur s'embarrasse,
Le sentiment pousse un soupir ;
Un baiser suit, & bientôt le desir
Et la rougeur en fait la grace.
Tantôt vers le sacré vallon
Je dirige mon vol sur l'aîle de la gloire,
J'y vois *Corneille* à côté d'*Apollon*
Donner des loix aux filles de mémoire.

Quelquefois Lucrece nouveau,
Je raisonne sur la nature :
Ma main déchire le bandeau
Que sur nos yeux a placé l'imposture ;
Je vois alors qu'elle est cette foible raison,

Dont la lumiere incertaine & plus sûre
Nous éclaire sur la blessure,
Sans servir à la guérison.
Convaincu qu'elle n'est qu'un nom,
Une volupté douce & pure
Est le hochet dont avec Epicure
Ma sagesse amuse Caton.
Que m'importent, à moi, ces maximes dictées
Pour le malheur de l'Univers?
Quand ma main a brisé ces fers,
Mon cœur les avoit rejettées.
La politique ou l'espoir des grandeurs
Se sont fait par-là des esclaves:
Moi, je renonce à tous ces biens trompeurs;
Ne partageant point les faveurs
Dois-je partager les entraves?

De quel crime ai-je à me punir?
Est-ce moi dont la main perfide
Porte au sein de mon frere un acier homicide?
Ah! je ne puis y penser sans frémir.
Est-ce moi, que l'on voit courir
Sur les deux mers épouvantées,
Et la foudre en main engloutir
Sous leurs ondes ensanglantées
Des hommes, qu'au sein du plaisir
De mon pain je voudrois nourrir?
Est-ce moi dont la bouche inique,
Par ses arrêts ose flétrir

L'innocente pudeur, que l'odieux Cinique
N'accuſe que pour s'enrichir ?
Malheureux ! par le ſort condamnés à périr,
Que ne pouvez-vous voir les larmes que me coûte
Des vos malheurs le cruel ſouvenir !
Je ſuis ſans me frayer la route
Qui me conduit à l'avenir.
Je me crois innocent ; l'amour & le deſir
A mes beaux jours prêtent leurs charmes :
Le ciel qui m'en fit don, pourroit-il m'en punir.
Non : j'aurai vécu ſans allarmes ?
Et je mourrai ſans répentir.

Quelquefois j'anîme la toile
Sous les traits de la volupté :
Ici la naïve beauté
Paroît ſans fard & ne doit point au voile
La gloire d'irriter la curioſité.
Pour elle le deſir naît de l'expérience :
La victoire fait la conſtance,
La défaite égale au vainqueur ;
Et la derniere jouiſſance
Semble la premiere faveur.

Mais, cher verrou, ne va point croire
Qu'il ne ſoit point un ſeul objet
Dont la tendre amitié, dont le zele diſcret
Soit de mon cœur le bonheur & la gloi
Ouvre-toi pour ce ſage heureux.

Pour cet Artiſte aimable, à qui le ciel prodigue,
A départi ces talens précieux,
Ce don de plaire, que l'intrigue
Avilit chaque jour & rend ſi dangereux.

Il eſt un mortel vertueux
Qui chériſſant ma foible adoleſcence,
Des vertus ſur mon cœur eſſaya la puiſſance:
Plante trop foible encore, à ſes ſoins généreux
J'ai dû ma ſeconde naiſſance.
Ouvre-toi pour ce cher mortel:
Mais ſois ouvert en tout temps, à toute heure;
Pour lui ma paiſible demeure
De la reconnoiſſance eſt le temple & l'autel.

Il s'ouvriroit pour toi mes premieres délices,
Qui de moi-même, hélas! devenu la moitié,
Eclairas ma raiſon, remportas les prémices
De mon eſprit & de mon amitié.
Combien de fois ſuivi de ton image,
J'ai revolé vers ces lieux ſeul à ſeul,
Où tu logeois dans ton ſimple hermitage,
Les vertus ſans rudeſſe, & les arts ſans orgueil.
Dans ces lieux tes travaux, ton charmant badinage
Charmoient le cœur, enchantoient l'œil:
Ce beau ſéjour pour moi n'eſt qu'un déſert ſauvage,
Où dans tous les objets je crois voir un cercueil.

Je me plais cependant à voir ce lieu funeſte,
Ma douleur eſt, cher Comte, une de mes vertus :
Séjour cruel, que je cherche & déteſte !
J'éprouve qu'un cœur tendre aime peut-être plus,
A pleurer ceux qu'il a perdus,
Qu'à jouir de ce qui lui reſte.

Ouvre-toi, cher verrou, pour tout ami des arts,
Qui rougiſſant d'être avare ou perfide,
Préfere la plume d'Ovide
Aux tréſors de Plutus, aux triomphes de Mars.
Pour tout homme à l'ame ſtoïque,
Qui pour venger l'innocent opprimé,
Brave l'opinion publique ;
Qui ne donnant rien à la politique,
De ſon ſeul ſentiment armé,
Pourroit avec un courage héroïque
Suivre à la mort ce qu'il auroit aimé.

Pour tout indigent reſpectable
Qui m'honore en croyant à mon humanité ;
Que jamais aucun miſérable
Ne puiſſe m'accuſer d'inſenſibilité.
Peut-être qu'à l'inſtant où ſa timidité
Vient par ſes pleurs intéreſſer mon ame,
Quelque folie, un plaiſir, une femme
Raviſſoit le ſecours qu'il m'auroit emprunté ;
Ah ! qu'il entre, qu'il le réclame :
C'étoit un vol. Son bien doit être reſpecté....
Dieux ! quel mortel frappe à ma porte ?

Ouvrons : eh-quoi ! ma Glycere, c'eſt vous !
Entrez : le plaiſir me tranſporte ;
Que je vais faire de jaloux !
Trop cher objet, devinez pour cette heure
A quel ſoin je m'abandonnois :
Par mon verrou défendant ma demeure,
Avec lui je m'entretenois.
Je l'enſeignois à reconnoître,
Dans quel temps il devoit ſe fermer & s'ouvrir,
Pour qui ſur-tout... le bonheur de ſon maître,
Toujours, vous le prouvez, fut de ſçavoir choiſir.
Femme charmante, qu'aucune autre
N'égale en eſprit, en attraits,
Régnez ici : vous ſerez à jamais
La honte de mon ſexe & la gloire du vôtre.
Eh-quoi ! lorſque l'amour captivant tous les cœurs,
Enchaîne à vos genoux par un pouvoir ſuprême
Tout un peuple d'adorateurs ;
Quoi ! lorſqu'il vous adore & s'enchaîne lui-même,
Vous préférez à l'éclat de ſa cour
Ma retraite philoſophique . . .
Ah ! je te comprends, femme unique :
Il eſt un Dieu pour toi bien plus grand que l'amour :
L'amour ! cet enfant tyrannique,
Dont les traits volent au hazard,

Et qui ſouvent n'eſt qu'un monſtre lubrique,
Qui ſçait pleurer & ſourire avec art.
Ah ! le Dieu que ton cœur adore,
C'eſt le ſentiment délicat
Que l'inconſtant, que le perfide ignore;
Et que profane tout ingrat.
C'eſt ce ſentiment plein de flamme,
Qui dans ſa chûte même excuſe la pudeur:
Qui ſoumet le plaiſir à l'ame,
Qui ſoumet l'ame à la candeur.

Ferme-toi, cher verrou: dans une paix profonde,
Je vais jouir de mon bonheur:
Quand on eſt bien avec ſon cœur,
Qu'importe le reſte du monde?
Foibles mortels, de votre ſort,
Sans terreur, ſans effroi je me trace une image;
Tel un pilote à l'abri dans le port,
Brave les fureurs de l'orage;
Au bruit des vagues il s'endort,
Et ne connoît les malheurs du naufrage,
Qu'alors que ſa bonté partage
Les pleurs des malheureux qu'il arrache à la mort.

D'aujourd'hui, cher verrou, ne t'ouvre pour perſonne.
Glicere eſt pour moi l'univers;
Je crains les biens que la fortune donne:
Sous l'éclat qui les environne

Que de maux les Rois ont soufferts !
Des fers entrelacés composent leur couronne,
Et pour être dorés, en sont-ils moins des fers ?
Oui, sans les envier je les vois sur leur trône ;
Sans avoir leurs soucis, j'ai les plaisirs qu'ils ont.
Je ne suis point comme eux, & je suis ce qu'ils sont ;
Qu'ils gardent leurs grandeurs : je les leur abandonne.
Me donner quelque chose est m'ôter de mon bien :
C'est me donner assez, que de ne m'ôter rien.

Glycere attend... ô Dieux !... à ma reconnoissance,
Mon cher verrou, j'ai satisfait :
Je n'ai plus qu'un instant pour cueillir un bouquet ;
L'instant d'après est celui du silence.

ÉPITRE III.

Au Dieu du Souvenir.

C'est à toi qu'aujourd'hui j'adresse mon hommage,
Aimable Dieu du souvenir :
C'est pour toi que dès mon jeune âge
A la gloire on m'a vu courir.
Pour te plaire, sur le Parnasse,

Je consacre mes chants à ta divinité :
Mais fais passer mes vers, pour prix de mon audace,
A ta sœur l'Immortalité.
Que ton pouvoir est grand ! tous les cœurs s'abandonnent
Aux charmes de ta volupté :
Tu formes les héros, & tes bienfaits couronnent
Les beaux arts & l'humanité.
L'aimable illusion toujours marche à ta suite ;
Et nous offrant un doux appas,
Nous charme, nous séduit, irrite par sa fuite,
Et donne ce qu'elle n'a pas.
Par toi le demi-Dieu tombé dans l'esclavage,
Sçait encor tromper sa douleur :
Il rentre en son palais ; même encens, même hommage,
Ce songe a suspendu ses pleurs.
Le vieillard, en pensant aux jeux de la jeunesse,
Semble soupirer de nouveau :
Il rappelle Vénus, & bravant la vieillesse,
Il folâtre au bord du tombeau.
Tu fais & tu guéris tous les maux de l'absence :
Tantôt irritant nos desirs,
Tantôt par ton pouvoir rendant la confiance,
Tu nous rends presque nos plaisirs.
L'amante t'entretient de ses peines secrettes,
Et si l'amant n'est point trompeur,
Tu l'engages pour lui : l'amour payant tes dettes,

Tu consoles son tendre cœur.
L'espoir de tes faveurs éleve les grands hommes,
Il regne, il domine sur eux :
Ce nom de souvenir nous rend ce que nous sommes,
Par l'exemple de nos aïeux.
Mais que vois-je ? O surprise ! ... Où suis-je ? c'est ton temple :
Le voile tombe de mes yeux ;
Tout m'enchante, m'étonne : objets que je contemple,
Seriez-vous plus beaux dans les cieux ?
Ces vastes fondemens toujours inébranlables,
Jettés par la main du destin,
Ces portes & ces tours, ces murs impénétrables
Sont formés de bronze & d'airain.
Permets que de plus près j'approche de ton trône,
Source féconde de bienfaits :
Que je voye à loisir la main qui nous couronne
Dans nos plus glorieux succès.
Je les vois, tu les tiens ces immortelles tables,
Où du burin de l'équité
Tu graves ces grands noms à jamais mémorables
Chantés par la postérité.
Assise à tes côtés je contemple l'Histoire :
A ces traits si majestueux,
Qui ne reconnoîtroit la fille de mémoire,
Qui juge les Rois & les Dieux ?
Parle-lui de LOUIS, & si son éloquence

Ne ſuffit point à de tels chants,
Qu'elle répéte ceux que la reconnoiſſance
Dicte ſans ceſſe à ſes enfans.
Auguſte Vérité, quel eſt donc votre ouvrage?
Dans ce temple, qui peignez-vous?
Que ce pinceau toujours inimitable & ſage
A fait d'heureux & de jaloux!
Que d'illuſtres portraits des Enfans de la Gloire!
Les uns nourriſſons des neufs ſœurs;
D'autres rivaux de Mars, qu'autrefois la Victoire
Couronnoit au ſein des honneurs.
Chacun a ſon portrait au fond du ſanctuaire,
Chacun en bronze a ſon autel:
Des Prêtres aſſidus au ſacré miniſtere
Brûlent un encens éternel.
Voltaire, c'étoit vous que l'aimable Déeſſe
Peignoit ſous les traits les plus grands:
Tel que dans les combats on dépeint la nobleſſe
Des plus illuſtres conquérans.
Des peuples enchaînés vous y rendant hommage,
A genoux reçoivent vos loix!
Henri lui-même pleure en liſant votre ouvrage:
Newton ſourit à votre voix.
Entre *Homere*, *Virgile*, & *Milton* & *le Taſſe*,
Un trône eſt élevé pour vous:
Mais ne vous hâtez point d'aller y prendre place;
Ne régnez-vous pas parmi nous?
Les *Bayard*, les *Briſſac* enchaînent la Victoire
Avec *Luxembourg*, & *Créqui*:

La Tremoille, *Gueſclin* montent avec la gloire
Sur le char des *Montmorenci*.
Dans le même tableau ſont peints jugeant enſemble
Dagueſſeau, *Seguier* & *Molé* :
Dans un temple ſacré la vertu les raſſemble ;
Par eux le crime eſt accablé.
A leurs pieds ſont les traits d'une hydre renaiſſante
La chicanne en vain ſe débat :
Thémis remet ſon glaive à leur main innocente,
Et triomphe avec ſon Sénat.
Je reconnois *Corneille* à côté de *Turenne*,
Les Dieux lui rendent des honneurs :
Il juge les Céſars, foule l'aigle Romaine ;
Le grand *Condé* verſe des pleurs.
J'apperçois au milieu des poignards homicides
Crébillon gravant ſur l'airain
Les crimes immortels de héros paricides :
La terreur lui conduit la main
Au milieu des amours qu'il enchaîne à ſa ſuite.
Racine ſoupire en vainqueur :
Phèdre à ſes tendres chants le croyant *Hippolite*,
Lui dit le ſecret de ſon cœur.
Je vois tomber *Zenon* aux genoux de *Moliere* :
L'enjouement guide ſes pinceaux :
Ce grand homme ſourit en inſtruiſant la terre ;
Ses préceptes ſont ſes bons mots.
Boſſuet, *Monteſquieu* placés au même trône

Donnent à la terre des loix :
La politique écrit, la vertu les couronne,
Ils ont pour disciples les Rois.
Entouré d'animaux, *la Fontaine* en cachette
Leve le voile des amours :
A travers d'une grille on l'a peint lorsqu'il guette
Des Nonains dans leurs jolis tours.
Un astrolabe en main, l'élégant *Fontenelle*
Folâtre sur l'autel de l'art :
La vérité le voit ; le reconnoîtra-t-elle ?
La nouveauté lui met du fard.
Dalembert porte en main le monde & le tonnerre,
Son compas regle leur grandeur :
A l'aspect de *Buffon* on voit germer la terre,
Et reconnoître un Créateur.
Caressant sur un luth la tendre mélodie,
Près de *Lully* je vois *Rameau :*
Ses yeux sont pleins de feu : la divine harmonie
S'élance & sort de son cerveau.
Le nerveux *Gaviniez*, *Daquin* & *Mondonville*
Sont couronnés par *Apollon :*
On voit parler le marbre & respirer l'argile,
Sous le ciseau de *Bouchardon.*
Vernet de son pinceau rend jalouse l'aurore :
Boucher donne aux graces un prix,
Pierre avec dignité peint le Dieu qu'il adore,
Vanloo regle le coloris.
Dans le même tableau la sublime nature
Unit *Brizart* & *Sarrazin :*

L'urne

L'urne de *Cornelie*, & les traits de *Monime*
Diſtinguent la tendre *Gauſſin*.
Sous les traits de Vénus animant la nature,
Clairon déploie un art divin:
La fiere *Dumeſnil* dédaigne ſa ceinture,
Et porte un foudre dans ſes mains.
Les yeux en feu, le front rayonnant de lumiere,
Le Kain en pleurs eſt menaçant;
Et *Grandval* à *Greſſet* fait ſourire *Moliere*
Quand il fait ſi bien le *Méchant*.
Une marotte en main l'unique *Dangeville*
Fait rire l'auguſte *Junon*:
Sous l'habit de *Momus*, l'ingénieux *Préville*
Dérobe une bourſe à *Poiſſon* . . .
O Dieu du ſouvenir, c'eſt toi, c'eſt ton génie
Qui compoſe tous ces portraits:
A tant de vérité la reſſemblance unie
Rend précieux leurs moindres traits.
Supplices des cœurs faux & des ames ingrates,
C'eſt toi qui punis les *Nérons*:
Tandis que tes bienfaits, délices des *Socrates*,
Sont la palme des *Cicérons*.
De la tendre amitié bienfaicteur plein de charmes,
Tu la fais ſurvivre au tombeau:
Quand ſon objet n'eſt plus, tu fais couler ſes larmes;
Tu rends ſon feu toujours nouveau.
C'eſt par toi ſeul enfin que le temps qui s'envole
Reſpecte nos amis perdus:

Dans sa tristesse même, au moins on se console
En se rappellant leurs vertus.
Si jamais de l'honneur, d'un bienfaicteur qui m'aime
J'osois perdre le souvenir:
Dieu qu'invoquent mes chants, par l'oubli de moi-même
N'hésite pas à m'en punir;
De l'immortalité, oui, la gloire m'est chere:
Oui, je brûle pour ses honneurs;
Mais si j'ai quelqu'ami, mon ame le préfere
Aux plus humbles admirateurs.
La gloire nuit souvent au bonheur de la vie:
Le mien est dans mes sentimens;
Ah! plutôt que jamais un tendre ami m'oublie,
Périssent mes foibles talens.
Mais si dans mes écrits quelque chose intéresse,
Ou le tendre amour ou sa sœur:
Dieu charmant enhardis & soutiens ma foiblesse,
De l'oubli que je sois vainqueur.
Sois toi-même le prix de mon ardeur secrette,
Couronne mon plus cher desir;
Daigne toujours pour moi, seul tu m'as fait Poëte,
Être le Dieu du souvenir.

ÉPITRE IV.

LE CRI DE L'HONNEUR.

A la Maîtreſſe que j'ai eue.

DANS un quartier bruyant où l'altiere luxure
Affiche l'indécence & la vénalité,
Où l'aimable naïveté
Eſt un abus proſcrit par le parjure;
Il eſt un ſéjour fréquenté,
Temple où la Déeſſe des modes
Vend à prix d'or le fard de la beauté,
Le teint de nos vieilles pagodes,
Et leur embonpoint emprunté.
On y voit chaque jour une triſte élégante
Etudier les contours d'un corſet,
Pour corriger la rondeur indécente
D'une taille perfide, & rebelle au lacet,
Ou pour jouer une gorge naiſſante.

Le ſuppôt de Thémis d'un air tendre & coquet,
Y vient chanter une brunette,
Contourner un pompon, acheter une aigrette,
Ou diſputer de goût, ſur le talent parfait
De bien mêlanger un ſachet,
Avec un jeune Abbé qui ſort de ſa toilette.

Là, cent libertins étourdis
De la ville font la chronique :
Là, cent faquins érigés en Marquis
Se pavannent du sel de leur fade critique.
On y lit ces méchans croquis
D'éloges plats, d'épîtres prosaïques,
Froids avortons de tant de beaux esprits,
Logogriphes obscurs, rimés en vers gothiques,
Que le sot bourgeois trouve exquis.

Vingt Nymphes en cercles rangées
Ecoutent en se récriant :
L'une après l'autre interrogées
Toutes répondent en louant.
Le faux Marquis de leur vain persifflage
Soutient le fracas honorant :
Tire un flacon, relit encor l'ouvrage,
S'en dit auteur, & fuit en s'admirant.

Pour les mœurs, grands Dieux, quelle école !
Le goût s'y prostitue à toujours rafiner
Sur les essais d'un art frivole :
On n'a d'esprit que pour déraisonner.
La licence dans chaque phrase
Brillante d'indécens propos :
Et le voile léger des mots
Est plus transparent que la gaze,
Qu'on y façonne en cent replis nouveaux,

A ſes jeunes beautés la Déeſſe commande,
Séduit leur cœur, & corrompt leur eſprit :
Sur les fronts pétillans de la coupable bande
L'audace ſiége & le deſir ſourit ;
Un œil honnête y voit écrit :
» Un cœur ici ſe paye & ſe marchande,
» Ici l'honneur ſeul eſt proſcrit. »

Et dans ces lieux, Zélis, je vous ai vue
Bravant tous les regards d'une foule inconnue !
Je ne m'en croyois pas malgré tous ces attraits :
Jadis ſi chers à mon ame éperdue,
A peine, hélas ! je vous reconnoiſſois.
J'accuſois mes yeux d'impoſture :
Mais ne pouvant long-temps les démentir,
Je les fermois ſans oſer les rouvrir ;
Comme un homme à l'aſpect d'une horrible bleſſure,
Se détourne, pâlit au cri de la nature,
Et ſouffre d'avoir vu ſouffrir.

L'aurois-je cru, Zélis, qu'un projet ſi coupable
Eût rompu nos aimables nœuds ?
Vous m'aviez dit qu'un mortel généreux,
Fidele ami, citoyen eſtimable,
Vouloit de plus être un époux heureux.
Je l'avois cru, tout bon cœur eſt crédule :
J'aidois moi-même à nourrir mon erreur ;
N'ai-je pas l'affreux ridicule
De croire encore à la candeur ?

Au cri ſecret de ma tendreſſe
J'oppoſai celui de l'honneur :
Je chargeai ma délicateſſe
Du ſoin de charmer ma douleur ;
J'eſpérois voir l'opulente grandeur
Tomber aux pieds de ma chere maîtreſſe.
Heureux de ſon bonheur nouveau,
Du plus foible regret je me faiſois un crime :
L'hymen alloit allumer ſon flambeau :
L'autel ſe préparoit ; généreuſe victime,
J'allois au-devant du couteau :
Je me voyois malheureux, mais ſublime ;
Content ſi je mourrois d'emporter au tombeau
Ma grandeur d'ame & votre eſtime.

Si vous me reſpectiez, même en me trahiſſant,
Zélis : ſi votre ame coupable
Chercha ce prétexte honorable,
Pour ne point voir, mon front en rougiſſant,
Vous reprocher le choix aviliſſant
D'un état vil & mépriſable ;
D'un reſte de timidité
Ces vers ſeront la récompenſe ;
Ils ſont le prix de m'avoir reſpecté ;
Le crime de votre infidélité
Ne me dégage point de ma reconnoiſſance,
Comme il n'a point détruit votre beauté,
Je n'en gémis pas moins malgré votre inconſtance,

De voir la vertu, la décence
Etre toutes de mon côté.

Vous voilà donc expoſée en ſpectacle!
Andromede livrée au monſtre furieux
Dont la rage ſembloit ne point craindre d'obſtacle
Pour échapper au ſort le plus affreux,
Avoit moins beſoin d'un miracle.
Fixant ſur vous un œil audacieux,
Le Sibarite vous dévore:
D'un air de tête dédaigneux
Le petit-Maître vous honore.
Plus de droits à la dignité
Qui décore le vrai mérite:
Votre orgueil en vain s'en irrite,
Vous n'avez plus de rang dans la ſociété.
Qu'eſt devenu ce trône où l'amour enchanté
Vous payoit un timide hommage:
Trône charmant, autel de la beauté,
Où célébrant le plus tendre eſclavage,
Je vous offrois un encens diſputé
Aux Dieux, dont j'empruntois le céleſte langage.
En vain mon tendre cœur palpite
Au ſouvenir de ma félicité;
Le ſanctuaire eſt déſerté,
Le Dieu lui-même a pris la fuite.
Quand un œil protecteur vous daigne appercevoir,
C'eſt le reſpect qui vous acquitte
De l'accueil outrageant qu'il faut recevoir.

D'un vieux hibou la louange hypocrite
Vous dit : ma charmante, à ce soir :
Puis preſſant votre main dans ſa main décrépite,
Il vous dit, en tirant ſa bourſe qu'il agite :
Tout eſt à toi, mais tu ſçais ton devoir.

En vain une fierté ſincere & rigoureuſe
Vous armeroit d'un prompt dépit :
Il eſt des lieux que le ſoupçon flétrit,
Où l'ame la plus vertueuſe
Seroit innocente ſans fruit.
La pudeur en ces lieux décriée ou douteuſe,
N'eſt qu'un négociant que ſa honte pourſuit :
Qui tant de fois, en tant de lieux faillit,
Que ſa parole frauduleuſe
Ne trouve plus ni dupes ni crédit.

Pleurez, Zélis, dites-vous malheureuſe :
Foulez aux pieds la bourſe injurieuſe
Du monſtre qui vous avilit,
On ne vous en croira que plus ingénieuſe :
D'un air railleur l'inſolent vous ſourit,
Puis il répond : » La ruſe eſt merveilleuſe ;
» Le rôle eſt bon, l'actrice induſtrieuſe,
» Et la maman qui te l'apprit
» Avoit une méthode heureuſe ;
» Une autrefois ſois moins boudeuſe,
» Je reviendrai » . . . puis il s'enfuit
Chez quelque Laïs orgueilleuſe,

Payer les graces & l'esprit
De la Glycere fastueuse,
Et pour dormir près d'elle acheter une nuit.

Le lendemain sa Laïs insolente
Veut des pompons, des fleurs, maint & maint ornement:
Zélis à pied, vole au commandement:
Son bras soutient à peine une charge pesante;
Son cœur tout bas s'indigne en soupirant.
Il regne sur son teint une langueur charmante,
Et l'incarnat d'une rougeur piquante
L'embellit en le colorant.
Elle arrive: son pied foible & tendre
N'en pouvoit plus; ses pas sont languissans:
Quand nous servons tous nos maux sont cuisans;
Dans l'anti-chambre il faut attendre
Et sans doute attendre long-temps.
Une valetaille impudente
Voit Zélis, s'attroupe à l'entour:
Zélis leve sur eux sa paupiere tremblante,
Bientôt la baisse & craint de rencontrer le jour;
La honte anéantit son ame gémissante.
Son répentir est écrit dans ses yeux;
Les satyres audacieux
Pressent leur victime rampante,
Le geste s'unit au desir:
On la raille d'être farouche.
L'un déja cherche sur sa bouche

Un baiſer que l'heureux zéphyr
En ſoupirant oſe à peine cueillir :
Un autre enfin diſpute & touche
Un voile fortuné, taliſman du plaiſir.

Amour, couvre-la de tes aîles :
Dérobe à de vils ſcélérats
Ce ſein où ton flambeau puiſe ſes étincelles.
Si l'horreur de leurs attentats,
Me doit venger de mes peines cruelles,
Amour, viens la ſauver ; & ne me venge pas.
Heureuſement Orgon vient à paroître,
Nouveau combat pour vous, Zélis ;
Il vous aborde & ſes valets maudits
Ont laiſſé la place à leur maître.
Le créſus de ſon riche encan
Vous offre encor le faſtueux hommage ;
Il prie, il preſſe, il raille ; & le lâche tyran
Vous croit trop honorer par ſon vain bavardage.
L'adroite Laïs aux aguets
Recueille tout ſon radotage.
C'eſt Alecton, jurant par le Styx dans ſa rage
Qui fait ſiffler ſes ſerpens & ſes fouets.
Déja d'une main infernale
Elle ſaiſit le perfide vieillard ;
Le frappe, le pourſuit, & d'un affreux regard
Ecraſe ſa foible rivale.
Orgon fuit en tremblant : il reviendra le ſoir
Payer les coups que ſa lourde exiſtence

Eut le matin l'honneur de recevoir,
Et prier d'accepter le prix de ſon offenſe :
Les ſots méritent-ils qu'on leur laiſſe un vouloir ?

Que fait Zélis, qu'eſt-elle devenue ?
Des valets ont oſé profaner ſes appas
Contre les affronts d'un Midas,
A peine avec ſuccès ſa main l'a défendue :
Témoin des infâmes débats
D'une femme au crime vendue,
Elle ſuit en tremblant ſes pas.

Dans un boudoir, aſyle du myſtere,
Où les rayons de la lumiere
Interceptés par vingt rideaux,
Ne careſſent qu'à peine une foible paupiere,
Que l'amour fatigué cede enfin au repos,
Sur une pile de carreaux
Se couche la Laïs altiere :
Les reflets heureux des cryſtaux
Répétent mille fois cette beauté ſi fiere,
De ſes ſuccès toujours nouveaux.

Déteſtables objets, le plus vil des fléaux ;
Le Dieu qu'on adore à Cythere
Se ſert de vous pour faire tous nos maux,
Parce qu'un Dieu dans ſa colere
Craignant d'avilir ſon tonnerre
Ne s'arme contre nous que de nos ſeuls défauts.

La perfide Laïs, qui, comme nos héros,
Ne croit avoir de droit au culte de la terre
Qu'en lui faiſant une cruelle guerre,
S'étend en ſouriant à ſes lâches complots.
Puis d'une voix traînée & minaudiere,
Prenant un ton & riſquant quelques mots,
Immole à ſa grandeur la petite ouvriere
Qui tremble à ſes moindres propos.

Zélis s'échappe enfin. Bleſſée, anéantie,
Elle abhorre ſans doute une funeſte erreur.
Dans quelle coupe, hélas! elle boit la douleur!
Elle la boit juſqu'à la lie.
Eh-quoi! Zélis, un état ſi honteux
N'eſt point abjuré pour la vie?
Le fardeau de l'ignominie
Vous paroît-il léger ou glorieux?
Mais dès demain, dès aujourd'hui peut-être,
La même honte vous attend;
N'eſt-ce que pour ſe méconnoître
Que ce jeune cœur eſt conſtant?
Je vois briller vos yeux du feu de l'eſpérance:
Quoi! lorſque la Laïs avec tant d'arrogance
Vous citoit à ſon tribunal,
L'éclat de l'or, les reflets du cryſtal
Vous occupoient-ils plus, que ſa vile impudence?
Supputiez-vous déja le prix de la vertu?
Accuſiez-vous le ciel, dont l'auguſte puiſſance
Vous avoit fait un cœur par vous trop combattu,

Et dont vous desiriez avoir déja vendu
Tous les remords à l'opulence ?

Jeune & tendre Zélis, dont les attraits naissans
M'avoient brûlé d'une si vive flamme,
Qui dans nos transports innocens,
A mon hommage offroit une ame
Plus précieuse encor que tes quinze ans :
Objet divin, trésor que la nature
Avoit comblé de ses plus chers présens,
Toi, vestale innocente & pure,
Qui de tes mains offrois à l'amour mon encens ;
Comment l'affreux poison de la noire imposture
A-t-il séduit ton cœur, & germé dans tes sens ?

Ah ! coupable Zélis, de ma tendre éloquence
Vous ne méritez plus les séducteurs accens :
Aimable par sa négligence,
L'expression dans mes discours brûlante
Etoit comme l'est l'innocence,
Impétueuse en ses élans,
Et touchante par sa décence.
Que les temps sont changés !.. je vous disois alors :
» Connois-toi donc, objet céleste :
» Pour en croire mieux mes transports,
» Connois ton prix, sois moins modeste.
» Les éclats de ta voix brillante,
» Les éclairs que lancent tes yeux,
» Ton génie armé de ses feux,

» Le ſouffle parfumé de ta bouche riante,
» Tour-à-tour m'égalent aux Dieux.
» Epargne un cœur trop ſenſible & trop tendre,
» Je ſens des tranſports expanſifs :
» Mon ame ſe réſout dans ſes feux trop actifs,
» Et par mes pleurs je la ſens ſe répandre.
» Je ſuis trop foible, hélas ! pour ſoutenir
» L'ineffable & triple plaiſir
» De ſentir, de voir & d'entendre. »
Tous les arts tour-à-tour te venoient careſſer.
Le burin ſous ta main légere
Eût rendu plus d'un trait heureux à prononcer.
Je croirois déja voir l'enfant Dieu de Cythere,
Et ſa tendre cour & ſa mere.
Sur ton deſſein en grouppe s'embraſſer.
J'aurois voulu que cette aimable troupe
Eût admiré tes traits dans les traits de Vénus;
Et moi plus fier que tout le joli grouppe,
Je les aurois le premier reconnus.

Bientôt de cent plaiſirs avide,
Liſant un écrit de ta main,
Guidé par ton génie & l'avouant pour guide,
Je préférois encor ta plume à ton burin.
La noble vigueur de ton ſtyle
Uniſſoit l'élégance à la conviction :
La douce perſuaſion
Se couloit dans mon cœur docile;
Et ton éloquence facile

Auroit appris à plus d'un Apollon
Que les écarts de la raiſon
Ne valent point la majeſté tranquille
D'un ſtyle riche & fier, mais ſans prétention.

Tendre Zélis, de ta beauté charmante,
De tes talens, de leur pouvoir vainqueur,
Je contemplois le ſpectacle enchanteur!
De leurs accroiſſemens la majeſté touchante
Gravoit ton culte dans mon cœur;
Et mon ame reconnoiſſante
Dans les tranſports d'une ardeur raviſſante
S'élançoit vers le Créateur
Pour bénir ſa main bienfaiſante.
Tel un tranquille obſervateur
Admire le matin l'aurore renaiſſante:
Le jour luit par degrés: une douce chaleur
Naît d'une clarté moins brûlante;
Imperceptiblement, ſur ſon char bienfaicteur,
L'aſtre du jour paroît; l'ame du ſpectateur
S'échauffe par degrés; une vie agiſſante
L'enflamme, l'attendrit: ſon œil contemplateur
Verſe des pleurs de joie; & ſon ame contente
Croit à ſon Dieu, croit au bonheur.

Vous, mon premier bonheur, vous, mon Dieu tutélaire,
Zélis, quels biens votre erreur m'a ravis!
L'aveu n'en coûte rien à mon cœur trop ſincere

Vos attraits n'ont encor rien perdu de leur prix;
Le crime d'être mercénaire
Ne les a point encore flétris.
Vous rougiſſez déja d'un choix ſi déteſtable:
Je le deſire trop pour ne le croire pas;
Ce cœur mal affermi gémit encor tout bas
Sous le poids d'un projet coupable.
Ne l'oubliez jamais. Le mortel malheureux
Qui renonce à ſa propre eſtime,
Qui goûtant un repos affreux,
De ſang froid raiſonne le crime,
Eſt mille fois plus criminel
Sans avoir conſommé ſa coupable infamie,
Que celui qui déja plus lâche ou plus cruel,
D'un forfait a ſouillé ſa vie;
Mais qui de remords déchiré
Se hait en ſe jugeant, rougit devant lui-même:
Et qui du moins par ſa faute égaré,
Cherche encor la vertu qu'il aime.

Si vous méconnoiſſez, Zélis, les caracteres
Que la vertu pour vous m'ordonna de tracer:
Si des larmes pour moi trop cheres
Ne viennent point les effacer;
Quelqu'autre les lira .... devois-je renoncer
A ce feu peu connu de ces ames vulgaires
Qui gémiroient ſous l'effort de penſer?
Il eſt tant de Zélis, dont les cœurs mercénaires
Se plaiſent à ſe rabaiſſer!

Quelqu'une

Quelqu'une en écoutant ces avis salutaires,
Versera des larmes sinceres,
Et s'honorera d'en verser . . . .

Ce sera toi, Zélis; j'ose encore le croire.
Je ne demande plus de régner sur tes vœux:
Qu'un autre emporte la victoire;
Va, je ne hais point: mais je suis généreux.
Ah! de ceux que l'on hait veut-on ainsi la gloire?
Et comment un coupable auteur
Ose-t-il dans ses vers profaner la tendresse,
En commandant à celle qu'il caresse
Un esprit faux, un cœur trompeur?
Comment espere-t-il mériter un lecteur?
Il faut connoître bien son siécle ou sa maîtresse!
Le faux ton de la gentillesse
Etouffe ainsi le génie & l'honneur:
Nous nous parons de nos foiblesses;
Le goût des petits riens jolis
Au vrai bon sens préfere les finesses;
Et tous nos charmans beaux esprits
Sont comme nos jeunes Lucreces,
Riches d'emprunter leurs richesses,
Et sublimes par leurs vernis.

Zélis, connois mon cœur; il t'a parlé sans feinte:
Tout auteur, tout amant est aujourd'hui coquet;
Mais à présent que ta flamme est éteinte,
Connois quel en étoit l'objet.

Tu n'en rougiras pas : je n'ai point cette crainte.
Il fut un temps où l'art charmant des vers
Inſtruiſant l'homme encor ſauvage,
Chantoit les Dieux, poliçoit l'univers :
Je renouvelle un ſi parfait hommage.
Pour toi, Zélis, pour tracer cet ouvrage,
Des aîles de ce Dieu que par toi j'ai connu
J'ai tiré la plume d'un ſage ;
A l'art des vers en chantant la vertu,
J'ai rendu ſon premier uſage.

ÉPITRE V.

Mes Principes.

A M. L'ABBÉ....

Que m'écris-tu ? m'aimes-tu bien encore,
Cher Abbé ? Moi, quitter mon tranquille ſéjour !
Moi, dérober mon encens à l'amour,
Pour ces fragiles Dieux que le vulgaire adore !
Va, les plaiſirs d'une bruyante cour
Sont autant de maux que j'ignore.
Dans ma paiſible obſcurité
Du ſort je brave les outrages.
Les noirs ſoucis reſpectent mes bocages ;
Jamais de la frivolité

On n'y connoît les vains uſages ;
Point de fers, point de vils hommages,
Tout y vit pour la liberté.
On n'a point d'eſprit : le cœur penſe ;
La voix de la naïveté
Répete ce qu'il a dicté.
Aucunes loix, moins encor de ſcience,
Toujours à ſa ſimplicité,
La vertu doit ſa pureté :
Le ſeul penchant fait la décence ;
Des roſes de la volupté
Ici ſe pare l'innocence.
Tout autre ſort fatal à mon bonheur
M'arracheroit ce bien ſuprême :
Deſcends avec moi dans mon cœur,
Dans ce cœur ſenſible qui t'aime.
En t'aimant il aime l'honneur,
En t'aimant il s'aime lui-même.
L'eſprit ici n'a point de part :
Quelques vers, un peu de folie
Font toute ma philoſophie ;
Et la nature eſt tout mon art.
Pour te ſuivre en des lieux où la grandeur altiere
Enchaîne l'homme aux pieds de la Terreur,
Où la nature priſonniere
Se courbe à chaque inſtant ſous le joug du malheur,
Je hais trop cet état qui ſert de maſque au crime :
Un faux bonheur ne peut point m'éblouir ;

Et je ſens trop que mon cœur qui s'eſtime
Ne ſe veut point donner de droits à ſe haïr.
Laiſſe-moi dans ces lieux faits pour mon exiſtence:
Dis moi, cher Abbé, voudrois-tu
Me rendre le témoin des cris de l'indigence,
Et des larmes de la vertu,
Que dans des coupes d'or boit ſa fiere opulence?
Me ferai-je des loix? craindrai-je de jouir,
Né pour la jouiſſance & la trouvant aimable?
Quel penchant l'homme a-t-il à ſe punir?
Ou le plaiſir pour lui, n'eſt-il donc un plaiſir
Qu'autant qu'il le goûte coupable?
Il veut un Dieu, mais un Dieu ſans bonté:
Et dans ſon horrible ſyſtême,
Diſputant ſa paternité,
Il l'offenſe bien plus que l'odieux blaſphême
Qui niroit ſa divinité.
Un Dieu ne ſçait-il pas que la grandeur ſuprême
Eſt d'oublier ſa majeſté,
Pour le bonheur de ce qu'on aime.
Mais l'homme veut-il être heureux?
Il blaſphême dans ſes prieres,
Il s'applaudit de ſes miſeres;
Moi, je pleure ſon ſort & je ris de ces Dieux.

Mon aimable épicuréiſme
Peut ſeul aſſurer le bonheur:
Plus de repos moins de grandeur;
Des chimeres du fanatiſme

Il démaſque la folle erreur.
C'eſt par lui que du politique
J'éclaire les obſcurs ſentiers,
Et que du héros tyrannique
Je foule les ſanglans lauriers.
La touchante nature eſt mon étude unique:
Aſſis ſur mon gazon naiſſant,
Au tribunal de mon bon ſens ruſtique
Je cite tout fripon cinique
Riche des biens de l'innocent,
Et de l'indigence publique.
Je proſcris le bonze odieux,
Qui d'un flambeau cru pacifique,
De la guerre allume les feux,
Nourrit ſa rage famélique
Des entrailles des malheureux,
Et rend la vertu chimérique
En la faiſant un monſtre affreux.

Loin de cette troupe profane,
Je coule de paiſibles jours;
Dans ma ſimple & chere cabane
Pour compagnons j'ai les amours.
Bien plus encor... j'ai... mon délire
Aime à s'épancher dans ton ſein:
La plume échappe de ma main:
Pardonne, cher ami, c'eſt l'amour qui ſoupire;
L'amour? ce Dieu ſeul fait ma loi:
Je t'aime, ami, mille fois plus que moi,

Mais mille fois moins que Thémire.
Thémire!.. qu'ai-je dit ?... tu le ſçais ce beau nom,
Partage les tranſports qui troublent ma raiſon.
Peins-toi la pudeur de l'aurore,
Les yeux d'amour, les ſourcils de Vénus,
Sa ceinture, ſes attributs,
Les levres & les mains de Flore.
Non; ce n'eſt rien : tu te peins ces appas,
Et Thémire ne ſe peint pas.
D'une flamme innocente & pure
Elle nourrit la fidelle langueur;
Et j'ai reçu des mains de la nature
Le dépôt ſacré de ſon cœur,
Que jamais la fauſſe impoſture
N'arma d'une feinte rigueur.
Elle ſe livre au penchant qui l'entraîne,
Aucun remords n'oſe l'inquiéter;
Et nous avons pour toute chaîne
La liberté de nous quitter.
L'homme étoit né pour ce bonheur ſuprême:
Mais bientôt tyran de lui-même,
Il s'eſt fait d'odieuſes loix.
Dans le bien, dans le mal, il eſt toujours extrême:
Et ſe voit malheureux pour choix.
Pour moi, je ſçais peu me contraindre:
J'aime mon Dieu, le dois-je craindre ?
Il eſt mon pere : eſt-il celui
Que le fanatiſme oſe peindre ?
Ah! tout être cruel ne peut point être lui:

L'ouvrier devant ſon ouvrage
Sent toujours ſa paternité.
Jamais mon cœur ne fut ſauvage;
A-t-il moins que moi de bonté.
Aimons, cher Abbé : notre hommage
Eſt de pouſſer d'heureux ſoupirs :
S'il n'avoit formé les plaiſirs,
S'il n'avoit permis leur uſage
Nous eût-il donné des deſirs ?
Le bonze à nos penchans rebelle,
En vain à nos tranſports oppoſe ſes leçons :
En vain à notre inſtinct notre eſprit infidele
De ſon tyran adopte les leçons :
De nos cœurs malgré lui la pente naturelle
Combat pour triompher & régner à ſon tour :
En ſecret ſa voix nous rappelle,
Lorſqu'en fuyant Daphné regardoit derriere elle,
La belle regardoit l'amour,
Et ne fuyoit que le Dieu du grand jour.
Sans amour l'homme eſt trop farouche :
Aimer eſt ſon premier deſtin,
Et quand le ciel fit un beau ſein,
Il ne l'a fait que pour ma bouche.
De nos plaiſirs ſommes-nous les auteurs ?
Ce Dieu qu'on nous dit ſi ſauvage
Le premier en conçut l'image,
Inventa les baiſers, les deſirs, les tranſports ;
Dans ſa ſuprême intelligence
Il combinoit tous ces rapports

Et jouiſſoit de notre jouiſſance.
Oui, je le crois, les jours les plus heureux
Du puiſſant maître du tonnerre,
Aimable Abbé, ſont toujours ceux
Où les habitans de la terre
Pouſſent moins de cris vers les cieux.
Qu'importe qu'en termes auſteres
Un impoſteur voluptueux,
Vante des préceptes ſéveres
Qu'il dit être majeſtueux;
Et que ſa bouche encor brûlante
De baiſers donnés & reçus,
Profere d'une voix tremblante
Des dogmes qu'il n'a jamais crus?
Abbé, dans les bras du délire
Je me livre aux plus doux élans;
Et ſur le ſein de ma Thémire
Je réfute ſes argumens.
Les plus doctes raiſonnemens
En amour ſont un vrai problême;
Pour les véritables amans
Jouir eſt le meilleur ſyſtême:
Mais, dit-on, l'inſtant de la mort
S'approche enfin: on le doit craindre.
Eh! qu'a de ſi triſte mon ſort?
De quel malheur peut-on me plaindre?
Sans frayeur j'attends ce moment:
Eſt-ce un mal qu'une léthargie,
Qui pour nous n'a rien de préſent:

Qui dans l'instant d'être sentie
Nous trouvera sans sentiment.
Mort, tu n'as point de droit sur cette auguste flamme
Qui fait agir & mouvoir mes ressorts :
Il est un destin pour mon ame,
Comme il en est un pour mon corps.
De cette ame je sçais quelle est l'intelligence :
Quelles sont ses perfections,
Augustes émanations
D'une auguste toute-puissance ;
Comment puis-je penser que la société
D'un être d'une essence impure,
D'un autre être parfait, intact de sa nature ;
Puisse altérer la pureté.
L'or souffre-t-il de l'alliage
La plus foible altération ?
Sorti du feu qui l'en dégage,
A-t-il moins de perfection.
Bravons les terreurs chimériques,
Cher Abbé, bravons les erreurs
De ces Sophistes faméliques
Qui nous font payer les frayeurs
Dont s'arment contre nous leurs fureurs tyranniques.
O mon ame, dès ce moment
Sois libre si ton Dieu t'appelle :
Rayon à son astre fidele
Retourne vers ce centre où le bonheur t'attend ;

Subſtance immortelle & divine ;
Vois l'inſtant de la liberté,
Où ta priſon par ſa ruine
Va venger ta captivité.
Mais eſt-on criminel en attendant cette heure
D'embellir ſa priſon, d'y répandre un beau jour ?
Des graces elle eſt la demeure
Quand elle a pour hôte l'amour.
N'écoutons point des cenſeurs exécrables,
Vertueux par néceſſité,
Qui dans leurs harangues coupables
Condamnant cette volupté
Dont le ſeul ſouvenir les irrite peut-être,
Pleurent moins ce qu'ils ont été
Que ce qu'ils ne peuvent plus être.
Dociles à ce Dieu qui ſeul peut m'inſpirer,
Sous les rideaux de nos bocages
Paſſons les jours à ſoupirer ;
Riches de ne rien deſirer,
Abbé, ſoyons tendres & ſages.
Un bonheur toujours renaiſſant
Enivrera notre ame pure :
On ne peut être qu'innocent
Quand on ſuit la ſimple nature.
Mais qu'entends-je ? quelqu'un conduit vers moi ſes pas ?
C'eſt Thémire..... elle accourt ! cher ami, qu'elle eſt belle ;
Elle approche, elle eſt dans mes bras.

Adieu : l'amour avec ſon aîle
M'a dévoilé tous ſes appas :
Echo ſe tait, Vénus m'appelle....
Ce que je vois ne s'écrit pas.

ÉPITRE VI.

Sur la Tolérance.

J'ai lu les Rimes ſépulcrales
Que vous oſez expoſer au grand jour :
Au bonheur des humains fictions trop fatales!
Vous effrayez la nature & l'amour.
Hélas! ſi nos plaiſirs ne ſont qu'un vrai menſonge,
Ce menſonge eſt notre bonheur :
Eh! laiſſez-nous, par une douce erreur,
Réaliſer cet heureux ſonge.
Vous offrez à mes yeux mille horribles objets,
Au ſein des doux plaiſirs que mon ame célebre,
Je ne ſçais quoi de triſte & de funebre
A mêlé ſon horreur à des biens ſi parfaits.
Ah! cruel, de ma tombe & des ſombres abyſmes
J'ai par vos vers compté tous les degrés :
Tous nos penchans à vos yeux ſont des crimes ;
Et ſi les Dieux contre nous conjurés
En croyoient vos leçons ſublimes,
Bientôt ſur leurs autels les hommes déchirés

Deviendroient autant de victimes.
Déja d'affreux braſiers s'allument dans vos vers :
Et pour nous punir tous, un effroyable gouffre,
Où ſans ſe conſumer mille braſiers divers
Contiennent le nitre & le ſoufre,
Eſt le tombeau de l'univers.
Homme auſſi barbare qu'impie,
Vers mon ſéjour ne portez point vos pas:
Votre aſpect, votre ſouffle eſt celui du trépas;
Et près de moi tout fait aimer la vie.
Sur mon champêtre chalumeau
Je chante le Dieu du myſtere :
Je ne deſire rien; aimé, tendre, ſincere,
Pourroit-il être un ſort plus beau
Que celui d'aimer & de plaire ?
Je ſçais apprécier les pleurs d'un malheureux :
La vertu n'a jamais rougi de ma préſence;
Les plaiſirs de l'amour ſont un préſent des Dieux;
J'en embellis mon innocence.
Mais ma bouche jamais ne prononça ces noms
Que donne à nos tranſports l'orgueilleux moraliſte :
Du ſentiment donne-t-on des leçons ?
Le ſeul mot de raiſon m'attriſte.
Loin, loin de moi votre pâle flambeau;
Mon cœur s'endort dans les bras de l'ivreſſe;
Mourons, mais ſur le ſein d'une aimable maîtreſſe,
Et non dans votre affreux tombeau :

Quels ſont les lieux où votre main m'entraîne ?
De l'amour ſeul je connois les douleurs :
Encor de ſon bandeau ſa main ſeche mes pleurs;
Un cœur né pour aimer, eſt-il fait pour la peine ?
Un foible enfant pour qui le ſort
Au triſte flambeau de la mort
Alluma celui de ſa vie,
Au même inſtant commencée & finie,
Semble ſentir ſa perte, il meurt avec effort.
Voyez ſa mourante paupiere :
Elle ne cherche point les cieux;
Au ſein de ſa nourrice elle fait ſes adieux;
Et ſes bras défaillans cherchent encor ſa mere.
Il regrette déja ce qu'il ne connoît pas :
Et moi qui des plaiſirs ai fait l'expérience,
Fût chimere leur jouiſſance !
Eh ! néant pour néant prendrois-je le trépas ?
Pourquoi déshonorer l'art de la poéſie ?
De nos malheurs triſte calculateur,
Vous faites ſervir l'art de l'amant de Lesbie
Aux crimes d'un perſécuteur.
Sur de vils préjugés, enfans de l'impoſture
Vous nous réaliſez des noms;
Juge trop partial je ſuivrai la nature.
Sa loi plus que toute autre eſt pure,
Ses préceptes ſont mes leçons.
La mort ne me ſemble pas être
Un châtiment, que le courroux des cieux
Inventa pour punir l'homme trop vicieux

En anéantiſſant ſon être.
Si ſans nuire à ſon action
La matiere qui me compoſe,
Exempte d'altération,
Ne redoutoit aucune cauſe,
Mes jours ſeroient un printemps éternel:
Les froids cyprès de la vieilleſſe
Ne viendroient point ſur mon front immortel
Couvrir les fleurs de la jeuneſſe.
Mais alors ou je ſerois Dieu,
Ou ſi le foyer de ma vie
En conſervant ſa durée infinie,
Survivoit ſeul en perdant tout ſon feu,
Eh! quels charmes alors une vie inutile
Pourroit-elle offrir à mes vœux?
L'homme eſt à l'harmonie & morale & civile
Ce qu'eſt la branche à l'arbre fructueux:
On coupe tout rameau ſtérile;
Ainſi quand notre être fragile
Ne prend plus ni ſeve ni feux,
A ſes derniers deſirs la nature docile
Veut bien le délivrer d'un fardeau malheureux.
Ah! c'eſt ainſi que l'homme ſage,
Comme un Chymiſte habile en ſon ouvrage,
De la nature & de ſes dons
Sçait faire un agréable uſage;
Et trouve un ſalubre breuvage,
Où tout autre que lui trouveroit des poiſons.
Pour ſyſtême adoptons l'aimable Tolérance:

Les ſucceſſeurs de *Conſtantin*
N'auroient point éprouvé le tragique deſtin
Qui renverſa leur trône & leur puiſſance,
Si détruiſant le genre humain,
Le fanatiſme armé du pouvoir ſouverain
N'eût exercé ſa barbare vengeance.
Bienfaictrice des cœurs, fille des Immortels,
Tolérance ſacrée, un cœur pur & ſenſible
Cede à ton pouvoir invincible :
Son encens eſt pour tes autels.
Ton trône eſt ſoutenu des mains de l'Abondance:
Ta voix calme à ſon gré la haine & le courroux;
L'Eternel te donna pour mere la Prudence,
Et le Bonheur eſt ton époux.
De votre divine alliance,
Naquirent pour l'humanité
L'ordre, la paix & la clémence,
Liens de la ſociété.
Pourquoi ſous des traits exécrables
Peindre toujours entouré de bourreaux,
Un Dieu dont les bienfaits ſont toujours innombrables ?
A la terreur, aux eſprits infernaux
Ne livrons jamais nos ſemblables.
Fait-on un crime à l'onde de couler,
Au foudre de gronder, au feu de nous brûler ?
Ce que hait votre cœur excite ma tendreſſe ;
Le même objet a différens appas :
Pardonnons au brigand pour le peu qu'il nous laiſſe ;

Tenons lui compte encor du mal qu'il ne fait pas.
Un légiſlateur politique
Fit les préjugés des états :
Les vertus du Pérou, les dogmes de l'Afrique
Sont des crimes dans nos climats.
La premiere de nos maximes,
De notre cœur doit donc être le choix :
Le légiſlateur fait les crimes ;
En connoîtroit-on ſans les loix ?
Ne jamais condamner eſt penſer ſagement :
Toute ſecte orgueilleuſe eſt toujours ignorante,
Tout eſt dans ces vertus qu'on vante
Préjugés ou tempérament.
Dans les événemens qui font trembler le monde
Il eſt ſouvent un bien caché :
Et tout déclamateur qui ne l'a point cherché,
N'a point fait de nos cœurs une étude profonde.
Si par un fruit le pere des humains
Perdit ſa premiere innocence,
Changea l'ordre de nos deſtins,
Et les loix de notre exiſtence ;
N'a-t-il pas dans le même inſtant
Perdu cette triſte ignorance,
Dont le ſervile inſtinct, de ſon obéiſſance
Déprimoit le mérite, en la néceſſitant ?
Sorti de cette triſte enfance
Il ſçut apprécier la tendre volupté :
Il jouit avec connoiſſance ;
Et diſtingua la vérité.

Si la nature alors devint ſauvage,
Il ſçut bientôt l'embellir, la dompter :
Autour de lui tout devint ſon ouvrage ;
Pour nous c'eſt créer qu'inventer :
Il ne poſſéda rien, il n'eut plus d'avantage
Qu'il n'eut appris à mériter.
Bientôt il couronna de roſes
Les boſquets de l'amour & le lit de l'hymen :
Pouvoit-il, quand il vit par lui les fleurs écloſes,
Regretter le premier Eden ?
Ainſi tout avec ſoi peut offrir ſon excuſe.
Le bonze ſeul met ſon plaiſir
A tout condamner pour punir ;
A la bonté ſon ame ſe refuſe.
Ecoutez-le juger la gloire
Des *Céſars* & des *Koulikan*,
Des *Marc-Aurele*, des *Trajan*,
Héros enfans de la Victoire.
Son vain orgueil lance contre eux
Les traits de ſa bouche profane :
Mais ſi ſa fureur les condamne,
La vérité juge pour eux.
Céſar donna des fers à ſa patrie :
Mais ces fers même alors devenoient des bienfaits.
Par ſes enfans Rome aſſervie,
Contenoit dans ſes flancs mille ennemis ſecrets.
Des loix la puiſſance uſurpée
Avoit vu triompher l'orgueil de *Marius*,
La politique de *Pompée*,

Et les fureurs d'un *Clodius*.
Rome d'un dernier coup avoit été frappée ;
Il ſembloit qu'en mourant le fortuné *Silla*
Avoit laiſſé ſa redoutable épée
Aux mains du fier *Catilina*.
En aſſerviſſant tout *Céſar* ne fut que juſte ;
Son trône devenoit la baſe de l'état ;
En préparant le beau ſiécle d'*Auguſte*,
Il fit trop pour un peuple ingrat.
Koulikan dans ſon Roi ne vit qu'un vain fantôme :
Deshonorant le trône des Sophis,
Il ſe crut digne d'un Royaume,
Et le fut en effet après l'avoir conquis.
Sa valeur à ſon char enchaîna la fortune :
Et par les coups d'un bras puiſſant
Briſant une chaîne importune,
Il fit pâlir le ſuperbe Croiſſant.
Il eût été plus grand, ſi ſa main bienfaiſante
De ſes ſujets eût eſſuyé les pleurs ;
Mais il rendit la vie à la Perſe mourante ;
Nous achetons toujours les biens par les malheurs.
Sous l'inſtrument qui cauſe ſes ſupplices,
L'homme bleſſé recouvre la ſanté ;
C'eſt le ſort de l'humanité.
Les *Cromwells*, le dirai-je, ont rendu des ſervices.
Quand le nord vomit de ſes flancs
Ces hordes de brigands ſauvages,
Qui des Céſars renverſant les ouvrages,
Plus barbares que conquérans,

Détruisoient, immoloient dans leurs affreux ravages
Et la nature & ses enfans :
Leur fureur ne fut qu'un orage
Aussi passager que les temps :
Mais les forfaits des légions Romaines,
Leurs massacres, leurs attentats ;
Le trône en proie aux fureurs des soldats,
Du monde eussent long-temps forgé les tristes chaînes.
La nature indignée enfanta des vengeurs,
Que sa justice arma de son tonnerre :
Mais ces redoutables vainqueurs
Après avoir été la terreur de la terre,
Furent bientôt ses bienfaicteurs.
On vit regner avec sagesse
Les *Charlemagne*, les *Clovis*,
Cet *Alfred* si prudent, si grand dès sa jeunesse,
Les *Alphonses* & les *Henris*.
L'univers étonné vit insensiblement naître
Les siécles des *Léons*, des sages *Médicis* :
Et pour être parfait il prit un nouvel être
Sous le regne heureux des LOUIS.
C'est ainsi qu'aux regards de l'homme juste & sage,
Les objets les plus malheureux
Offrent toujours quelqu'avantage
Qui justifie ou la terre ou les cieux.
Malheur à ces cœurs inflexibles

Qui voudroient nous régir ſous un ſceptre de fer:
Dont la bouche, verſant le fiel le plus amer,
Ne prononce jamais que des décrets terribles.
Si la penſée eſt un préſent des Dieux,
Elle doit être indépendante;
Et notre ame comme eux active, intelligente,
Doit être auſſi libre comme eux.
Ce fut cette fureur maudite
D'aſſervir tous les cœurs à ſes ſeuls ſentimens,
Qui fit de tant de Rois d'implacables tyrans,
Fléaux cruels, de l'hypocrite
Serviles & lâches inſtrumens.
Par eux la paix, l'humanité proſcrites
Firent place aux forfaits, aux plus noires fureurs:
L'ignorance inventa le nom de *novateurs*;
Et bientôt en tous lieux le premier des mérites
Fut d'immoler ces ſages ſectateurs,
Qui n'avoient de vertus que celles qu'à nos cœurs
La ſimple nature a preſcrites.
Ah! puiſqu'enfin de ſon flambeau
La vérité daigne éclairer nos ames,
Puiſque ce ſiecle heureux brille d'un jour nouveau,
Conſervons bien le dépôt de ſes flammes.
Les vains foudres du Vatican
Ne grondent plus pour des cauſes frivoles:
La ſuperſtition érigée en tyran,
De la pouſſiere des Ecoles
Ne forme plus ſon trône & ſon ſceptre impuiſſant.
Des biens de la philoſophie

Sçachons connoître les douceurs ;
Périſſe tout mortel dont l'affreuſe manie
Seroit d'oſer célébrer des fureurs
Dont a ſouffert trop long-temps ma Patrie.
Laiſſons aux cœurs tous leurs tranſports,
Leurs doux penchans, leurs heureuſes foibleſſes :
De l'ame ce ſont les richeſſes ;
De l'eſprit ce ſont les tréſors.
Sans cette volupté ſi chere,
Qui de l'amour couronne les deſirs,
Quelle femme deviendroit mere ;
Pour payer ſes douleurs il lui faut les plaiſirs.
Jamais un couple heureux enivré de délices
N'a projetté d'aſſervir l'univers.
Ce ſont nos paſſions qui ſeules à nos vices
Peuvent donner d'aimables fers.
Princes, qui gouvernez le monde,
Citoyens de tous les états
Laiſſez à tous les cœurs goûter la paix profonde,
Qu'un lâche Inquiſiteur ne leur laiſſeroit pas.
Sous le fer de l'Intolérance
Nous avons vu les deux mondes gémir ;
Et chaque jour ſon adroite arrogance,
Plus ſourdement voudroit nous aſſervir.
Nos peres ont par elle aſſez verſé de larmes :
Soyons plus ſages qu'eux ; briſons pour les venger
Ce qui peut reſter de ſes armes :
Et qu'un ſiecle ſi plein de charmes
Ne ſoit point accuſé d'en avoir vu forger.

ÉPITRE VII.

La Bienfaisance.

Je t'écris pénétré d'une secrette horreur,
Cher Comte : ton ami jamais ne t'importune.
Ecoute-moi : tu vas lire en mon cœur ;
Son innocence est ma fortune,
Et sa droiture est mon bonheur.
Confonds tes pleurs avec mes larmes ;
Quel spectacle effrayant ce monde offre à mes yeux !
Je vois par-tout des malheureux,
Payant de mille & mille allarmes
Le droit de voir un jour affreux,
Qu'attend un lendemain encor plus odieux.
Je ne distingue plus que deux hommes sur terre,
Le tyran & le mercénaire ;
Je ne vois plus dans l'univers
Qu'un monde de forçats, qui sous les pieds des chaînes,
Aigrissant à l'envi leurs peines,
S'entrebattent avec leurs fers.
Un moment avant de t'écrire
Un malheureux accablé de douleur
N'ayant plus de ressource alors que sa fureur,
Alloit le fer en main, dans son affreux délire,

Poignarder un ingrat, cauſe de ſon malheur.
Epouvanté de ſon déſordre extrême,
J'ai comme lui pleuré pour le fléchir.
Ah ! m'a-t-il dit : tout monſtre doit périr :
Un ingrat que j'aimois, que mes biens, que moi-même,
Au faîte des grandeurs avons fait parvenir,
Me méconnoît quand il me voit ſouffrir :
J'ai tout perdu ; le perfide ! je l'aime !
Mais, ce glaive à la main, je ſçaurai l'en punir.
Où courez-vous, lui dis-je ? une vengeance affreuſe
Seroit bientôt pour vous un ſupplice nouveau :
Laiſſez-lui, croyez-moi, le remords pour bourreau ;
Venez dans ma ſimple chartreuſe :
L'amour à l'amitié prêtera ſon bandeau ;
Venez, ſa main en eſſuyera vos larmes ;
Peut-être à vos douleurs je mêlerai des charmes :
Oui, je veux, malgré vous, fermer votre tombeau.
Cher Comte, il a cédé ; conſentir à me ſuivre,
Renaître dans mes bras, oublier ſa fureur,
Tout me fut accordé. Quel inſtant ! quel honneur !
Ah ! déja ſur mon ſein il aime, il aime à vivre.

Servir les malheureux eſt un plaiſir ſi grand !
Comment eſt-il un ſeul cœur inſenſible
Aux maux de ſon ſemblable, aux pleurs inacceſſible,
Et par ſyſtême indifférent ?

De nos rangs & de nos richeſſes
Le partage trop inégal
Eſt le premier fléau que nos lâches foibleſſes
De jour en jour ont rendu plus fatal.
Mais le ſecond, non moins fécond en crimes,
Plus honteux à l'humanité,
C'eſt ce vice cruel, avide de victimes,
C'eſt, nommons-le, l'inſenſibilité.
Le foible ſe nourrit du pain de l'infamie,
Que le riche lui vend au prix de ſes douleurs;
L'orphelin en buvant, arroſe de ſes pleurs
La coupe de l'ignominie.
Quel homme veut compter ſes jours par ſes bienfaits?
Les maux ſont ſeuls réels, les ſecours ſont frivoles,
La vertu n'a que des paroles,
Toujours le crime a des effets.
Sur de vils monceaux d'or, avec qui l'opulence
Met chaque jour les loix & les amis à prix,
Dans un réduit affreux, que cent fois l'innocence,
A fait rétentir de ſes cris;
Un uſurier inexorable
Vous prête un ſecours inhumain;
Que faites-vous, débiteur miſérable?
Pour mieux vous poignarder, il vous tendra la main.
Retenez vos ſoupirs; le barbare les compte:
Quoi! voulez-vous mourir de honte?

Sauvez l'honneur, mourez de faim.
Que vois-je ? aux pieds d'un vieillard ſibarite,
Un jeune objet qu'embelliſſent ſes pleurs,
A ce raviſſeur hypocrite
Compte innocemment ſes malheurs.
Pour un tendre amant qu'elle adore
Elle vient chercher du ſecours ;
Son cœur pur & naïf ignore
Que l'on met à prix les amours.
Le ſcélérat prononce.... Audace généreuſe!...
Elle fuit... Sa noble fierté
Lui ſuffira pour être heureuſe ;
Elle enrichit ſa pauvreté.
Tendres amans, qu'amour raſſemble,
Combattez la faim par l'honneur ;
Et s'il vous faut mourir, craignez-vous ſa rigueur ?
Vous viviez, vous mourrez enſemble.

Cher ami, me reconnois-tu
Dans cet affectueux délire ?
La vertu ſeule ici m'inſpire,
Et je ne veux pour prix que la vertu.
Tu le ſçais comme dès l'enfance,
J'ai combattu contre les fers
Que des mains de l'erreur me forgeoit l'ignorance,
A quinze ans j'ai connu la gloire & les revers :
N'ayant pour moi que ma conſtance ;
Entre mon cœur & l'univers

J'ai vu long-temps un intervalle immenſe,
Que j'ai rempli de mon intelligence.
J'ai pour mentor les maux que j'ai ſoufferts !
J'en apprécierai mieux les pleurs de l'innocence ;
Je compte ces leçons pour des bienfaits reçus :
Dieux ! encore dix ans de ſouffrance,
Et daignez me donner une vertu de plus.
L'homme connoît trop peu l'art d'eſſuyer des larmes.
Toujours il veut juger des maux par les ſoupirs :
Mais pour le malheureux, le bienfait n'a de charmes
Qu'autant qu'il prévient les deſirs.
Par l'affront du ſecours le mal ſe perpétue :
Le riche en obligeant croit céder de ſes droits ;
Mais la nature eut ſes premieres loix ;
Donne-t-il ? non, il reſtitue.
Quand d'un air fier & dédaigneux,
Exigeant un ſervile hommage,
Il fait pour l'obliger ramper le malheureux ;
Il n'oblige pas, il outrage.
Le bienfaiteur qui ſe fait trop valoir,
Rend importune ſa préſence :
Compter les biens que l'on peut nous devoir,
C'eſt perdre tous ſes droits à la reconnoiſſance.
N'exigeons rien des cœurs nés pour ſentir :
Toujours vers leur devoir leur penchant les entraîne,
Et du bienfait d'ailleurs ils ont toute la peine,
Le bienfaiteur en a tout le plaiſir !...

Et quel plaisir encor! qu'il est inaltérable!
Qu'il est pur & digne du cœur!
Sa volupté douce & durable
Est une ivresse, & n'est pas une erreur.
Le bonheur de l'amour aux traits d'une infidelle
Ne nous livre que trop souvent:
Et la gloire pour nous maîtresse trop cruelle
Coûte mille regrets, fuit en nous attirant.
Le plaisir de la bienfaisance
Est lui seul un bonheur parfait:
Et des autres plaisirs ou la perte ou l'absence,
Par lui seul se compenseroit.
Bayard, aux pieds de la jeune victime,
Qu'à ses transports, qu'à ses plaisirs
Immoloient à la fois le malheur & le crime;
Bayard, vainqueur de ses desirs,
Me paroît un spectacle & touchant & sublime.
J'aime à me le représenter:
De cette main tant de fois triomphante,
Séchant les pleurs d'une vierge innocente;
Je crois le voir, la plaindre, l'écouter,
Ne l'en trouver que plus charmante;
Et finir par la respecter.
Au-dessus d'elle-même élevant la nature,
Son bonheur change & de cause & d'objet.
Le feu de la vertu brille: & dans ce creuset
Pour lui la volupté s'épure;
Où l'homme est souverain, l'instinct devient sujet.
Aux autels de l'hymen bientôt je le contemple

Réuniſſant à l'objet de ſes feux
Un amant dont il aime à prévenir les vœux :
Des bienfaiteurs digne d'être l'exemple,
Il fait en un jour trois heureux :
Et ces lieux où le crime eût pu ſe rendre heureux,
Pour la pudeur ſont devenus un temple,
Où le juſte Bayard eſt le premier des Dieux.

Mortels, amis de vos ſemblables,
Qui de Bayard brûlés d'être rivaux,
Vous m'enflammez, vous êtes mes héros ;
De toutes les vertus une vous rend capables.
L'homme ſenſible & bienfaiſant
Eſt toujours vertueux & juſte :
De pere des humains, il a le titre auguſte ;
Et le conſerve en agiſſant.
Il vole au-devant des miſeres :
Il n'attend pas qu'un cri frappe ſes ſens ;
A peine lui vient-on adreſſer mes prieres,
Qu'on lui doit des remercimens.
Ah ! cher Comte, je ſens en te parlant la flamme
De la plus pure volupté :
La ſeule vertu dans notre ame
Fixe donc la félicité ;
Non, cette vertu chimérique,
Ame du ſuperſtitieux,
Ouvrage de l'erreur, fille du fanatique,
Dont la ſévérité ſtoïque,
Rend le vice moins odieux ;

Qui réaliſant des fantômes,
De nous tromper ſe fait un jeu;
Et pour mieux égorger les hommes,
Prend pour complice notre Dieu.
Mais cette vertu bienfaiſante,
Dont la bonté marque les actions,
Qui dans ſes rigueurs indulgente
Par l'uſage des paſſions,
Se prête à nos plaiſirs, rend notre ame innocente.
C'eſt elle qui forma les nœuds
De cette intimité conſtante
Qui nous rend tous les deux heureux.
Mépriſant les faveurs de l'aveugle fortune,
Fiers de notre ſimplicité
Nous goûtons une paix commune,
Prix de la médiocrité.
De ton bien jamais tu n'abuſes
Pour l'excès d'un luxe effréné.
Le malheureux par toi n'eſt jamais dédaigné:
Ne peux-tu rien pour lui; jamais tu ne t'excuſes,
Jamais tu ne fus ſoupçonné.
Il voit que ton ame s'afflige
De ne pouvoir prévenir ſes beſoins:
Ton refus lui-même l'oblige;
En lui prodiguant l'or un autre eût donné moins.
Entre l'amour & toi mon printemps ſe partage:
L'amant à l'ami ſert d'ôtage.
Mon cœur vit pour aimer, dans ces heureux inſ-

tans,

Où je n'ai que l'amour à ſuivre :
Trop tôt, hélas ! viendra le temps
Où je n'aimerai que pour vivre.

ÉPITRE VIII.

La Reconnoiſſance.

A Madame N. . .

Ne liſez point ces vers, cœurs ingrats, inſenſibles,
Je vais chanter d'auguſtes vérités :
Tremblez, pour vous mes accens ſont terribles,
Minerve les avoue, Eglé les a dictés.
Oui, belle Eglé, je vous en fais hommage,
A vos leçons ce travail ſera dû ;
De votre cœur il eſt l'ouvrage,
Comme ce cœur le fut de la vertu.
Cent fois deſſus l'autel, de la reconnoiſſance
Les cœurs ont pris l'encens qu'ils ont brûlé pour vous :
Tous vos bienfaits ſeroient cachés par le ſilence ;
Mais on a pour témoin de votre bienfaiſance,
Mille heureux & pas un jaloux.
Vous goûtez le plaiſir ſuprême
Des cœurs tendres & généreux ;
Il eſt plus beau d'avoir fait un heureux,
Qu'il n'eſt doux de l'être ſoi-même.

Mais malheur à ces cœurs ingrats,
Dont l'amitié naquit & passe avec la crainte,
Que l'on oblige & qu'on n'attendrit pas;
Qui ne souffrent qu'avec contrainte
Les regards de l'ami qui leur tendit les bras.
Croyons en obligeant ne payer que nos dettes;
Mais nous oblige-t-on, tout doit être compté,
Un pas, un mot; pour les ames parfaites,
Il suffit de la volonté.
Un ami croit pouvoir nous être secourable,
Tout rit alors à ses souhaits:
Il s'engage; mais du succès
Doit-on le rendre responsable?
Non, non: s'il est peu favorable,
Loin de vous de honteux regrets:
Pour lui plus que pour vous le sort est intraitable,
Vous ne perdez que de vains intérêts;
Il perd un bien inestimable,
Le doux plaisir d'oublier ses bienfaits.
Ami cruel, impitoyable,
Vous l'accusez, mais il est innocent,
Il a fait son devoir: êtes-vous excusable?
Faites le vôtre: il est d'être reconnoissant.
Nulle vertu sans la reconnoissance;
Point de prétexte, point d'affront,
Qui de ce devoir nous dispense;
La dette en est sacrée, & l'honneur en répond.
Je sçais que toujours l'orgueil compte,
Ce qu'il en coûte à supplier:

L'homme craint moins le malheur que la honte.
Il consent de souffrir, non de s'humilier.
Je sçais que trop souvent un protecteur avare
Avant de les sécher se repaît de nos pleurs;
Que toujours un secours barbare
Est pour un malheureux pire que ses malheurs:
N'importe, laissez-lui le déshonneur du crime,
C'est vous mettre au-dessus de lui;
Oubliez le tyran dont la main vous opprime,
Ne voyez qu'un ami qui vous prête un appui.
Mais, Iris, j'entends le murmure
Du sentiment moteur de l'univers;
L'orgueil, tyran de la nature,
Se plaint que mes leçons vont lui donner des fers.
Eh-bien! imitons l'artifice
Du sage Médecin, qui n'offre pas sans miel
La coupe qui renferme un breuvage de fiel.
Intéressons l'orgueil: faisons un sacrifice
A cet invincible penchant,
Pour notre honte trop souvent
La vertu ne se doit qu'au vice.
Vous rougissez, foibles humains,
D'avoir épanché vos miseres
Dans le sein d'un ami, dont les soins tutélaires
Vous ont vengé de vos destins;
Ecoutez-moi: le vice & la fausse noblesse,
N'égalent jamais en grandeur,
De la vertu l'apparente bassesse;
Le clinquant brille plus, l'or a plus de valeur.

Accablé

Accablé ſous le poids d'une affreuſe miſere,
Un mortel gémit ſans eſpoir:
Pour comble de maux il eſt pere;
Et ſa tendreſſe eſt ſans pouvoir.
Un ami ſeul... mais ſon ame trop fiere
Dédaigneroit... mais ſa famille entiere
Périra donc: le ſang lui dicte ſon devoir.
Quel combat! faut-il qu'il préfere
De braver la nature, & d'étouffer ſa voix,
Au tendre effort de réclamer les droits
D'une amitié dont il faut qu'il eſpere
Le plus doux prix de ſon généreux choix?
Cédez orgueil, cédez timide bienfaiſance:
Un ſentiment ſacré doit l'emporter ſur vous;
Le bienfaiteur eſt alors au-deſſous
De l'objet de la bienfaiſance.
Il a donc à la fin imploré ſon ami:
Il a beaucoup ſouffert ſans doute;
Mais on juge d'un bien par le prix qu'il nous coûte:
Son abaiſſement même eſt ſa gloire aujourd'hui.
Quel ſujet de fierté! de ſa reconnoiſſance
Son ame va bientôt prendre un nouvel éclat:
Il chérit ces détails, ſupplice de l'ingrat,
Du bienfaiteur auguſte récompenſe.
J'ai mérité, dit-il, d'être l'objet
De la vertu, de la tendreſſe,
D'un bon cœur, d'un ami parfait.
Il a partagé ſa richeſſe

Avec celui dont l'amitié lui plaît ;
Ce fut avec une nobleſſe
Qu'entre mes mains ſon bien fut dépoſé !
De l'amitié qu'il connoît bien la flamme !
Mais qu'il en ſoit bien ſûr ! il a théſauriſé ;
Ce prêt eſt fait tout entier à mon ame.
Je n'aurai point ſans raiſon obtenu
Son eſtime & ſa préférence :
Il échauffa ma confiance,
Il m'a rendu l'objet de ſa vertu :
Il en recevra, je le jure,
Mes ſentimens pour intérêt,
Il m'obligea, mais de ce prêt
Mon cœur lui payera l'uſure.
Ainſi tout mortel doit penſer :
Ne l'oublions jamais : la vertu ſeule honore :
D'un ſentiment qu'elle décore
L'orgueil doit ſe flatter, loin de s'en offenſer.
Eglé, j'allois ici terminer cet ouvrage,
Il lui manquoit d'être applaudi de vous ;
Peut-être enfin ce glorieux ſuffrage
Auroit fait deux heureux en faiſant des jaloux.
Mais j'entends un cenſeur, fléau de l'innocence,
Me diſputer le prix de la vertu ;
Le Sophiſte ne voit dans la reconnoiſſance,
Qu'un intérêt bien entendu.
Penchant honteux & déplorable !
Que nous ſommes ingénieux
A rabaiſſer un objet eſtimable !

Quoi ! ce prétexte ingénieux
La rend-il donc moins respectable ?
Faisons plus d'honneur aux humains :
Croyons qu'il est des cœurs, dont le plaisir suprême,
Est de devoir des jours sereins
Aux principes constans d'un vertueux système,
Et qui dans la vertu ne cherchent qu'elle-même.
L'infortune par ses rigueurs
A pendant quelque temps éprouvé ma constance :
Un seul ami, pour lors objet de sa clémence,
Pour mieux les essuyer a partagé mes pleurs.
Enfin, après des jours marqués par l'indigence,
Mes travaux & ma patience
Ont triomphé de mes malheurs.
La coupe de l'ignominie
Verse pour moi le suc des fleurs ;
Ivre d'une aimable ambroisie,
Je bois l'oubli de mes douleurs.
Qu'il vienne, cet ami, partager ma fortune,
C'est trop peu de mon bien pour acquitter ma foi :
Ma richesse m'est importune
S'il ne la partage avec moi . . .
Dieux ! qu'apprends-je ? un revers l'auroit mis à ma place.
J'ai trop tardé, le temps est précieux :
Volons dans le réduit, témoin de sa disgrace,
Qu'un nouveau jour luise à ses yeux.
Il boira dans ma coupe, il sera seul le maître ;

Qu'il doive à ma tendreſſe un bonheur renaiſſant.
Vils cenſeurs, on peut donc être reconnoiſſant,
Sans chercher d'autre bien que le plaiſir de l'être.
Cœurs délicats pour qui j'écris,
Il ſera mille circonſtances
Où d'un vice honteux craignant les conſéquences,
Vous ſçaurez à tout mettre un prix,
Pour en fuir juſqu'aux apparences.
Un bienfaiteur qu'autrefois l'amitié
Vous rendoit cher autant que ſecourable,
A vos rivaux maintenant eſt lié;
N'en chériſſez que plus un devoir reſpectable.
Loin de vous déſormais le ſoupçon outrageant
De ne l'aimer que pour vous-même;
Vous ſervit-il ſi bien qu'en vous déſobligeant?
Aimez pour deux; ce mot couronne mon ſyſtême.
Sur la reconnoiſſance agréez mes travaux,
Eglé: contre le vice il me faudroit vos armes:
D'un ſexe ſéducteur vous avez tous les charmes,
Et pas un ſeul de ſes défauts.
Votre ame vertueuſe & pure,
Unit du nœud de la raiſon,
A l'aménité d'Epicure,
La ſévérité de Caton.
Flatter n'eſt point votre coutume:
Si votre goût eſt contenté,
Fier d'un ſi grand honneur, j'irai mettre ma plume
Aux pieds de la Divinité.

FIN DU LIVRE SECOND.

ŒUVRES MÊLÉES.

LIVRE TROISIEME.

CONTES.

CONTE DIALOGUÉ.

EGLÉ, ANNETTE.

EGLÉ.

Je ne me trompe point; c'eſt toi, ma chere
Annette?
Mais dans quel état te voilà!
Tes yeux!... qu'eſt-ce donc que cela?
Réponds-moi donc? quoi! rêveuſe, muette!

ANNETTE.

Eglé, ma chere, eſt-ce bien toi?
Un moment... ſoutiens-moi, cette foible lumiere
Eſt un fardeau pour ma paupiere;
Tends-moi tes bras, aſſieds-toi près de moi.
N'eſt-il plus là?

EGLÉ.

Qui?

ANNETTE.

Lui: qu'il eſt tendre & charmant!
Qu'il eſt aimé, qu'il eſt digne de l'être!
Il me quitte dans ce moment;
Tu l'as vu, rencontré peut-être.

EGLÉ.

Quel trouble! mais, qui donc?

ANNETTE.

Tu peux le demander?
Je ſors des bras du Berger que j'adore;
Tu te plais à me regarder:
Mets ta main ſur mon cœur, vois comme il bat encore:
S'abandonner au feu qui nous dévore,
C'eſt vaincre, ce n'eſt point céder.

EGLÉ.

Annette, si j'osois ....

ANNETTE.

Parle, je t'en conjure.

EGLÉ.

Annette, au nom de l'amitié,
Fais-moi de ces momens la naïve peinture,
Mon être de tes feux semble vivifié;
Parle, & dans moi fais parler la nature.

ANNETTE.

Ecoute-moi : sous ce bocage épais,
Je ne sçais quel penchant (quelque desir sans doute)
Nous conduisoit pour y prendre le frais;
Un parterre de fleurs nous en traçoit la route.
Une fauvette y chantoit, je l'écoute;
Je me crois de moitié dans ses tendres secrets.
Une rose venoit de naître, je lisois
Sur ces feuilles encor naissantes :
N'attendez point au soir à cuéillir vos bouquets,
Jeunes amans, jeunes amantes;
Le soir est le temps des regrets.
Quoi ! de l'amour, Eglé, tous les objets
Sont-ils une métamorphose ?

Dans les prés eſt-il fleur, arbre dans les forêts ?
Ou bien de tout eſt-il le principe & la cauſe ?
L'homme lui doit ſon cœur, la terre ſes boſquets.
Pourquoi nos cœurs ſouvent ſont-ils donc plus muets
Que la fauvette ou que la roſe ?
Tityre & moi plus languiſſans
De volupté que de notre voyage,
Nous arrivons dans ce bocage,
Nous nous couchons ſur ces gazons naiſſans.
Près de nous quelque Nymphe amante
S'étoit changée en onde murmurante
Pour courir après ſon ruiſſeau ;
Je regarde en ſecret dans l'eau :
Tout en moi trahiſſoit la volupté naiſſante.
J'apperçus ma rougeur, je rougis de nouveau.
Tout de l'amour nous étoit une image,
Juſqu'à l'ombre de ces rameaux ;
Confidens des plaiſirs de ces tendres oiſeaux,
Aſyle de leur badinage,
Vois mon Eglé, vois ces tilleuls ;
Ils ſont unis : de l'amour c'eſt l'ouvrage ;
Faut-il, Eglé, t'en dire davantage ?
Nous étions deux, nous étions ſeuls.

Pour entretien d'abord nous eûmes le ſilence,
Nos feux dans ce moment ſemblent ſe rallier :
L'oiſeau qui ſort du nid tente ſon exiſtence,
En prenant ſon eſſor il aime à s'eſſayer :
Eglé, nos cœurs en font de même,

L'ame ſe fuit, ſe cherche, aime à ſe retrouver;
Ce qu'il en coûte à dire *j'aime*,
Il le coûte à ſe le prouver.
Par degrés de leurs feux, nos ames dévorées
S'épuiſent en ſoupirs, brûlent en ſe cherchant:
D'eſpoir & de joie enivrées,
Par nos regards dans nos yeux concentrées,
De leurs deſirs, de leur épuiſement
Elles ſe font la confidence,
Et pour ſe délaſſer ſemblent d'intelligence,
S'y repoſer voluptueuſement.

Quand un regard plus vif & moins tendre
Eſt le ſignal qu'amour donne au tranſport:
Sur ſa langueur l'ame fait un effort;
On n'a de force alors, Eglé... que pour ſe rendre.

Les Nymphes, les ris, les trois Sœurs
Forment des danſes, nous entourent;
Pour nous voir les zéphyrs accourent,
Et pour nous couronner, ſur nous courbent les fleurs.
Tityre eſt dans mes bras, à ſon front mon front touche:
Ouvrages d'une main farouche,
Voiles jaloux de ſon deſtin,
Déchirez-vous?... ô bonheur plus qu'humain!
Ses yeux rafraîchiſſent ma bouche,
Et ſa bouche échauffe mon ſein.

Tu l'ignores, Eglé, cette ivreſſe trop chere :
Dans un torrent de volupté
Notre être & s'enivre & s'altere :
L'homme alors eſt égal à la divinité.

EGLÉ.

Arrête un moment, chere Annette :
Ton Eglé brûle, elle apprend à jouir ;
Touche ma joüe : eſt-ce là le plaiſir ?
Eſt-ce le feu d'une flamme ſecrette ?
Soupçonnes-tu ce que je puis ſentir ?
Vous brûliez donc ainſi ?

ANNETTE.

Mille fois plus encore.
C'eſt trop peu de brûler : le plaiſir me dévore ;
Tityre délicat, Tityre ingénieux,
Par ſes baiſers ſe multiplie :
Il eſt mille moyens de rendre & d'être heureux ;
Pour un amant voluptueux,
Jouir devient un art, & l'art diverſifie.
Il eſt un doux moment que tu ne connois pas,
Un moment que l'être ſuprême
Sans doute avoit inventé pour lui-même :
Ineffable moment, triomphe des appas,
De tous les autres l'aſſemblage,
Du bonheur le prix & le gage...
Quelque jour tu le connoîtras.
L'ame dans un tranſport ſuprême

S'éloigne, s'engourdit, se pâme en s'éloignant:
De sa force s'accroît l'anéantissement;
Elle se perd & s'oublie elle-même.
Quand elle touche à ce moment,
La tienne à mes plaisirs, Tityre, est attentive;
Par un tendre rafinement,
Il rappelloit son ame fugitive.
Arrête, crioit-il: (mon être me quittoit)
Que je contemple encor tes charmes adorables...
Il suspendoit des plaisirs ineffables
Pour s'occuper de leur objet.
La douce ivresse où je me plonge
Renaît à l'instant de finir:
Qui mieux qu'Annette sçait sentir?
La volupté s'accroît, le plaisir se prolonge,
Tityre, il le faut pour jouir.
Le mystere enfin se consomme,
Ce moment réunit tous les autres momens:
Il ne reste plus rien de l'homme;
Nous perdons & la voix & l'usage des sens.
Ah! si la plus foible partie
De cette douce volupté
Couronnoit chaque instant à notre volonté,
On verroit tous les Dieux dégoutés d'ambroisie,
Payer de l'immortalité
Les moindres plaisirs de la vie.
Deux soupirs enflammés nous rappellent à nous:
Tityre ouvre les yeux, les miens s'ouvrent à peine:
Loin de moi son devoir l'entraîne;

Transports divins, pourquoi finissez-vous?

EGLÉ.

J'hésite encor sur une chose :
Annette, du plaisir tu m'as dit les effets,
Tu ne m'en as pas dit la cause ;
Ainsi que nous, nos bergers sont-ils faits?

ANNETTE.

Eglé, ce point est un mystere ;
En parler, c'est le profaner :
Heureux qui, fidele & sincere,
Le sçait, ou le fait deviner !
As-tu quelqu'amant?

EGLÉ.

Oui : Lycas pour moi soupire.

ANNETTE.

Tu veux que j'aille sur ses droits !
C'est à lui, ma chere, à t'instruire ;
Mais, cours à lui ; de loin je l'apperçois ;
Vas mourir avec lui dans les bras du délire.

EGLÉ.

Oui, oui, j'y vole, ç'en est fait :
Depuis trop long-temps je l'évite ;

Mon cœur m'en grondoit en ſecret ;
A mes pieds s'il ſe précipite,
Annette, je prendrai la fuite...
Mais je fuirai dans ton boſquet.

CONTE PASTORAL.

Les Filets de l'Amour.

Jeunes amans, qui vous laiſſez charmer
Par de beautés inexorables,
Pour vous en faire un jour aimer
Il ne ſuffit point d'être aimables.
Pour aſſurer votre bonheur
Avec adreſſe uſez de ruſe :
C'eſt une excuſe offerte à leur pudeur ;
L'amant adroit qui les amuſe,
Alors même qu'il les abuſe
Plus que l'amant ſincere eſt sûr d'être vainqueur.
Au bord d'une claire fontaine,
Dont il troubloit le cryſtal par ſes pleurs,
Le beau Daphnis contoit ſa peine
A l'Inſenſible, objet de ſes douleurs.
Son chien imite ſa triſteſſe :
Il ſemble ſupplier pour un maître innocent,
Et plus heureux que lui, careſſe en gémiſſant
Les pieds de la belle tigreſſe :

Mais c'eſt en vain, rien ne peut l'attendrir.
Ouvrant alors ſa prunelle mourante,
Daphnis lui dit d'une voix languiſſante :
Vous le voulez, je vais mourir...
Attendez, lui dit la bergere...
Je veux... en quoi puis-je vous plaire ?
Dit Daphnis, dont ce mot ranime la langueur :
Daignez éprouver mon ardeur.
Vous n'aurez preſque rien à faire ;
Veuillez m'aider à tendre mes filets,
Et vous pourrez mourir après.
A ce coup imprévu la douleur la plus vive
Eût condamné le berger à mourir :
Mais il aimoit ; le deſir d'obéir
Arrête encor ſon ame fugitive.
Du moins, s'écria-t-il, les Dieux m'en ſont témoins.
Pour toucher ce cœur inflexible,
Je n'épargnois ni vœux ni ſoins,
Et peut-être ſi j'aimois moins,
Euſſiez-vous été plus ſenſible.
Peut-être, dit Philis, me pourroit-on charmer ;
Sans le ſçavoir j'aime peut-être :
Dites-moi ce que c'eſt qu'aimer ?
Cruelle, on le ſent mieux qu'on ne peut l'exprimer ;
Le ſentiment a-t-il beſoin de maître ?
Aimer eſt tout ſacrifier
Pour le bonheur de ce qu'on aime.
Souffrir en le quittant, pour lui tout oublier,

Vivre pour lui, le nourrir de soi-même...
Ah! j'aime donc... cela se peut-il bien?...
Oui, je sens tout cela... Dieux! tout mon cœur palpite.
Vous le sentez, je vous en félicite;
Pour qui donc?... pour mon petit chien.
Ah! s'écria Daphnis, en les faisant si belles,
Grands Dieux! pourquoi les faites-vous cruelles!
Mais la bergere ici l'interrompt par un cris:
Dans mes filets quelqu'un s'est pris;
C'est un enfant, il a des aîles;
Dois-je les lui couper? répondez donc, Daphnis?
Daphnis se tait: pour lui ces filets sont un temple:
Son cœur brûle d'un nouveau feu;
Et dans le captif qu'il contemple
Le berger ne voit plus qu'un Dieu.
Il croit voir... qui? l'Amour: c'étoit lui-même.
La belle le comprit au trouble de ses sens;
Amour, ton triomphe suprême
Est d'éclairer les moins intelligens.
Daphnis, dit-elle, à votre hommage
Je reconnois ce tyran de nos cœurs:
Il a trompé deux de mes sœurs;
Mais je le tiens, je veux le mettre en esclavage,
Pour les venger de ses piéges trompeurs.
Aussi-tôt en sautant de joie
Elle s'approche des filets:
Puis avec un ruban de soie,

Enchaîne ſon captif en admirant ſes traits.
Vous devez être bien contente,
Lui dit l'Amour. Votre inſenſible cœur
N'a jamais éprouvé les deſirs d'une amante,
Et de Daphnis vous faites le malheur.
Me voilà priſonnier. Mais je veux vous apprendre
Le ſecret le mieux inventé ;
Si toutefois vous voulez bien me rendre
Votre cœur & ma liberté.
Expliquez-moi, dit la bergere,
De quel genre eſt ce beau ſecret :
J'en veux connoître bien l'objet,
Ou point de liberté ; car je crains le myſtere.
Ces filets que voilà ſont trop peu précieux,
Lui dit l'enfant maître des Dieux :
Je veux vous en donner où ſe prennent les hommes.
Une boucle de vos cheveux
Compoſera ces filets merveilleux :
Et vous verrez que tous tant que nous ſommes
Nous y viendrons attirés par vos yeux.
Croyez bien que jamais je ne trompe les belles :
Pour preuve de ma bonne foi,
J'y conſens ; coupez-moi les aîles :
Vous ſerez maîtreſſe de moi.
Philis conſent à tout, & ſe met à l'ouvrage ;
Ciſeaux de travailler : l'Amour de ſon côté
S'empare de la boucle ; & ſon habileté
Pour

Pour former les filets s'exerce avec courage.
Philis triomphe en recueillant
Ces aîles, attributs d'un Dieu toujours volage,
Et dont la Nymphe la plus sage
Ne parle jamais qu'en tremblant.
Mais quel étonnement! chaque plume se change
En petit trait armé de fer:
Sous la main de l'amour déja chacun s'arrange
Et soutient ce filet si cher,
Si fatal aux humains.... la belle de sourire:
Sur le triste Daphnis elle en veut faire essai;
Le berger s'y prend, il est vrai;
Mais de l'amour bientôt on reconnoît l'empire.
Dans le filet tissu de ses cheveux,
La bergere avec lui se trouve enveloppée:
Mais pour voir qu'elle étoit trompée,
Il eût fallu qu'amour n'eût point troublé ses yeux.
Ce Dieu du temps est économe:
Quand il veut soumettre nos cœurs,
Le mystere de ses faveurs
En un instant commence & se consomme:
Que conclure de ce récit?
Le voici, naïves bergeres:
C'est que toujours l'amour avec esprit
Emprunte & tient de vous ses armes ordinaires.
La science de tout amant
Doit être de tourner vos traits contre vous-même:
Les larmes & le sentiment
Font moins d'heureux qu'un joli stratagême.

Amans, ſur-tout, n'oubliez pas
De paroître toujours ſacrifier vos aîles:
Sur ce ſujet point de débats;
L'amour ainſi trompe les belles,
En les raſſurant bien ſur ce point important.
La pudeur chaque jour ceſſe d'être en allarmes:
Chaque plume pour vous devient un trait perçant;
Par cette ruſe alors vos aîles ſont vos armes.
Gardez-vous de verſer des pleurs:
Egayez juſqu'à la ſageſſe;
Le ſentiment & la tendreſſe
Laiſſent trop réfléchir les cœurs.
Qu'auprès du cher objet qui cauſe vos ardeurs
Tout petille de votre ivreſſe:
Une folie enchantereſſe
N'eſt pas faite pour les rigueurs.
Sçachez encor rendre un peu curieuſe
Celle dont vous êtes épris:
Point de ſecret qui ne vaille ſon prix;
C'eſt une arme en amour toujours victorieuſe
Amans, à ces leçons vous devrez vos ſuccès:
Quand une belle à vos vœux inſenſible
N'écoute rien, veut jouer l'inflexible,
Point de pleurs; tendez vos filets.

LES BAIGNEUSES,

PASTORALE.

A MADAME R....

Lisez, Sapho, ces rimes innocentes :
J'y peins l'amour, ſes ruſes attrayantes ;
Vous connoiſſez ce Dieu dangereux, mais par vous :
Captif dans votre cœur, il enchaîne les nôtres.
Ah ! pour braver ſes traits, & le rendre jaloux
Un ſeul jour prêtez-moi les vôtres.
Liſez ces tendres vers, & ſoutenez ma voix :
J'y chante les plaiſirs, ils volent ſur vos traces,
Sapho, je vous chante trois fois,
Quand je célebre les trois Graces.

Sur le ſein de Thétis, dans les bras des plaiſirs
Le Dieu du jour dormoit encore,
Et d'un pas lent la tendre Aurore
Se déroboit avec peine aux deſirs
Du charmant berger qu'elle adore.
Sur un trône de roſes Flore
Prodiguoit ſes faveurs aux folâtres zéphyrs :
Autant d'heureux que de ſoupirs.
Dans ces momens où tout repoſe,

Six bergeres veilloient, belles, dans l'âge heureux
Où ſoupire le cœur ſans en chercher la cauſe,
Où des tréſors naiſſans étonnent de beaux yeux.
Tout ce que l'on deſire on l'oſe :
On aime, on plaît ſans le vouloir ;
Une précieuſe ignorance
Vous fait faire avec innocence
Des cœurs malheureux ſans le voir,
Et des heureux ſans le ſçavoir.

De ſe baigner une partie
Avoit avancé leur réveil,
Le plaiſir chaſſe le ſommeil,
Et le deſir eſt la vraie inſomnie.
A telle heure on devoit ſe rendre au lieu marqué ;
Une amende eût puni la dormeuſe fautive :
Aucune ne paya : même la plus tardive
D'une heure devança le moment indiqué.
Le rendez-vous étoit dans un lieu ſolitaire,
Où chaque jour l'homme cachoit le Dieu :
Temple charmant, aſyle du myſtere,
Où l'amour à Pſyché fit ſon premier aveu.
Un limpide ruiſſeau d'une eau myſtérieuſe,
Y roule ſes flots argentés ;
Avec elle l'amant boit la liqueur heureuſe,
Nectar délicieux, ſource des voluptés.
Il y regne un beau crépuſcule,
Formé par le tiſſu des myrthes amoureux :
On ne voit point dans ces beaux lieux

Briller le flambeau ridicule
Du bigot ſuperſtitieux,
Ou la lampe de l'envieux.
De ſa ſeule beauté, là la nature eſt belle :
Echo n'a point de voix, tout y reſte ſecret ;
Un amant jadis infidele
Y peut rentrer pour prix de ſon regret,
Jamais n'y rentre un indiſcret.
Dans ces beaux lieux ces ſix bergeres,
Goûterent les plaiſirs du bain :
Toutes d'une innocente main,
Détachent leurs jupes légeres ;
Les corſets à leur joli ſein
N'oppoſent plus d'envieuſes barrieres.
Paroiſſez, tréſors arrondis,
Saints autels du fils de Cypris :
Paroiſſez, lieux charmans, heureux dépoſitaires
Des chefs-d'œuvres de ſes myſteres,
Déeſſe, reine du plaiſir,
De la mer tu n'es point la fille :
Je vois la céleſte coquille
D'où tu naquis : ton pere eſt le deſir...
Mais l'eau me dérobe leurs charmes.
Onde divine, agis-tu ſur leurs ſens ?
De joie elles verſent des larmes :
Je te connois à ces effets puiſſans.
Quel nouveau deſir les agite ?
Leur voix foiblit, leur cœur palpite :
Vous céderez, cœurs innocens.

Pourquoi ? dit l'une, mon amie,
Couchons-nous seules nous, maman en compagnie ?
Pourquoi, dit l'autre, ces deux monts ?
Colin n'en a pas d'aussi ronds.
Mais la naïve Eglé s'écrie :
Tenez donc, là je sens... une agitation :
Ah ! cela se change en frisson :
Je te ressemble dit, dit Sylvie ;
Est-il ici quelque secret ?
Je ne sçais, mais je me sens quelqu'envie...
Ici l'écho fit bien d'être muet.
Tandis qu'ainsi s'exprimoit l'innocence,
Amour, volant au sein des airs,
En vainqueur, avec complaisance,
Promenoit ses regards sur ce vaste univers.
Il descend vers ces lieux aimables,
Où par les fleurs se comptent ses autels,
Où des délices ineffables
Egalent aux Dieux les mortels.
Il s'arrête, il y voit ces belles ;
Dieux ! il a vu six fois Psyché.
Il sent un trait qu'il avoit arraché,
Il leur lance ses étincelles ;
Et pour leur être à jamais attaché,
Pour leur en faire un don, il va couper ses aîles.
Non ; il est Dieu, toutes sont des mortelles ;
Sous un enfant le Dieu sera caché,
Pour la premiere fois ses yeux seront fideles.

Un homme cependant pour les effrayer :
Eh-bien ! de ſes plaiſirs le fallut-il payer,
Il ſe fera femme comme elles.
Il commande à ſes yeux un honnête pudeur,
Sa voix s'eſſaie à la candeur ;
Il s'arrondit lui-même une gorge naiſſante :
Comme à la voix du laboureur,
Où croiſſoit l'arbriſſeau, bientôt naîtra la plante ;
De même en un inſtant il eſt ſon créateur.
Il ſe rend au canal, & dans l'onde s'élance :
On voit éclorre mille fleurs ;
Les oiſeaux par leurs chants célébrent ſa préſence,
Mille parfums répandent leurs odeurs.
Mille becs amoureux prenant un nouvel être,
Reçoivent, ont donné le baiſer des deſirs ;
L'onde, breuvage des plaiſirs,
S'émeut & reconnoît ſon maître.
Nos bergers par lui ſentent leur cœur troublé :
Elles baiſent ſon ſein, ce ſein qui les adore,
Qui de leurs flammes eſt brûlé ;
Parlent, baiſent ſes yeux, lui reparlent encore,
Et rougiſſent d'avoir parlé.
Elles boivent de l'onde, & ſa fraîcheur les brûle :
Inſtruites par leurs maux, pour la premiere fois,
Le nom d'amour rend ſa force à leur voix :
Le Dieu preſſe leur ſein, ſe regarde... & recule.
Plus que jamais alors par ſes deſirs,
Il reconnut qu'il eſt Dieu des plaiſirs.
Eh ! montrons-nous tels que nous ſommes,

Lorſqu'auprès d'un objet nous pouſſons des ſoupirs :
La ruſe expoſe aux répentirs ;
Il nous ſied toujours bien d'être hommes.
Ce n'étoit rien encor. Tant que ce Dieu charmant
Avoit gardé ſon ſexe & ſa tendreſſe,
Il avoit comme tout amant
Sacrifié ſes feux à ſa délicateſſe.
Mais devenu fille une fois,
Il éprouva que l'enfer & ſes flammes
Ne ſont que glace au prix du feu des femmes :
Qu'un ſeul de leurs deſirs ne connoît point les loix.
Il eut pitié de ce déſordre extrême,
Qui ſans eſpoir faiſoit languir
Ces ſix jeunes beautés que l'inſtinct du deſir
S'efforçoit d'appaiſer par plus d'un ſtratagême ;
Mais la reſſource du plaiſir
Vaut-elle le plaiſir lui-même ?
Le Dieu pour finir ſon tourment
Se rendit ſa premiere forme :
Redevenu lui-même, il en fut plus charmant.
Quelque beau que l'on ſoit, ſi l'on n'eſt point ardent,
Si l'on eſt inutile, on eſt toujours difforme.
L'amour ſe piqua donc de prouver ſa beauté :
Le premier jour elle fut radieuſe ;
Le ſecond, grace encore à ſa divinité,
On la jugea délicieuſe.
Mais, au troiſieme, avec l'humanité

On lui trouva beaucoup de reſſemblance :
Un jour de plus, adieu toute excellence ;
Et gare la difformité.
Amour pour ſe tirer d'affaire
Manda vîte l'Hymen, ſon frere :
Celui-ci vint le ſecourir.
Frere, lui dit ce Dieu ; des maris pour ces belles :
Dépêche-toi de les unir ;
Elles en ont beſoin : & je dois t'avertir
Que peut-être j'en ai plus beſoin encor qu'elles.

Ainſi finit le myſtere du bain :
Amans, de ce ſecret retenez bien l'uſage ;
Il développe autant que l'âge
Le germe d'un plaiſir divin.
Mais ſi jamais ce ſecret vous fatigue,
A calmer le feu des amours ;
Comme l'enfant aîlé, ſçachez ſortir d'intrigue :
Au bon Hymen ayez recours.
Quand de marier nos baigneuſes
Son frere lui donna l'emploi ;
Frippon, dit-il ; ainſi toujours ſur moi
Retomberont tes ruſes amoureuſes :
Quand me laiſſeras-tu les prémices des cœurs ?...
Jamais, reprit l'Amour : connois tes avantages ;
Pourquoi te plaindrois-tu ? quand de tous mes ouvrages,
Ingrat, on te fait les honneurs.

CONTE MORAL.

L'EPOUX INNOCENT.

La jeune Alix touchoit à ſes quinze ans:
C'eſt une fleur à peine écloſe,
Préſent d'amour, ornement du printemps;
Telle on voit la charmante roſe
Attendre pour s'épanouir,
Les baiſers du tendre zéphyr.
Le beau Colin lui rend les armes:
Comme Flore en attraits le cede à ſa beauté,
Si ſon amant de zéphyr a les charmes,
Il n'a point ſa légéreté.
Leurs parens par l'hymen veulent qu'on les uniſſe;
Ils ſont unis, mais non pas les plaiſirs:
Amour, enfant plein de malice,
N'étoit pour eux que le Dieu des deſirs.
Le lendemain de l'alliance
Chacun s'empreſſe à les féliciter:
Avec ſurpriſe eux d'écouter;
A maint propos leur ignorance
De connoiſſeurs faiſoit l'aveu:
Mais, hélas! pour leur innocence
On en diſoit trop ou trop peu.
Ils ſoupiroient ſans en ſçavoir la cauſe:

Dormoient très-peu, toujours ſe careſſoient;
Mais ſans roſée on voit flétrir la roſe.
Ainſi mes époux languiſſoient;
Alix, ſur-tout. Ce mal eſt plus grand dans les femmes:
Elles ont plus d'activité,
Plus que nous de feux dans leurs ames,
Dans leurs ſens plus de volupté.
Le feu brûloit ſon cœur novice;
Elle eut après le ſacrement,
Le mal que d'ordinaire ont les filles avant;
Vous m'entendez?... Alix eut la jauniſſe.
Un ſi beau couple alloit être ſacrifié:
Ç'en étoit fait de tant de charmes;
Mais que ne peut la divine amitié?
Amours, elle eſſuya vos larmes:
Son caractere eſt la pitié.
Un ami de Colin par cent autres offices,
Chez les maris déja connu,
Sage, diſcret, d'une mâle vertu,
Lui fit offre de ſes ſervices.
Plus d'une veuve en ſa douleur
L'avoit trouvé conſolant & ſenſible:
Il connoiſſoit au mieux le ſecret infaillible
Qui fait revivre une veuve en langueur.
De guérir ſon Alix le bon Colin le preſſe:
Il veut ſçavoir comment on ſauve du trépas;
Pour un ami que ne feroit-on pas?
Puis ſur ſon lit pâmée, une belle intéreſſe.

Pour hâter cet événement,
Colin ferme rideaux & porte :
En bon ami, l'autre agit galamment,
Si galamment, que pendant un moment,
Colin crut notre belle morte.
De frayeur on le vit pâlir :
Il ne fut pas même le maître
De regarder & de ſe contenir :
L'autre auſſi-tôt de répartir,
Ne craignez rien : je la ferai renaître
Comme je viens de la faire mourir.
Auſſi fit-il. Son zele infatigable
A l'inſtant redoubla d'efforts :
Vive un galant pour être charitable ;
Il fait aimer & la vie & la mort.
La chaſte Alix renaiſſante & ſurpriſe
Exalta fort la vertu du ſecret,
Et proteſta qu'elle en prendroit,
Si l'on vouloit, par quart-d'heure une priſe.
Mais de cet ami généreux
Admirons tous la conſcience :
A Colin fier & glorieux,
Il apprit toute ſa ſcience ;
La belle, pour qu'il apprît mieux,
Au docile écolier, au maître officieux
Recommandoit l'expérience.
Alors Colin, joyeux d'aider à la guérir,
Dit en petillant de plaiſir :
Si quelques mois plutôt j'avois ſçu ce myſtere,

Puiſqu'il empêche de périr,
Je l'euſſe appris à ma défunte mere :
J'aurois bien ſçu l'empêcher de mourir ?

CONTE PASTORAL.

EGLÉ, DAMON.

O l'heureux âge, amour, que celui de quinze ans!
L'ame toujours inquiete & rapide
N'entend, ne voit, ne ſent que par élans.
Tout l'enhardit, & rien ne l'intimide :
Voyez-la s'élancer, voler comme un éclair,
Cette jeune beauté, ſi pudique, ſi ſage :
Où va-t-elle ? au fond d'un bocage
Je l'apperçois le pied en l'air,
L'oreille au guet, les yeux fixés ſur le feuillage ;
Elle a vu deux amans dans ce ſombre réduit
Fuir les témoins & la lumiere :
Déja la follette les ſuit :
Son ame dans ſes yeux a paſſé toute entiere.
Jours heureux! où rien n'eſt ſans prix,
Où tout occupe & reſſemble au myſtere :
Si de Vénus l'Amour eſt fils,
La Curioſité du Plaiſir eſt la mere.
Sans elle on pourroit bien aimer :
Mais ſans elle comment s'inſtruire ?

L'amour peut bien nous enflammer,
Mais pour nous rendre heureux il faut qu'il soi
délire.
Or pour l'amener à ce point
Rien de plus adroit qu'une fille :
Curieuſe avec art quand ſon ame petille :
Son deſir ne ſe trahit point.
Mais que bientôt elle s'en dédommage !
On la voit franchir les buiſſons,
Braver les rigueurs des ſaiſons ;
Tout cede au feu de ſon courage.
Toujours alerte & toujours aux aguets,
Elle attend un clin d'œil, un geſte,
Pour l'expliquer, pour deviner le reſte,
Et dérober tous les ſecrets.
Son œil ſemble toujours lancer des étincelles
Pour éclairer les lieux les plus obſcurs :
Et l'on croiroit que les ſons plus fideles
Percent pour la ſervir même à travers les murs
Un inſtant, un ſeul mot l'éclaire :
De ſa rare ſagacité,
De ſon eſprit, j'ai vu naguere
Un trait aſſez joli par ſa naïveté.
Remarquez bien que le héros du Conte
Dût ſon ſçavoir à celle qu'il aimoit :
Mais, mon ſexe, ceci n'eſt point à votre honte
Le ciel le veut ainſi: qu'il ſçait bien ce qu'il fai
Son deſſein eſt que ſur ſes traces
Le maître enchaîne l'écolier :

Qu'il apprenne de lui que c'eſt toujours aux graces
Plus qu'au plaiſir, qu'il doit ſacrifier.

Narrons donc ſans plus nous diſtraire.
Sur un lit naiſſant de fougere,
Au naïf Damon l'autre jour,
Eglé, la naïve bergere,
Sans le ſçavoir peignoit l'amour.
Pourquoi, berger, lui diſoit-elle,
Soupirer étant avec moi?
Pourquoi, lui diſoit-il, ma belle,
Rougir quand j'approche de toi?
Ah! berger, c'eſt que ta préſence
Fait treſſaillir mon tendre cœur: ....
Eglé, bien moins que ton abſence
Ne cauſe à Damon de douleur.
Le jour & la nuit je ſoupire,
Je ne ſçais quoi, mais je deſire.....
Seroit-il pas dans ton hameau
Quelque berger beaucoup plus beau?...
Ne connois-tu point de bergere
Qui mieux que moi te ſçauroit plaire?...
Non, mon Eglé,
Jure le moi?
Je le jure.
Rien davantage!...
Prends ce baiſer, voilà mon gage,
Et mon bouquet.
Ah! ton bouquet:

Donne :

Dans ton joli corſet,
Moi-même il faut que je l'attache....
Mais maman de cela ſe fâche....
Oui, devant toi ; mais au boſquet
Quand avec elle Hylas ſe cache,
Veux-tu ſçavoir ce qu'ils font-là ?
Je le veux bien : il me chatouille ?
Un baiſer-la.... deux... je me brouille ;
Je te les rends, tiens, les voilà.
Tu ſoupires voyant cela !....
Ah ! ma chere Eglé, je me pâme.
Qu'ils ſont charmans ! reçois mon ame :
Je ſuccombe, mon friſſon croît.
Quel eſt ton mal ? voyons l'endroit.
Quoi ! c'eſt donc-là ce qui te touche ;
Ah ! je vois ce que tu voudrois :
Contente-toi, mets-y la bouche.
Quel plaiſir ! mais, chere Eglé ! mais !...
Que veux-tu dire ?.... il eſt encore,
Eglé, quelque bien que j'ignore.
Dis-moi ? pourquoi nous défend-on
D'aller ſeul à ſeul au bocage ?
Quoi ! feroit-on dans un vallon
Ce qu'on ne fait point au village ?
Mais plus on me l'a défendu,
Moins j'obéis & plus j'enrage.
L'autre jour pour être aſſidu
A me rendre ſous ce feuillage,

J'avois

J'avois laiſſé-là mon ouvrage :
Pour cela je fus bien battu ;
Mais je t'en aimois davantage,
Réſolu de recommencer.
Quand de t'embraſſer je petille,
On veut auſſi-tôt me chaſſer ;
Mais un baiſer rend plus gentille ;
Il eſt permis de careſſer
Une femme, & point une fille ;
N'eſt-ce point toujours embraſſer ?
Vas, mon Eglé, par jalouſie
Ta maman te défend d'aimer :
C'eſt qu'elle eſt moins que toi jolie,
Bien mieux qu'elle tu ſçais charmer.
Je voudrois que tu fuſſes mere,
On n'oſeroit plus te punir,
Si tu pouvois le devenir :
Sans doute il eſt quelque myſtere.....
Ah ! cher Damon, ſi tu ſçavois.....
Mais, dis-le moi !
Comment te dire ?
Sçai-je les noms ?
Dis à-peu-près.
Peut-être par-là je ſoupire.....
Hé-bien ! hier dans ce boſquet
J'ai vu le folâtre Philinte,
Il jouoit avec Amarinthe :
Entre ſes bras il la ſerroit,
Il s'agitoit, il ſoupiroit :

Damon, je les regardois faire :
Ce jeu, je crois m'auroit pu plaire.
Par soupirs elle s'exprimoit,
Et languiſſamment ſe pâmoit
Sur un lit de fleurs étendue,
Offrant ſes appas à ſa vue.
D'où venoit, Damon, ce plaiſir ?
Il eſt quelque cauſe inconnue :
S'embraſſer ne fait rien ſentir
Qui nous faſſe comme eux mourir.
Eh ! faiſons comme eux, ma bergere,
Découvre-moi tous tes appas :
Puis étend-toi ſur la fougere,
Je te vais ſerrer dans mes bras.....
Voilà comme étoit Amarinthe ;
Si tu pouvois ſans l'avoir vu,
Imiter l'habile Philinte :
Serre-moi, Damon, que ſens-tu ?
Ma chere Eglé, que je t'adore,
Que je te preſſe dans mes bras :
Quoi ! Damon, tu parles encore ?
Ah ! Philinte ne parloit pas.
Il n'eſt rien dans toi qui t'agite,
Il n'eſt rien dans moi qui palpite ;
Toujours Philinte s'agitoit,
Toujours ſa belle palpitoit . . .
Mais j'entends du bruit... Viens t'inſtruire
C'eſt Amarinthe, & ſon amant ;
Une leçon m'a pu ſuffire

Une te peut rendre ſçavant.
Vois-tu ? vois.... c'eſt aſſez, bergere,
S'écria l'amoureux Damon ;
Reviens, reviens ſur la fougere :
Je ſçais d'où naiſſoit mon friſſon.

LA NOUVELLE NINON,

ANECDOTE GALANTE.

A Madame de V....

Cet honnête homme au ſein d'albâtre,
Qui plus beau, mais non moins folâtre
Que le Dieu qu'*Ovide* chantoit,
Fit ce bon billet à *La Châtre*,
Dont Vénus paya le protêt ;
Cette fille charmante, en amour ſi volage,
Et fidelle en amitié,
Ce Philoſophe heureux, auſſi galant que ſage,
Que le tendre *Epicure* auroit déïfié ;
Eut pour dernier amant un Abbé, dont les Graces
Avoient compoſé les attraits ;
Par ſon eſprit d'ailleurs autant que par ſes traits
Digne de marcher ſur ſes traces.
Gédoin étoit ſon nom. L'*Aurore* & tous ſes feux,
De *Titon*, malgré ſa tendreſſe,

Ne purent qu'une fois rechauffer la vieilleſſe ;
Des miracles pareils ne ſe font point par deux.
Mais à l'aimable Abbé ſa charmante maîtreſſe
En échange de ſon printemps,
De ſa fraîcheur, de ſa jeuneſſe
Accorda ſes quatre-vingt ans.
Encor preſcrivit-on à ſes tranſports ardens
Que ſa beauté ne lui ſeroit acquiſe,
Que lorſqu'enfin marquant tous les inſtans,
Son horloge à la main, le Temps
Sonneroit l'heure à ſes deſirs promiſe.
Or en ranimant le vieillard,
L'*Aurore* acquit bien moins de gloire :
Souvent à la parure, aux reſſources, à l'art
On doit cette foible victoire.
Mais par des charmes renaiſſans
Faire oublier cet intervalle immenſe
Qu'amour meſure entre l'adoleſcence,
Et cet âge, effroi des amans,
Où le triſte dégoût commence
A ſe coëffer en cheveux blancs ;
Renouveller ſes droits, & ſa puiſſance ;
C'eſt un triomphe peu commun :
Il en coûte beaucoup à la nature avare
Pour créer ces objets dont l'exiſtence eſt rare ;
Et chaque ſiecle, à peine en produit un.
Comment piquer l'impatience
Dans ces jours trop faits pour languir ;
Comment contraindre à la conſtance ?

Et pour des cœurs à peine enfantés au desir
Etre la source du plaisir
Et la fontaine de jouvence ?
Comment? je le demande : ah ! mortel trop ingrat!
On croiroit que je m'en étonne ;
Se pourroit-il que mon cœur s'égarât
Jusqu'à ce point ? . . . *Uranie :* ah ! pardonne :
Auprès de toi plus je raisonne,
Et plus je deviens délicat.
Le tendre Abbé dont ma muse riante
Célebre en ces vers le bonheur,
Eut une destinée heureuse & triomphante ;
L'amour veilla lui-même aux progrès de son cœur,
Et prodigua pour lui tous les biens qu'il enfante.
Une sage folie, une tendre raison
Signalerent son goût par une double chaîne :
A vingt ans il aima *Ninon*,
A soixante il aima *Va* . . .
Uranie, il t'aima. Ses premieres amours
Devoient annoncer ses dernieres :
Comme mille astres tutélaires
Eclairent le soir des beaux jours.
A peine treize fois avois-tu vu *Zéphyre*,
Du tendre objet de son délire
Ranimer les transports par de nouveaux sermens ;
Et dans ses bras la tendre *Flore*,
Des présens qu'elle fait éclore
Couronner le front du Printemps.
Mais dès ces jours heureux ta voix enchantereſſe

Enflammoit la froide raiſon :
Les Nymphes envioient ta taille & ton adreſſe
Aux Graces tu donnois leçon ;
Gédoin en toi retrouvoit ſa *Ninon*,
Son eſprit, ſa délicateſſe,
Ce jugement ſi digne de *Platon*,
Et ce penchant à la tendreſſe
Qui par une heureuſe union,
Au doux plaiſir marioit la ſageſſe.
Il te jugea ſans paſſion
Comme *Ninon* jugea *Voltaire* :
Et ce que ce grand-Maître eſt au ſacré vallon,
Tu l'es, *Uranie*, à Cythere.
Que de charmes dans ton eſprit !
Que de graces dans ton corſage !
La pureté de ton langage,
Etonne alors qu'elle ſéduit.
Le temps de ſon affreux ravage
N'a point marqué de traces ſur ton front :
Et l'amour qui te voue un éternel hommage,
Pour célébrer ton triomphe ſur l'âge,
Lui-même eſt ton *Saint-Evremont*.
Auſſi jeune & non moins ſenſible
Que le charmant Abbé *Gédoin*,
Eſclave d'un objet à qui tout eſt poſſible,
J'obtiens un ſemblable deſtin.
Faſſe le Dieu qu'à Paphos on adore,
O ma V.... ô ma *Ninon*,
Que chaque jour, comme autrefois *Titon*,

Je ſois reçu dans les bras de l'*Aurore* ;
Que comme lui, mes tranſports renaiſſans
Méritent chaque jour, que l'objet qui m'enchante
Me conduiſe à quatre-vingt ans,
Et que le lendemain je me retrouve à trente.
Daigne agréer ces tendre vers,
Toi qui ſoutiens le feu de mon génie :
L'amour me les dicta, mon aimable *Uranie* ;
C'eſt par lui qu'il te ſont offerts.
De cette piquante anecdote
Tout parle à Paphos en ce jour :
Et ſur ſes tablettes l'Amour
Lui-même en a déja pris note.
Ce Dieu parmi ces vers a fait choix d'un quatrain :
C'eſt aſſez pour qu'il me ſurvive ;
Sur le tombeau du fortuné *Gedoin*,
Dès ce jour même il veut que l'on écrive :
» Une ſage folie, une tendre raiſon
» Signalerent ſon goût par une double chaîne,
» A vingt ans il aima *Ninon*,
» A ſoixante il aima *Va*....

CONTE.

LE BON CONFESSEUR.

La jeune Alix dans un temps de Carême,
Ayant je ne ſçais où rencontré quelque ſot,
Qui prétendoit par maint problême
Lui démontrer que l'enfer eſt le lot
D'un tendre objet dont le cœur aime;
La pauvrette verſoit des pleurs,
Sur ſes péchés ſi doux, ſi chers à la nature,
Qui donnent à la créature
Des talens vraiment créateurs.
J'irai, me dit-elle, à confeſſe:
Je ne t'aimerai plus: c'eſt un cruel aveu;
Mais crois-en ma délicateſſe
Pour t'oſer ravir ma tendreſſe,
Il ne falloit pas moins qu'un Dieu.
Au Miniſtre je vais promettre
De t'oublier: que de maux! que d'ennuis!
Le pardon des péchés ſans doute eſt à ce prix;
Encor voudra-t-il bien, Lubin, me les remettre.
Rien qui diſpoſe mieux un cœur
Au tendre amour, qu'un ſoupçon de triſteſſe:
Qui ne ſçait que de la douleur
Il n'eſt qu'un pas à la tendreſſe?
Eh-bien! ma chere Alix, de ta confeſſion

Commençons à nous deux l'ouvrage :
En me voyant, brûlante paſſion,
Baiſers ardens, tendre langage ;
Oui, Lubin .... n'oublions-nous rien ?
Ta bouche ſavouroit la mienne ;
Et mes levres preſſoient la tienne...
Oui, Lubin... ton bonheur étoit toujours le mien.
Chaque détail méritoit un exemple :
Je l'y joignois. L'amour deſſus le tribunal
Monte à l'inſtant & nous contemple.
Un ſopha nous ſervoit de confeſſionnal.
J'étois le Prêtre. Alix, ô bonheur ſans égal !
Etoit là Pénitente, & fut bientôt le temple.
Mais l'eſprit occupé de rémiſſion
Qui tant importoit à ſon ame,
Elle ne voyoit pas que ma brûlante flamme
La livroit toute entiere à ma diſcrétion.
Me les remettra-t-il, s'écrioit-elle encore ?
Les yeux déja par le plaiſir ſoumis :
Et moi de m'écrier : » Cher objet que j'adore,
» Tous vos péchés vous ſont remis.

CONTE.

LA FEMME CHASTE.

Un jeune époux, à la taille bien prise,
Et sûr par-là de fixer un bel œil,
Un jour en changeant de chemise
Faisoit un peu céder la pudeur à l'orgueil.
Sa naïve moitié, chaste par caractere,
Ne peut voir sans rougir ce désordre affecté;
Et bientôt sa sincérité
Fit au folâtre une leçon sévere.
Fi donc, badin: détrompez-vous,
Si vous croyez qu'à vous cette ruse m'attache:
Plus de raison, mon cher époux;
Cela n'est beau, que quand cela se cache.

CONTE.

LES DANGERS DU VOISINAGE.

Un jour Purgon à la petite Orphise,
D'un lavement exaltoit les effets:
J'en ai vu les plus grands succès,
Et par-lui j'ai guéri l'aimable Cidalise,

D'une fievre brûlante, horrible en ſes accès.
Eh! ne m'en parlez pas : tout mon être en friſſonne,
Lui dit la belle alors prête à s'évanouir :
D'honneur, vous me faites frémir ;
Et dans moi la nature autrement en ordonne.
Pour ſe ménager un chemin
Toute canulle m'épouvante :
Rien ne ſe prête à ſon tact inhumain,
Et pour ne pas mourir, il me rendroit mourante.
Un certain homme aux yeux malins,
En l'écoutant ſourioit dans ſon ame :
Je le crois bien, dit-il, Madame ;
Les grands Seigneurs font les petits voiſins.

CONTE.

LE CHAGRIN DES PERES.

DAMON, pour gentille fillette,
Epris de la plus tendre ardeur,
Enfin vainqueur de la follette,
En obtint un aveu flatteur.
Mais le galant voulut qu'en ſa chartreuſe
La belle un matin ſe rendît ;
Et là le frippon lui promit
Joli repas, fête amoureuſe ;
La gaillarde à tout conſentit.

On ſe ſépare en ſe donnant parole :
Plus d'un baiſer ſert à la confirmer ;
Mais eſpérance trop frivole !
On doit tout craindre, alors qu'on ſçait aimer.
Le jeune amant avoit un pere :
Et de ces peres il en pleut !
Celui-ci d'humeur trop ſévere,
En vieillard obſtiné veut très-bien ce qu'il veut.
Quel moment il choiſit pour conclure une affaire !
Celui même du rendez-vous.
Son fils lui doit prêter ſon miniſtere :
L'autre accuſant le deſtin trop jaloux,
S'en défend du ton le plus doux :
Mais du vieillard l'humeur auſtere
Déja bouillonne de couroux ;
Il faut partir.... & cependant l'Aurore
En ſe levant avoit vu les apprêts
De ce repas dont l'Amour fit les frais.
Les dons divers de Pomone & de Flore
A la pourpre qui les colore
Joignent leurs plus charmans bienfaits :
Et rival du Dieu de la tonne,
L'amour par un flacon d'un nectar pur & frais,
Se promet d'embellir la nouvelle *Erigone*,
Qui n'y pourra goûter ſans y tremper ſes traits.
L'amant parti, la belle arrive ;
Déja brûlante de deſir :
Et ſa beauté plus piquante & plus vive
S'enhardiſſoit par l'eſpoir du plaiſir ;

Je ne ſçais quoi d'une grace laſcive
Combattoit, pour mieux l'embellir,
Les reſtes fugitifs d'une pudeur naïve.
Elle demande enfin Monſieur Damon
D'une voix timide & tremblante :
Un franc valet, libertin compagnon,
Dans plus d'une affaire galante,
De ſon maître jadis l'agent ou l'eſpion,
Sur cette colombe charmante
Jettant l'œil hardi d'un vautour,
Crut au vieillard faire ſa cour
En lui livrant cette pudique amante.
Mais pour elle, quel triſte inſtant !
Auprès du lit déja conduite,
D'un cadavre qui reſſuſcite
Elle tremble en voyant le ſpectre haletant.
Le vieux coquin de ſa jeune victime
Preſſe la main en tremblottant ;
Et cherche le rayon du crime
Dans ſes beaux yeux qu'il fixe en s'agitant.
Bientôt on ſert une table ſplendide :
La pauvrette s'excuſe, & n'a point d'appétit ;
Mais tout en s'excuſant, déja ſa main timide
A fait l'eſſai du plus tendre biſcuit.
De ſortir n'étant plus maîtreſſe,
Il falloit bien céder à la néceſſité :
Que ſon amant adorât ſa beauté,
Rien de plus ſimple ; la jeuneſſe
Dans tous ſes ſens verſoit la volupté.

Mais d'un coup d'œil rechauffer la vieilleſſe,
Réveiller ſes deſirs, ſa ſenſibilité,
De ce triomphe heureux ſon orgueil fut flatté;
C'eſt-là l'ordinaire foibleſſe
De notre pauvre humanité :
Preſque toujours la vanité
Fait céder la délicateſſe.
Déja le vieux ribaud a fait plus d'un larcin,
Donné plus d'un baiſer à ſa jeune compagne,
Dont le regard à demi-libertin,
Laiſſoit à deviner, ſi l'effet du Champagne
Agiſſoit plus qu'un deſir clandeſtin.
Déja folâtre & petillante,
Comme le doux nectar que ſavoure ſon goût,
D'une liqueur encore plus brûlante,
En riant elle verſe au vieillard plus d'un coup.
Dans ſa prunelle ſémillante
On voit briller la curioſité :
Elle guette en ſecret le deſir qu'elle enfante;
Et confondant avec malignité
Ses vingt ans, ſa vivacité,
Avec des tranſports de ſoixante,
Elle ravive une ſeve mourante
Dans un arbre qu'elle a quitté;
Non, qu'aucun fruit excite ſon attente :
Mais c'eſt qu'au moins la fleur, la tente;
Un bien ineſpéré vaut plus qu'il n'a coûté.
Or cette fleur, à force de courage,
La belle enfin parvint à la cueillir :

C'étoit un triomphe ſur l'âge ;
Et quel cœur peut ne pas chérir
Sa puiſſance dans ſon ouvrage.
Mais cet honneur une fois remporté,
La belle fuit ſa conquête débile,
Semblable à cet enfant, qui d'un ſouffle emprunté
Groſſiſſant un balon docile,
S'en ſert pour amuſer ſa folâtre gaîté ;
Mais qui bientôt le voyant inutile,
Et flaſque ſous la main qui le rendit agile,
Dédaigne ſa caducité.
Sans force alors & ſans haleine
De ſe ſentir mourant le bonhomme affligé,
Diſoit en reſpirant à peine :
Ah ! le coquin de fils que j'ai !
Voyez combien ſont à plaindre ces peres !
Les déſordres de leurs enfans,
Leurs paſſions & leurs penchans
Ont pour nous des ſuites ameres.
Le plaiſant fut, qu'alors de retour au logis
Le jeune amant entendoit ces complaintes :
Ainſi ſon pere a tout appris !
A ſes regrets ſuccedent mille craintes.
Son pere en eſt malade !.. il s'approche en bon fils :
S'informe à lui du ſujet de ſes peines.
L'autre lui répond : Ah ! bourreau,
La vie infâme que tu menes,
Conduit ton pere au tombeau.

CONTE.

L'HEUREUSE MÉDITATION.

Cloé, fillette tendre & belle,
Sur l'Evangile le matin méditoit:
Y cherchoit le ſecours d'une force nouvelle
Contre le Dieu qui la tentoit,
Contre ſon âge enfin, contre l'amant fidele
Que ſa pudeur en ſecret redoutoit;
Elle liſoit encor, quand ſon amant lui-même,
Choiſiſſant un inſtant heureux,
Vient ſe jetter aux pieds de ce qu'il aime,
Et chercher en tremblant ſon bonheur dans ſes yeux.
La belle à ſa ſainte lecture
Ne dérobant aucun moment,
Ne paroît écouter ni ſon cœur qui murmure
D'un ſemblable déguiſement,
Ni l'amant tranſporté qui lui fait la peinture
De ſes feux & de ſon tourment.
Elle en étoit à cet endroit du livre,
Où pour remplir la ſalle d'un feſtin,
Le maître du lieu ſe fait ſuivre
Du premier inconnu qui tombe ſous ſa main.
Elle y liſoit qu'en choiſiſſant ſa place
Un convié modeſte avec candeur,

Ayant

Ayant prouvé ſon peu d'audace,
Avoit été placé bientôt avec honneur.
Eh-quoi ! dit l'amant, toujours lire,
Sans à mes feux prendre la moindre part !
Loin de partager mon délire
Ne pas daigner m'honorer d'un regard !
Eh ! que liſez-vous donc digne de cette extaſe ?
Tenez, voyez, dit la belle auſſi-tôt,
En lui montrant du doigt le texte mot à mot ;
Et l'amant y lut cette phraſe :
Mon cher ami, montez plus haut.

CONTE.

L'ORGUEIL PAYÉ.

L'AVEZ-VOUS lu mon Mandement nouveau,
Diſoit certain Prélat d'humilité profonde,
A certain homme du grand monde,
Qui connoiſſoit l'air du bureau ?
Qu'en dites-vous ?... mon zele apoſtolique ?....
Tout eſt on ne peut mieux rendu,
Dit l'autre, d'un ton pacifique :
On ne peut l'écouter ſans aimer la vertu ;
Tout le monde le lit.... il eſt d'un pathétique !....
Mais, Monſeigneur, mais vous, l'avez-vous lu ?

CONTE.

LA MAUVAISE ANNÉE.

CERTAIN Normand, par état empyrique,
Venoit chaque année à Paris,
Pour les vendre très-cher, acheter à bas prix
Force médicamens, dont la vertu tragique
Des Curés d'alentour augmentoit les profits.
Entr'autres beaux achats qui leur rendoient service,
De Galien ce damnable ſuppôt,
Chez ce Gagiſte armé par la juſtice,
Que nous nommons maître-Charlot,
Achetoit chaque année, à deux écus le pot,
D'une pommade... Or il faut tout vous dire:
En narrant le plus ſimple fait,
Toujours il faut trouver l'art de décrire;
Par lui tout charme, & ſans lui tout déplaît.
Pour compoſer cette ſublime eſſence,
Après ſa mort plus d'un pauvre pendu
Avoit fourni de ſa ſubſtance;
Les ſucs humains en formoient la vertu.

Certaine année, accourant bourſe ouverte,
Mons l'aſſaſſin Normand offroit ſes deux écus
Par chaque pot.... On n'en vend plus,

Lui dit l'autre, à ce prix : j'ai ſouffert une perte!...
Contez-moi tout, répond l'Hippocrate étonné :
Inſtruiſez-moi ? qu'eſt-il arrivé, je vous prie ?....
Ah ! c'eſt que cette année, hélas ! la Normandie,
Mon cher Monſieur, n'a pas donné.

CONTE.

LA BONNE PÉNITENTE.

POURQUOI, diſoit Iſabelle à ſa ſœur,
Parler de ton amant ſi long-temps à confeſſe ?
Au lieu de la guérir, c'eſt enivrer ton cœur.
Ah ! répond l'autre avec tendreſſe ;
Quand je promets de le ſacrifier,
C'eſt le moyen le plus doux de vengeance
Contre le ſuppôt d'ignorance
Qui m'ordonne de l'oublier.

CONTE.

LE FRANÇOIS PRÉVOYANT.

CERTAIN François aſſez bel homme,
Au teint charmant, au front heureux,
Se promenoit dans un jardin de Rome,

Pays quelque peu dangereux.
Dans ce climat l'amour a des caprices :
Pour être mieux ſuivi des plaiſirs & des ris,
Il leur tourne le dos.... & ces Enfans novices
Dans des ſentiers nouveaux égarés & ſéduits,
Dans leurs folâtres ſacrifices
Quittent la Mere pour le Fils.
Pour obtenir entrée au temple de Cythere,
De tout temps Vénus établit
Qu'il faut pouvoir offrir un gage de myſtere;
Qu'on nomme piece de crédit.
En Italie, on contrefait ſans peine
Ce gage heureux. Plus d'un faux-monnoyeur,
Par contrebande y fraude ſans pudeur
Le type de la ſouveraine.

Or mon François inſtruit dans les uſages,
Se promenoit, & s'étonnoit comment
On oſoit par de tels outrages
Offenſer maints jolis viſages,
Dignes de captiver le moins fidele amant.
Pour montrer ſa taille élégante,
Il s'étoit boutonné du haut juſques en bas :
Et ſon épée, arme utile & galante,
Miſe plus de côté, ſembloit ſuivre ſes pas.
Cette façon de porter ſon épée
Choqua les yeux d'un homme du pays,
Dont cette fois la fineſſe trompée
Eut le ſort des faux beaux-eſprits.

Eſt-ce donc la coutume en France
De porter ſon épée ainſi ?
Non, répond le François : mais pourquoi donc ici,
Dit l'autre, cette différence ?
C'eſt que, Monſieur, reprend le François à l'inſtant,
Quand on ſçait être prévoyant
Du côté de l'attaque on place la défenſe.

CONTE.

LE SONGE.

A EGLÉ.

EGLÉ, je dormois ce matin,
Et le repos ſervoit ma flamme :
Quand j'ai cru voir entrer au bain
L'objet qui regne dans mon ame.
Je m'élance à l'eau plein de feu :
Les flots lui portent mon hommage ;
Un effort m'éveille.... & j'enrage
D'avoir tant nagé pour ſi peu.

CONTE.

LA BONNE MERE.

POUR bien établir ſes enfans,
Jean ne fit rien, en mauvais pere.
Comment ſont-ils donc opulens?
Je le ſçais bien . . . pour eux leur bonne mere
S'eſt donné bien des mouvemens.

CONTE ANACRÉONTIQUE.

LE MESSAGE.

HIER dans cette aimable cour
Où tout eſt tranſport & miracle,
J'ai vu le plus joli ſpectacle
Que jamais puiſſe offrir amour.

Sous un boſquet, où tout inſpire,
Etoit la touchante Amitié:
L'objet d'un choix juſtifié
Lui donnoit le deſir d'écrire.

Mais une plume lui manquoit :
Tout près d'elle ardent à lui plaire
Etoit un enfant de Cythere ;
Et voici comme il s'expliquoit.

Déeſſe la ſoif me dévorer :
Mes plumes vont tout reparer ;
Daignez pour me déſaltérer
Me livrer ce ſein que j'adore.

La Déeſſe héſite & combat :
Tout étonne, tout épouvante,
Mais auſſi tout flatte, & tout tente,
Quand on eſt vraiment délicat.

Des remparts d'un voile infidele
Le Dieu ſe joue avec zéphyr,
Et veut avant de l'affoiblir
Prouver le pouvoir de ſon aîle.

Déja ſon triomphe eſt parfait :
Il jouit de tout ſon ouvrage ;
Et ſa bouche le dédommage
Du préſent que ſon aîle a fait.

Mais jugez alors de quel ſtyle
Ecrivoit la tendre Amitié :
N'en pas trop dire de moitié,
Me ſemble alors bien difficile.

Mais ſon cœur ne s'en doutoit pas :
Et chaque jour plus d'une belle
Croit d'amitié parler comme elle,
En tenant l'Amour dans ſes bras.

Sans le ſçavoir l'eſprit s'allume :
On ſe livre à l'enfant malin ;
Et ſa bouche en preſſant un ſein,
Trace moins de feu que la plume.

Elle écrivoit : lorſqu'à ſes yeux
Une colombe ſe préſente :
Cette meſſagere charmante
Vole vers l'écrit précieux.

La Déeſſe reconnoiſſante
Comprend cette faveur des cieux,
Et confie au bec amoureux
Cette miſſive intéreſſante.

L'oiſeau s'élance, diſparoit :
Le Dieu reſte avec la Déeſſe ;
Et moi, plein d'une douce ivreſſe,
Je formai ces vœux en ſecret.

Puiſſé-je mériter, Amour,
Par un fidele & pur hommage,
Et le départ d'un tel meſſage,
Et la colombe, & ſon retour !

CONTE ANACRÉONTIQUE.

LE RETOUR.

Aujourd'hui, mon impatience
M'a ramené vers ce boſquet,
Où de plus un aimable objet,
Hier j'admirai la préſence.

A la même heure, au même lieu
J'ai cru voir la même Déeſſe,
Tendre, & folâtre avec ſageſſe,
Nourrir, bercer le petit Dieu.

Que ma ſurpriſe fut extrême !
Je ne reconnus plus ſes traits :
C'étoient bien les mêmes attraits ;
Mais elle n'étoit plus la même.

Le bras ſur une ancre appuyé,
Elle avoit pris dans mon abſence
Les attributs de l'Eſpérance,
Et quitté ceux de l'Amitié.

Bientôt ſon œil riant m'annonce
De ſon cœur les tranſports divers :
La colombe alors fend les airs,
Et lui rapporte une réponſe.

En liſant, le feu de ſes yeux
Trahit ſon cœur qui ſe raſſure :
Elle ſoupire, & la nature
Reconnoît ce ſignal heureux.

Pour former un voile plus ſombre
De vos aîles, malins Amours,
Vous entrelacez le ſecours ;
Déja le jour reſſemble à l'ombre.

Ces lieux ſont un temple enchanté :
Des roſes dont il ſe couronne,
Zéphyre aux Graces forme un trône
Où ſe couche la volupté.

Mon œil ne voit plus la Déeſſe :
Tout diſparoît, change à la fois ;
Son ancre eſt devenu carquois,
L'Enfant a perdu ſa foibleſſe.

Qu'il eſt grand aujourd'hui, ce Dieu
Qu'allaitoit hier l'Eſpérance !
Qu'il eſt nerveux ! que de puiſſance !
Pour lui tendre un arc c'eſt un jeu.

Ainſi raiſonnant en ſilence
J'admirois ces objets nouveaux :
Quand le Dieu m'adreſſe ces mots
Si chers à mon intelligence.

Pour croître, il me ſuffit d'un jour :
Toujours l'Eſpérance m'allaite ;
Eſt-elle enfin bien ſatisfaite ?
Il ne reſte plus que l'Amour.

Mais alors ma force commence :
Tiens, vois si mon arc eſt parfait,
Dit-il, en me lançant un trait;
En un jour telle eſt ma puiſſance.

O Sapho, depuis ce moment
Je brûle d'une vive flamme :
Et mieux qu'au boſquet dans mon ame,
Se paſſe chaque événement.

Votre ſein à ma ſoif ardente,
Doit un nectar délicieux :
Qu'une colombe bienfaiſante
Acheve ſon meſſage heureux.

Qu'à ſon retour l'Enfant modeſte
Devienne un conquérant heureux :
Et pour jamais entre nous deux,
Que l'Amour ſoit le ſeul qui reſte.

CONTE ANACRÉONTIQUE.

L'AMOUR SANS ARC ET SANS BANDEAU.

HIER l'Amour devant Thémire
Parut ſans arc & ſans bandeau :
Simple, diſcret ; chaque ſourire
Etoit un hommage nouveau.

Quoi ! ſans arc vous oſez paroître,
Dit cette nouvelle Vénus !
Vous, l'Amour ! comment vous connoître !
Vous n'avez point ſes attributs.

Me reconnoître, moi, Déeſſe !
Rien de plus aiſé, dit le Dieu :
Pourriez-vous avec tant de feu
Me méconnoître, à ma tendreſſe ?

Tout eſt ſoumis, mortels & Dieux :
Et quel triomphe plus facile !
Mon arc me devient inutile :
Mes plus ſûrs traits ſont dans vos yeux.

Près d'une belle à qui tout cede,
Tout voile ſeroit un affront ;
C'eſt au myrthe à ceindre mon front :
Mon bandeau ne ſert qu'une laide.

J'abjure & carquois & bandeau,
Ma Thémire : qu'aurois-je à craindre ?
Il me ſuffit de mon flambeau,
Je vous défie : oſez l'éteindre.

CONTE.

LE SOUFFLET.

A la charmante Iris, tendre & chaſte beauté,
L'Amour apparoiſſoit en ſonge :
Ce Dieu charmant, du plus léger menſonge
Fait ſouvent une vérité.
L'aimable Iris, en ſommeillant
Sourit au Dieu dont l'image la touche :
Rivale des roſes, ſa bouche
Sembloit chercher les levres de l'enfant.
A ſes côtés la Jalouſie
Veilloit ſous les traits d'un époux :
Qui dit mari, dit un jaloux,
Et tout mari vit d'inſomnie ;
Un œil veille, quand l'autre dort :

L'époux ſent dans ſon cœur déja naître la rage :
Sa femme d'un amant ſe rappelle l'image ;
Des ſoupirs ſans objet l'allarment ſur ſon ſort :
Dans un ſonge il voit un outrage.
Tâchons, dit-il, de tirer ſon ſecret :
Femmes, de vos jaloux redoutez la malice ;
Tout, quand l'Hymen en eſt à l'artifice,
Juſqu'au ſilence eſt indiſcret.
A parler tendrement notre jaloux s'eſſaie :
Les époux ſont les ſinges des amans ;
Sa voix forme des ſons rauques ou diſſonnans :
Il la croit tendre, alors qu'elle graſſaie.
Iris s'éveille à ces ſons peu connus,
Le devine, ſourit, ſonge à ce qu'il faut faire :
Vous ne déplaiſez jamais plus,
Maris, qu'alors que vous cherchez à plaire.
L'autre redouble encor : Iris toujours feignoit
De bien dormir.... quelle eſt votre inſolence,
Lui dit-elle, en payant ſes fadeurs d'un ſoufflet !
Si mon mari vous entendoit !
Mon bon voiſin, par cette pénitence,
Apprenez & retenez bien,
Qu'on ne doit point tenter une femme de bien.
L'époux croyoit toujours voir ſommeiller la belle :
Du ſoufflet il s'applaudiſſoit ;
Jeunes beautés agréez mon ſouhait :
Puiſſe toute amante fidelle,
Près d'un mari qui lui déplaît,
Rêver & s'éveiller comme elle.

CONTE.

LA FEMME SOBRE.

La groſſe Alix auprès de ſon époux
Etaloit ſes appas à table ;
La Dame avoit un appétit de Diable.
L'hôte lui faiſant les yeux doux,
D'un plat de céleri, plante en ſucs très-féconde,
Lui faiſoit offre galamment.
Qu'à mes deſirs ce mets réponde :
Il eſt de votre goût, & pour vous ſeulement.
Or, Meſſieurs, de la bonne Dame
Admirez la ſobriété :
Mange-le tout, ma petite ame,
Dit-elle à ſon époux : mange-le pour ta femme :
Mon appétit ſera mieux contenté.

CONTE.

L'*EX-VOTO*.

Certain Pape, l'honneur de Rome,
Politique éclairé, peu ſuperſtitieux,
Auſſi ſçavant qu'ingénieux,
Et pour tout dire enfin, grand homme,

A certain Envoyé qu'il chérissoit beaucoup
Fit présent d'une montre, où le prix ordinaire
Des diamans sembloit un mérite vulgaire,
Tant le ciseau de l'Artiste & son goût
Avoit par le travail surpassé la matiere.
Cet Envoyé tendre & voluptueux
Soupiroit pour certaine Dame,
Digne en tout de fixer ses vœux:
Bientôt le bijou précieux
Devint un gage de sa flamme;
On n'a plus rien à soi, quand on donne son ame:
Tout appartient à l'objet de nos feux.
Le don avoit bien de quoi plaire:
Il marquoit l'heure du berger;
Les jours sont ou bien longs, ou bien courts à Cythere:
L'amour à chaque instant pouvoit l'interroger.
Et l'aiguille, & la chaîne, & sa place ordinaire
Devenoient autant d'attributs,
Emblêmes sacrés du mystere;
C'étoit mettre un cadran solaire,
En choisissant l'endroit où l'astre luit le plus.
D'ailleurs toujours quelque guirlande
Doit consacrer le souvenir d'un vœu:
On indique par quelque offrande
Et la reconnoissance, & la grace, & le Dieu.

Le hazard fit qu'un objet d'importance
Força la Dame un jour d'aller se présenter

Au Pontife à ſon audience ;
Elle ſçavoit que ſa préſence,
Autant que ſon bon droit, ſçauroit ſolliciter.
Par amour, par faſte peut-être,
La montre étoit à ſon côté :
Le Pape de la reconnoître,
De la fixer avec malignité.
La Dame le remarque ; alors croyant ſans doute
Que tout juge eſt un peu ſenſible à l'intérêt,
Et que tout procès ſe perdroit
Sans les petits préſens que la juſtice coûte ;
Au Pontife elle offre à l'inſtant
Cette montre ſi précieuſe :
Et ſe dit être trop heureuſe
De lui ſacrifier ce qu'il admire tant.
Il eſt vrai, je l'ai regardée,
Dit le Pape, j'en fais l'aveu :
Mais je ſuis loin de l'avoir demandée,
Et par état je m'y connois un peu ;
Tout *ex-voto* doit reſter près du lieu
Où la grace fut accordée.

CONTE.

LE BON RÉGIME.

Jeune fillette, & naïve & charmante,
Touchoit à peine à ſes quinze ans :
Mais la nature en elle un peu trop lente
Se conſumoit en efforts impuiſſans.
Telle ſeroit une roſe naiſſante,
Qui pour éclorre aux baiſers du zéphyr,
Ne trouvant point de chaleur agiſſante,
Se flétriroit ſur ſa tige mourante,
Et pâliroit loin de s'épanouir.
Julie (ainſi ſe nommoit cette belle)
Dépériſſoit à chaque inſtant :
Comme un jet-d'eau qui s'épuiſe en luttant
Contre un conduit imparfait ou rebelle.
On craignoit déja pour ſes jours :
Tout menaçoit leur trame délicate ;
Enfin la belle emprunta le ſecours
Et les avis d'un moderne Hippocrate.
Dieux ! qu'à cet âge on eſt intéreſſant !
Le Médecin conſulte, il preſcrit un régime,
Et promet d'arracher aux Parques leur victime,
De donner à ſon être un principe agiſſant.
La belle s'y conforme avec exactitude :
Régime le matin, & régime le ſoir ;

Vivre, embellir eſt un ſi cher eſpoir!
Pour s'en aſſurer, ſon étude
Etoit de conſulter ſans ceſſe ſon miroir.
Enfin ſes charmes de renaître:
Galans d'accourir, d'admirer,
De l'interroger ſur ſon être;
Comment un tel prodige avoit pu s'opérer!
Et la belle auſſi-tôt pour toute répartie
Leur répondoit: mon Médecin
M'a ſeul rendue auſſi jolie;
Et comment donc, dit un malin?
Je ſçais mal ces noms-là, lui répondit Julie.....
Je m'en ſouviens pour tant...le remede eſt certain;
Il m'a preſcrit un régiment de vie.

CONTE.

LA CHARITÉ.

Hier le bon vieillard Clitandre
Près d'Eglé jouoit les transports :
Et sur sa main pour prix de ses efforts
Il prit le baiser le plus tendre.
La belle ne sçavoit comment lui témoigner
Sa trop juste reconnoissance :
Je la voyois prête à le dédaigner,
Car il vouloit plus loin pousser sa chance.
Eglé de me dire aussi-tôt,
Répondez donc pour moi : car de ma vie
A pareille galanterie
Je n'ai sçu dire ce qu'il faut.
Eglé, lui dis-je alors, vos yeux en leur langage
Lui demandoient la charité,
Il la leur fait ; un baiser est le gage
Qu'a cru devoir choisir sa générosité.
Mais si de vous son action demande
Quelque mot dont il soit flatté ;
Répondez-lui : Dieu vous le rende.

CONTE.

LA BRECHE.

CERTAINE femme, en ma préſence,
Interrogeoit un Officier,
Sur cet art ſi fatal à notre pauvre engeance,
Dont tant d'êtres font un métier.
Sur-tout, la Dame curieuſe
Avoit fort les breches à cœur :
Elle en trouvoit l'invention heureuſe,
Et favorable à la valeur.
Combien faut-il qu'une breche ait d'eſpace,
Quelle en doit être la largeur ;
Pour y monter faut-il de la vigueur ?
Canone-t-on long-temps pour emporter la place ?
Des boulets qu'elle eſt la groſſeur ?

Vingt queſtions ſe ſuccédoient ſans ceſſe :
Les mines ſont encor propres à cet effet,
Diſoit la Dame : une mine ſe fait
En creuſant le terrein ; car ſi toujours l'adreſſe
A la force ne ſe joignoit,
Mars & l'Amour auroient trop de foibleſſe.
Nouveaux détails alors ; combien de profondeur,
Mon cher, doit avoir une mine ?
Combien de temps d'un mur aſſure la ruine ;

Quels ſont les outils du Mineur ?
Que de travail pour chaque breche !
Comment meſurer la longueur
Que doit avoir l'utile meche
Par qui le feu ſe porte au ſalpêtre en fureur.

A chaque queſtion il falloit ſatisfaire
Sans héſiter. Ainſi, dit la Dame, à l'inſtant
Où la breche ouvre enfin paſſage à l'aſſiégeant,
Le fort le mieux bâti ne réſiſte donc guere ?
Vous ne vous trompez pas, reprit le militaire :
L'aſſaut ſe donne, & la place ſe prend ;
Mais c'eſt l'uſage en amour comme en guerre :
Même avant l'aſſaut on ſe rend.

Comme il parloit, la bonne Dame,
Qui prétendoit malgré ſes cinquante ans
Du jeune Hector ſoumettre l'ame,
Laiſſa tomber cinq à ſix fauſſes dents,
En bégayant quelques mots de ſa flamme.

Témoin de cet événement,
Je dis auſſi-tôt au galant :
Quand la breche eſt ouverte, on ne fait plus de grace,
Selon vous : tout eſt pris. Moi, je penſe autrement ;
Et cette breche-ci doit très-certainement
Empêcher de prendre la place.

CONTE.

COMME ON SE FRAPPE.

Certaine Eglé, réduite en cet état
Où se trouvoit la belle Alcmene
Quand Jupin vint dans tout son éclat
Rendre visite à cet objet ingrat,
Qui sans cesse craignoit de voir rompre sa chaîne;
Certaine Eglé manqua périr
Au sein d'un affreux incendie :
Peut-être elle eût perdu la vie;
Mais son courage enfin sçut bien la secourir.
En pareil cas, où je me trompe,
Comme à la cour du petit Dieu,
Si l'on entend crier au feu,
C'est pour crier aussi-tôt à la pompe.
Eglé crioit; mais on ne venoit pas:
Le mal d'autrui pique peu notre zele;
En ce moment que fait la belle?
Au bureau des pompiers elle court à grands pas.
A peine il faisoit jour. Sans bas, la tête nue,
Ses beaux cheveux épars, en simple cotillon,
Elle cherchoit; & son ame éperdue
La conduisoit de maison en maison :
N'y voyant rien, plus froide qu'un glaçon;
On auroit à moins la berlue.

Il eſt par-tout de ces rieurs
Qu'une gaîté folâtre inſpire :
Et qui dans les plus grands malheurs
Trouvent toujours quelque ſujet de rire.
Un de ces êtres dont l'humeur
Eſt d'épier tout ce qui les amuſe,
Voit Eglé, l'interroge, & d'un air ſéducteur
Preſqu'en larmoyant il l'abuſe.
Entrez, Madame, entrez : c'eſt ici le bureau :
Je vis comme les amphibies,
Tantôt au feu, tantôt dans l'eau :
Je ſuis par l'établiſſement nouveau
Garde-pompe des incendies.
Ah ! Monſieur, ſuivez-moi, lui dit la belle alors ?
Ma maiſon brûle, hélas ! vos pompes : où ſont-elles ?
En cet inſtant mille frayeurs nouvelles
Troublent ſes ſens, glacent ſon corps ;
Elle tombe à ſes pieds. Femmes évanouïes,
Se dit auſſi-tôt le plaiſant,
En peu de temps par moi ſont rétablies :
Ne perdons pas un ſeul inſtant.
La belle qui bientôt ſent du ſoulagement,
Lui dit plus d'une fois : Ah ! frippon, tu t'oublies ?
De grace, épargne mon enfant :
Qui donc es-tu ? Je ſuis, répond l'autre en riant :
Garde-pompe des incendies.
Si la maiſon fut brûlée en entier,
Je n'en ſçais rien. La belle toute en larmes,

Dit, de retour dans ſon quartier:
» Je ſerois morte & de froid & d'allarmes
» Sans le ſecours d'un honnête Pompier.
» Si vous ſçaviez combien cet accident horrible
» M'aura frappé l'imagination.
» En l'état où je ſuis ! quand on eſt ſi ſenſible !
» Mon fruit aura ſouffert de tant d'affliction.
La belle diſoit vrai ; quand elle devint mere,
Elle mit une fille au jour,
Digne d'avoir été l'ouvrage de l'amour,
Et d'avoir eu l'heureux Pompier pour pere.
Mais, remarquez à ce propos
Comment nos fibres affoiblies
Retracent les objets qui frappent nos cerveaux.
On habilloit l'enfant, quand des lettres jolies
Frappent les yeux. Empreintes trop chéries,
Votre place fit rire ; on lut écrit ces mots :
» Garde-pompe des incendies.

CONTE.

COMME ON SURFAIT.

Un jour dans le jardin de ce fameux palais
Qu'éleva l'homme de génie,
Qui maîtrisa toute sa vie
Par la grandeur de ses projets
Le Roi, l'Europe, & sa Patrie;
Un jeune apprentif Bouchardon
Vint m'offrir un enfant en plâtre:
C'étoit ce petit Dieu, dont la beauté folâtre
Captive la largesse, enivre la raison;
Qui sçait soumettre à sa religion
Le Pape, le Muphti, le Bonze & l'Idolâtre.
Ce n'est pas tout: auprès de moi
Etoient deux Nymphes subalternes,
Prêtresses de Vénus, dont Plutus fait la loi,
Qui commencent dans les tavernes
Les mysteres de leur emploi.
Bientôt la mode & leur effronterie
Leur donne un magnifique hôtel:
Repaire affreux, antre cruel
Où l'on égorge avec furie
L'imbécile & foible mortel,
Qui se livre à leur barbarie.
Valets brillans, Suisse à l'air dédaigneux,
Dont il semble qu'on veut que l'aspect avertisse

Que la deviſe de ces lieux
Eſt en tout temps ce proverbe fameux
Que chacun ſçait : *Point d'argent, point de Suiſſe.*
Bien leur en prend : car leurs attraits
D'un art rafiné ſont l'ouvrage ;
Sans les Midas, ſans leur utile hommage,
Comment pouvoir ſuffire aux frais
Qu'exigent l'emprunt d'un viſage ?
Or celles que dans le jardin
Le hazard rendoient mes voiſines,
Sur leurs figures libertines
N'avoient point épargné le blanc & le carmin.
A chaque trait, un œil malin
Reconnoiſſoit, où des ruines
Avoient plus exigé de ſecours clandeſtin.
Tout en les regardant, je tenois dans ma main
Le Dieu de plâtre. Allons : combien veux-tu le vendre,
Dis-je au Marchand ? ſans plus attendre
Il me répond, je n'y veux point de gain :
Seulement un écu. Comment, petit coquin,
C'eſt-là ton prix ! mais n'as-tu point de honte
De me ſurfaire ainſi ? nous ſommes loin de conte.
Lui d'inſiſter d'un air très-aſſuré.
Quoi ! cet Amour de plâtre, un écu ! mais j'enrage :
Eh ! frippon, un Amour plâtré
Ne coûteroit pas davantage.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

ŒUVRES MÊLÉES.

LIVRE QUATRIEME.

FABLES.

FABLE PREMIERE.

Le Paon & le Roſſignol.

Or ça, contons quelque fable nouvelle :
A la laide comme à la belle,
Aux grands comme aux petits, aux ſages comme aux foux
L'apologue eſt une glace fidelle :
Mais tous les reflets en ſont doux.
Pour tout autre que lui l'amour-propre eſt ſauvage ;

Et l'art des fables ſçait ne le point effrayer :
Il l'apprivoiſe, il le ménage,
Et des défauts de ſon image
Le force à rire le premier.
L'art de mentir eſt l'art de plaire :
On ment par goût, par vanité,
Par intérêt. Trop de naïveté
Bleſſe par fois, ſouvent nous eſt contraire ;
Que cet art fut bien inventé
Où la Muſe la plus ſincere
Ne nous dit jamais mieux l'exacte vérité,
Qu'alors qu'elle paroît être plus menſongere !
Narrons, mais ſans apprêt, avec ſimplicité :
Qui penſe bien, penſe pour le vulgaire ;
Car qui n'eſt pas compris, doit-il être écouté ?
Un vers heureux vaut moins qu'une leçon ſévere,
Dont le cœur ſent l'utilité.

Un paon, ce nom lui ſeul vous prouve
Qu'il eſt ici queſtion d'orgueilleux :
En mes vers ſouvent on le trouve ;
Mais, qu'y faire ? par-tout il ſe montre à mes yeux.
Un paon donc, fier de ſa figure,
Se chériſſoit, ſe pavanoit :
Que de tréſors ! il s'étonnoit
Comment la prodigue nature
Avoit produit un être ſi parfait.
Sans ceſſe il admiroit ſes graces, ſon corſage ;
Et ſon panache & les cent yeux d'argus
Mis ſur ſa queuë, enfin tout ſon plumage.

De tous les cœurs il méritoit l'hommage,
Et d'être l'oiſeau de Vénus.
Une foule de ſots dupes de ſon langage,
Gens qui toujours jugent tout par les yeux,
Croyoient au petit perſonnage,
Et nourriſſoient d'encens ſon orgueil ennuyeux.
Un roſſignol vint à paroître :
La bonne aubaine pour nos ſots !
Que de ris, de mauvais bons mots !
Admirez donc ce petit être,
Ne vient-il pas préſenter un défi
De gentilleſſe ? il eſt vraiment joli :
Point de rival qui ne doive le craindre.
S'il eſt conſtant, que de belles à plaindre !
On n'en finiſſoit pas... Pour répondre à cela
Que fit le roſſignol ?.. ce que doit toujours faire
L'homme à talens qui voit qu'on lui préfere
Un ſot, un paon... le roſſignol chanta.
Mainte bergere accourut pour l'entendre :
Echo ſe tut ; Zéphyr plus tendre
Revint vers Flore, & Flore en ſoupira.
On oublia le paon & ſon plumage :
On entoura le chantre des amours.
Le paon eut cependant encor plus d'un ſuffrage :
Il eut pour lui : devinez qui ? ... les ſourds.

Gens à talens, liſez bien cette fable :
Elle eſt pour vous. Charmer eſt votre lot :
Et quel deſtin plus honorable !

Vous êtes toujours sûr de vous venger d'un sot.
Si quelque paon sur vous obtient la préférence ;
N'en soyez pas surpris, les hommes sont ingrats :
Il est plus de sourds qu'on ne pense :
Et tant de gens le sont qui ne s'en doutent pas !

FABLE II.

Les Feuilles.

Un homme avoit un bel arbre fruitier :
Il fondoit sur ses fruits sa plus douce espérance,
Et se flattoit que l'abondance
L'alloit bientôt justifier.
Mais, nous dit-on, qui compte sans son hôte
Compte deux fois ; le pauvre possesseur
En fit autant ; ce ne fut point sa faute,
Et c'est toujours dans le malheur
Une peine de moins. Mais il faut vous décrire,
Comment notre homme fut trompé.
A peine le bouton de sa coque échappé
S'ouvroit au souffle de Zéphyre,
Et laissoit voir son sein développé :
Que dès le premier jour les feuilles projetterent
D'épuiser l'arbre, & ses sucs nourriciers.
Projet cruel, qu'elles exécuterent :
Point de fleurs, point de fruits, force rameaux grossiers,

Bien

Bien touffus, mais bien inutiles ;
De l'ombre tant qu'on en voulut :
Ce n'eſt pas tout : ſur les rameaux ſtériles,
Pour s'y loger la chenille accourut.
A la nourrir l'arbre épuiſe ſa force :
Il perd ſa beauté, ſa vigueur ;
On en ronge la feuille, on attaque l'écorce ;
Bientôt le mal va juſqu'au cœur.
Qu'arriva-t-il ? tous les ſucs s'épuiſerent :
La maudite engeance vécut :
Les inſectes multiplierent
Tant, mais tant, que l'arbre mourut.
L'arbre eſt l'eſprit ; les fruits ſont les penſées :
Quand aux feuilles ce ſont les mots.
Grands parleurs, ce ſont vos propos,
Par qui les fleurs ſont toujours remplacées.
Encor ſi vous n'étiez que froids, & qu'ennuyeux ;
Mais vous voulez qu'on vous admire :
Souvent vous êtes dangereux,
Vous uniſſez l'orgueil à la ſatyre.
Les feuilles étoient vos diſcours,
Les chenilles ſont vos ſottiſes ;
On peut pardonner les bétiſes,
On flétrit les vices toujours.
Encor ſeulement une phraſe ;
Sachez que tôt ou tard la chenille périt :
Car ſi la feuille la nourrit,
Point d'amateur qui ne l'écraſe.

FABLE III.

Les Fleurs & les Fruits.

Les fleurs un jour contre les fruits
Disputoient, prétendoient avoir la préférence;
A les en croire enfin rien n'égaloit leur prix :
Et la saison des graces & des ris,
Le printemps présidoit aux jours de leur naissance.
De l'été saison des plaisirs
Elles annonçoient les richesses :
C'étoit elles enfin que les badins zéphyrs
Rendoient l'objet de leurs caresses.
Les fruits, du froid borée annonçoient les fureurs,
Le ravage de la nature,
Les vents, les frimats, la froidure,
L'hiver enfin, & toutes ses horreurs.
Tandis qu'elles parloient encore,
Un voyageur pressé d'une cruelle faim
Apperçut un pêcher; il bénit son destin,
Admire ces beaux fruits que la pourpre colore,
Choisit des yeux, puis y porte la main,
En détache un, & le dévore.
Pendant ce champêtre repas,
Ceuillez-nous, disoient les fleurettes :
Avez-vous vu des couleurs plus parfaites ?

Monſieur le voyageur fêtez donc nos appas.
Le voyageur que le ſuc d'une pêche
En ce moment déſaltere & nourrit,
Pour toute réponſe ſourit;
Puis il en cueille une autre encor plus fraîche.
Quand il en eut mangé beaucoup,
Je le vois, charmantes fleurettes,
Vous vous perſuadez que les regards ſont tout:
Mais, téméraires que vous êtes,
L'éclat le plus brillant flatte moins que le goût.
Vous demandez d'être cueillies;
Eh! c'eſt demander à mourir;
L'inſtant qui vous verra cueillir,
Touche à celui qui vous verra flétries.
Les fleurs ſont de pur agrément:
Et le goût joint l'agréable à l'utile:
Avantage très-difficile,
Et qu'on n'obtient que rarement.
Or ce que ſur les fruits diſoit cet homme ſage,
Je le dis, moi, du goût & de l'eſprit:
On juge mal dans le printemps de l'âge;
On préfere la fleur au fruit.
Mais quelle erreur! du fruit la fleur n'eſt qu'un préſage:
Trop ſouvent elle tombe après avoir langui;
Mais le fruit eſt un très-ſur gage
Que la fleur eſt née avant lui.
Sans aucun goût l'eſprit peut naître,
On n'a jamais de goût ſans avoir de l'eſprit;

Utile vérité qu'on ne peut trop connoître!
L'un flatte, mais l'autre enrichit.
Mais comment donc dans leurs ouvrages
Le goût moins que l'eſprit guide-t-il les auteurs?
C'eſt que les très-bons fruits ſeront dans tous les âges
Plus rares que les belles fleurs.

FABLE IV.

Le Nain & le Géant.

Aux regards d'un géant un ſuperbe côteau
Préſentoit un de ces ſpectacles,
Où riche d'un éclat toujours ſimple & nouveau,
La nature aux mortels prodigue ſes miracles.

Au même endroit, au même inſtant
Paſſoit un nain à la tête légere:
Aux genoux en le coudoyant,
Il crie au géant: Bonjour, frere,
Qu'admirez-vous dans ce lointain?
Que voyez-vous?... de l'admirable:...
L'horizon eſt charmant, l'air eſt pur & ſerein,
Dit le géant. Le petit miſérable
De trépigner de curioſité:
Mais du géant implorer la bonté

Lui ſembleroit un crime impardonnable :
Il ſçaura mépriſer ce qu'il n'aura point vu :
Ainſi ſe venge la ſottiſe ;
A ſon orgueil mal entendu
On connoît toujours la bêtiſe.
Le bon géant en eut pitié :
Et ſans effort croyant lui faire fête,
L'enleve ſur ſa main, & d'un air d'amitié,
En ſouriant le place ſur ſa tête.
L'autre auſſi-tôt parcourt en l'admirant
Le ſuperbe contour de ce vaſte hémiſphère,
Et des yeux meſurant la terrre,
Il ſe croit un être important.
Elle n'eſt point un trop vaſte domaine
Pour lui, reſpectable habitant,
Qui franchiroit d'un pas en un inſtant
Cet univers, qui n'eſt à ſes yeux qu'une plaine.
Voyez ceci : crioit-il au géant ?
Voyez cela : voyez-vous ce fantôme ?
Où donc ?... à gauche, là... non pas, dit le Titan ?
Vous découvrez plus loin que moi dans ce moment.
Je vous en crois, reprit l'atôme,
Nous ne voyons pas tous également.

L'autre ſourit à ce diſcours plaiſant,
Et pour punir le petit homme,
Le met à terre & le laiſſe rampant.

Ceci s'adreſſe à vous, avortons littéraires,
Qui pour quelques fautes légeres
Déprimez un génie, & diſputez ſes droits.
Vous triomphez pour cela : mais qu'importe ?
Un nain voit plus loin quelquefois
Que le fier géant qui le porte.

FABLE V.

Les Epis & les Fleurs.

Deux champs étoient, l'un couronné d'épis,
L'autre couvert des fleurs les plus brillantes :
Chaque richeſſe avoit ſon prix,
Mais trop ſouvent les qualités brillantes
De préférence à tout charment certains eſprits.
Auſſi la folâtre jeuneſſe
Chaque jour admiroit les fleurs :
Les reſpiroit, en vantoit les couleurs.
Quant aux épis, tous ceux que la vieilleſſe
Attachoit à l'utile & rendoit plus prudens,
Furent les ſeuls dont les ſoins vigilans,
D'une belle moiſſon célébroient la richeſſe.
Les fleurs s'apperçurent bientôt
Des ſoins des jeunes gens & de leur préférence ;
Et trop de modeſtie, alors qu'on nous encenſe,
Eſt rarement notre défaut.

Elles bientôt de faire insulte
Aux vieillards ainsi qu'aux épis :
Autant valoit laisser un champ inculte
Que d'en recueillir de tels fruits.
Le printemps & l'été, saisons cheres à Flore,
Avoient bien secondé ses charmes renaissans :
Mais lorsqu'on vit venir le temps
Où le raisin qui se colore,
Du Dieu Bacchus annonce les présens,
Fleurs de perdre aussi-tôt leur éclat, leur parure :
Et lorsque sur l'aîle des vents
Aquilon vint ravager la nature,
Et sous leurs toîts renfermer ses enfans,
Plus de fleurs, plus d'orgueil ; les épis bienfaisans
Virent alors vers eux revenir la jeunesse ;
C'est ainsi que tout a son temps :
Le dernier par malheur est seul pour la sagesse.
Un des vieillards, pour fruit de ses amours,
N'avoit que deux enfans, tous deux dans le bel
âge,
D'un sexe différent, mais fiers de l'avantage
Que la beauté donne toujours.
Un jour de leur coquetterie
Le bon vieillard irrité par bonté,
Leur dit : Mes chers amis, tant d'orgueil est folie.
Comme les fleurs, le temps fane toute beauté.
Quand on arrive à l'hiver de la vie,
Les épis seuls survivent à l'été.
Or ces épis sont un bon caractere,

Des mœurs sur-tout, un esprit bien orné ;
Par eux on est utile, on peut même encor plaire ;
A se voir oublier on n'est point condamné.
Les fleurs d'un rien se fanent & périssent ;
Humains, retenez bien cette utile leçon :
Il faut pour notre bien que les épis mûrissent ;
Et leur usage est de toute saison.

FABLE VI.

L'Œillet.

Un œillet, l'honneur du printemps,
Embeaumoit l'air ; la douceur délectable
De ses parfums arrêtoit les passans :
De ses couleurs le mêlange agréable
Charmoit les yeux, flattoit les sens.
Chacun de le vanter, d'admirer son calice,
Et son odeur & son éclat :
Comment ne pas rendre justice
Alors qu'on veut passer pour être délicat ?
Un homme, un seul homme, à sa honte
Nia que l'œillet sentît rien
Qui pût flatter : il s'y connoissoit bien ;
Même c'étoit le contraire à son compte.
Le pauvret eût été lapidé pour le moins
Si l'on eût cru certain fleuriste,
Homme de goût, plus indigne que triste,

Qu'on insultât à l'objet de ses soins.
Mais l'ignorant avoit trop de confreres:
Et s'il falloit lapider chaque sot,
Le monde finiroit trop tôt,
Et l'on pourroit manquer de pierres.
Ma foi, dit l'amateur, je ne le comprends pas:
Mais à ce point être insensible!
Non, non, la chose est impossible,
Cet œillet offre trop d'appas:
Sans doute, il feint... c'est trop lui faire grace,
Leur dit un plus malin. Soyez moins étonnés,
Cet homme n'a jamais pu juger par son nez;
Car un polype l'embarrasse.
S'il trouve une mauvaise odeur
A ce bouquet que chacun aime,
Messieurs, il ne sent pas la fleur
J'en suis trop sûr: c'est qu'il se sent lui-même;
Et vous en jugerez, s'il s'approche de vous.
Qui fut moqué? ce fut l'homme au polype:
Vous en riez, ô vous! dont le principe
Est de tout juger par vos goûts:
Je connois trop de gens de votre espece
Cœurs à polype, & dont l'orgueil ingrat
Ose nommer délicatesse,
Ce qui n'est en effet qu'un défaut d'odorat.
Vous accusez l'œillet, mais ce vain subterfuge
Précisément est ce qui vous trahit:
Car, qui vous approche, vous juge,
Et qui vous a jugés, vous fuit.

FABLE VII.

Le Lynx & la Taupe.

La premiere fois que ſur terre
On vit une taupe marcher,
On ignoroit, qu'envain à la lumiere
Ses yeux s'ouvroient pour la chercher.
Elle qui s'entendoit ſans ceſſe
Répéter les noms de ſoleil,
De jour, de nuit, & de ſommeil,
Se promit d'avoir la fineſſe
De paroître avoir l'œil pareil
Aux animaux de chaque eſpece.
Un lynx un jour paſſant à ſes côtés,
Lui dit : Bonjour, quel beau ciel, ma commere!
En vérité, mes yeux ſont enchantés :
Jamais l'aſtre qui nous éclaire
N'a fait briller tant de beautés.
Parbleu, voyez-vous cette roſe ;
Si je la vois, dit l'autre hardiment.
Vous me prenez apparemment
Pour une aveugle... Elle eſt trop tôt écloſe :
C'eſt grand dommage. Eh! j'avois des ſoupçons,
Lui dit le lynx ; non, ma commere,
Il n'eſt ici ni roſe ni parterre ;

C'eſt une couche de melons ;
Mais quel nigaud, lui dit la téméraire !
Il me croyoit dupe de ſes raiſons :
Oui, je les vois, ils ſont ſous des cloches de verre.
Parbleu, reprit le lynx, vos menſonges ſont bons !
Vous leur tournez le dos ; que le ciel vous éclaire ;
Vous marcherez moins à tâtons.
Ah ! combien de taupes ſemblables
Jugent de tout, diſent avoir tout vu,
Raiſonnent bien, font les capables,
Qui n'ont jamais rien vu ni lu.
Je ſçais plus d'un lynx prétendu,
Tranchant ainſi ſur les arts, ſur l'hiſtoire,
Qui devroit plutôt pour ſa gloire
Avouer bonnement n'avoir jamais rien ſçu.
Lynx, ne ſoyez jamais dupes de leur audace ;
Ils oſeront vous défier :
Mais, ſoyez sûr qu'un rien les embarraſſe ;
Où brille le ſoleil, pour tout vivifier,
Une taupe jamais ne peut être à ſa place ;
Renvoyez-là dans ſon terrier.

FABLE VIII.

Les deux Boules.

Deux femmes, dont l'eſprit aiguiſoit à plaiſir
Tous les traits de la calomnie,
Un jour l'une de l'autre examinoient la vie,
Se déchiroient pour mieux ſe divertir.
Le mal étoit que nos deux bonnes ames
S'accuſoient toutes deux de ſe calomnier,
Et médiſoient comme deux femmes
Quin'avoient de leurs jours fait que ce ſeul métier.
Tandis que leur bruſque harangue
Dévoiloit maints crimes jolis;
Tandis qu'avec ardeur leur langue
Secondoit, diſtiloit le fiel de leurs eſprits:
Non loin de-là deux boules ſur l'arène
Rouloient avec rapidité:
Le tourbillon qui les entraîne,
Ajoûte encor à leur célérité.
Quilles alors de s'abattre:
Qui plus, qui moins, ſelon l'adreſſe du joueur;
L'une en renverſe deux, l'autre en renverſe quatre.
Moitié hazard, moitié bonheur.
Nos deux femmes alors ſe faiſoient une moue,
Dieu ſçait! voilà comme eſt notre univers!
L'un jure, l'autre rit: l'un pleure, l'autre joue;

Jamais d'accord ; & toujours des travers.
Un des joueurs entendit la querelle :
Pardieu, dit-il, voilà bien du fracas,
Sur rien encore : il faut être femelle
Pour tant parler & ne s'entendre pas.
Voici le fait. Femmes & filles
Sont des boules dans un quillier :
L'une abat plus, l'autre abat moins de quilles ;
Mais tout cela ne ſert qu'à diverſifier.
Cet homme avoit raiſon : le quillier c'eſt le monde :
Les joueurs ce ſont les galans.
Je hais tout importun qui fronde ;
Vos jolis jeux, femmes, ſont vos talens.
L'occaſion eſt la main qui vous pouſſe :
Votre courſe eſt, ſelon l'inſtant,
Tantôt rapide, tantôt douce :
Puis en chemin on ſe heurte ſouvent.
Allez au but par de ſûres iſſues :
Mais entre vous ne vous raillez jamais ;
Ne médites plus tant : eh ! Meſdames, la paix !
Ce ſont du plus au moins des quilles abattues.
Que celle qui n'eſt point ſous la main d'un joueur
Ne raille point celle qui roule :
En eſt-elle moins une boule ?
J'en dis autant, femmes, de votre cœur.

FABLE IX.

Le Dragon.

Un dragon, animal pervers,
Très-carnacier & vivant de rapine,
En vouloit à tout l'univers,
S'en étoit juré la ruine.
Mais ce qui lui ſervoit le plus,
C'eſt que le drôle avoit une figure heureuſe;
Il n'eſt que trop de cette gent affreuſe,
Qui ſous le maſque des vertus,
Cache une ame pernicieuſe.
Auſſi pourquoi la nature trompeuſe
Entretient-elle cet abus?
Que d'embarras pour plus d'un grave perſonnage,
Si l'on avoit une fenêtre au cœur,
Si la méchanceté de l'ame & ſa laideur
Se connoiſſoit à celle du viſage!
Pour en revenir au dragon,
Le ſire très-humain, très-doux en apparence,
N'épargnoit point l'humaine engeance;
Tuoit toujours, ſans ſujet ni raiſon.
Lorſque les animaux tenoient quelque aſſemblée
Vous l'euſſiez pris pour un agneau:
Seul avec quelque bête, il étoit ſon bourreau;
Point d'amitié qui ne fût violée.

Une brebis un jour entre ſes mains
Tomba pour ſon malheur : quelle fut ſa ſurpriſe
Quand elle vit ſes coupables deſſeins !
L'aurois-je cru ? je m'étois bien mépriſe ;
Ah ! c'eſt toujours ainſi que lorſque les méchans
Vous ont rendu la dupe d'une ruſe,
L'infortune vous déſabuſe :
Quand on eſt pris il eſt bien temps !
La brebis cependant, choſe peu vraiſemblable,
Trouva moyen d'échapper au trépas :
Je ne ſçais pas comment, mais qu'importe à ma fable ?
Suffit qu'elle n'en mourut pas.
A peine elle eut atteint une retraite ſûre
Qu'elle narra ſon aventure,
Et le plus noir des attentats.
Une bénigne tourterelle
En écoutant cet horrible récit,
Diſoit, au moins de lui-même il rougit :
Il ſent combien ſa conduite eſt cruelle.
Quand il commet un crime, il ſe cache & nous fuit.
Qui ? lui, rougir ? ah ! vous êtes trop bonne,
Dit un renard qui s'y connoiſſoit bien,
Et ſon ſentiment eſt le mien.
Non, ce n'eſt pas ainſi que tout méchant raiſonne.
C'eſt par orgueil que les mauvais cœurs feignent,
C'eſt pour porter des coups plus ſûrs ;

Leurs complots ſont toujours obſcurs,
Mais par rafinement. Si tous ils ſe contraignent,
S'ils y conſacrent tous leurs ſoins,
Les remords ſont, ſelon vous, ce qu'ils craignent!
Point du tout, ce ſont les témoins.

FABLE X.

L'Or & le Clinquant.

Un lingot d'or tranquille dans ſa place,
Ne trouvoit point d'admirateurs:
Près de lui du clinquant charmoit des ſpectateurs;
Le faux mérite eſt toujours plein d'audace.
Il railloit le lingot, qui bien ſûr de ſon prix,
Ne répondoit à ſes mépris
Qu'en gardant un profond ſilence:
Tous les jours maints petits eſprits
En s'admirant prennent pour impuiſſance
Le plus louable des partis,
Celui de dédaigner leur chétive inſolence.
On peut croire d'après cela
Combien le clinquant ſe loua.
L'œil le plus fier lui devoit un hommage:
Il étoit un ſecond ſoleil:
Ses rayons frappoient au viſage;
Rien n'étoit d'un éclat pareil.
Un connoiſſeur paſſa par aventure:

Il entendit le cliquant raisonner,
Taxer le lingot d'imposteur:
Lui seul étoit de l'or, l'autre étoit un menteur;
Vous pensez bien que le vulgaire
Prenoit le parti du clinquant.
Cela peut-il être autrement?
Mais sa gloire ne dura guere:
On le connut en l'éprouvant;
Une pierre de touche en fit bientôt l'affaire.
Or voici quel raisonnement
Je veux tirer de cette fable:
De cet art le but véritable
Est de toujours instruire en amusant.
Le faux esprit & la coquetterie
Sont le clinquant, trompeur par son éclat:
L'or c'est l'amour, c'est le génie;
L'un divin, l'autre délicat.
Le clinquant frappe le vulgaire,
Il le surprend, il le séduit:
Un vrai prix n'est point nécessaire:
On le subjugue alors qu'on l'éblouit.
Mais la pierre de touche est d'une double espece,
L'occasion la change ainsi que le moment:
Pour le cœur c'est le sentiment,
Et pour l'esprit c'est la justesse.
La coquette, le bel esprit
Vous joue ainsi par une fausse pompe;
Mais à qui vous en prendre? on vous en avertit;
Qui croît sans preuve est fait pour qu'on le trompe.

FABLE XI.

Le Pigeon & le Corbeau.

Mainte femme belle & charmante,
A l'ame noble, à l'eſprit enchanteur,
Souvent pour dot n'apporte avec ſon cœur
Que ſon eſprit, ſes traits, & ſa taille élégante.
Or qu'après ſix mois un époux
Fût tendre encor, ce ſeroit un miracle;
Pour ces Meſſieurs tout plaiſir ſans obſtacle
Si grand qu'il ſoit, enfante les dégoûts.
Mais que font-ils alors? les ingrats ſe répentent;
Regrettent une dot; connoiſſent la fureur,
Et ſi l'on en appelle à leur premiere ardeur,
Ils la raillent, ou vous démentent.
Ce n'eſt pas tout; chaque jour maint ami
A ſon ami que preſſe l'infortune,
Offre un ſecours, offre un appui;
L'Amitié rend leur richeſſe commune.
Le bienfaicteur vient-il à ſe laſſer?
Il veut le païement de tous ſes bons offices,
Et trop ſouvent finit par offenſer,
En exigeant le prix de ſes ſervices.
Infortunés que quelqu'ami trompeur
Oſe accabler, pour le confondre,
Répondez-lui, ce que dans ſon malheur

Un jour en pareil cas un pigeon ſçut répondre.
A force de ſoins généreux,
Un corbeau d'un pigeon mérita la tendreſſe :
Quel compagnon ! mais un peu de foibleſſe
Eſt par fois le défaut des cœurs nés vertueux.
Après ſix mois le pigeon fut malade ;
Pendant les premiers jours tout alloit pour le mieux !
Allarmes, ſoins officieux :
Rien ne fut oublié par le bon camarade.
Un jour de plus le corbeau ſe laſſa :
On épuiſoit ſa patience ;
Dieu ſçait ſi le pigeon alors le careſſa ;
L'autre s'enfuit, le repouſſa,
Et finit avec impudence
Par demander ſa récompenſe :
Le bon pigeon en ſoupira.
Eſt-il bien poſſible, mon frere,
Diſoit-il au corbeau ; ciel ! que me dis-tu là ?
Rien n'eſt en mon pouvoir ; pour toi que puis-je faire ?
A ce diſcours le monſtre s'emporta :
A ſon ami reprocha ſa miſere ;
Et ſur ſon paiement toujours il inſiſta ;
Méchant, lui dit l'autre en colere,
Mais de triſteſſe & de mal conſumé ;
Tu me demandes ton ſalaire,
Ingrat ne t'ai-je pas aimé ?

FABLE XII.

Le Lierre & l'Ormeau.

Bravant Borée, un jeune ormeau
Levoit déja ſa tête altiere,
Foible encor ; mais dès le berceau
L'ame de tout Hercule eſt fiere.
Elevé bien plus haut que lui,
Un lierre railloit ſon enfance :
Un orme à ſa frêle exiſtence,
De ſes rameaux prêtoit l'appui.
Tel, pour ſortir de la pouſſiere,
Un Journaliſte adulateur,
Froid Ecrivain, mauvais compilateur,
Tâche à s'étayer de Voltaire.
Le lierre vantoit ſa hauteur :
Homme en cela ; toujours le plus ſot eſt cenſeur :
Qui pour monter à quelque place,
A plus rampé, montrera plus d'audace ;
Que de lierres pour un ormeau !
Lierres de cour, lierres ſur le Parnaſſe,
Lierres rampans dans le barreau ;
Lierres d'égliſe, & ſur-tout de finance,
Lierres par-tout, & par-tout impudence.

Dans ſa vengeance imitons l'arbriſſeau,

Pour rabaiſſer l'arbuſte informe,
Rien ne trama, rien n'entreprit;
Mais voici le parti qu'il prit;
Il ne dit mot & devint orme.

FABLE XIII.

Le Pigeon & le Vautour.

Un vautour d'humeur intraitable,
Tenoit à ſa cour un pigeon;
Tel, pour paſſer pour agréable,
Un Financier littérateur par ton,
Veut un bel-eſprit à ſa table.
Le bon pigeon, dupe de ſa bonté,
Le ſervoit en ami fidele,
Lui rapportoit mainte bonne nouvelle,
Toujours lui parloit d'équité.
Un jour, que de quelqu'injuſtice
Le vautour formoit le deſſein,
L'autre lui crut rendre ſervice
De l'empêcher d'être inhumain.
Ah! Monſeigneur, qu'allez-vous faire?
Pour quelle raiſon?.... je le veux....
Ecoutez moins votre colere.....
Vas-tu ceſſer d'être reſpectueux?.....
Excuſez-moi: mais la juſtice

Eſt le premier devoir d'un grand :
Pour ſatisfaire ſon caprice
Faut-il qu'un innocent périſſe ?.....
On ne fait point rougir ſon maître impunément.
Quoi ! tu me manques, inſolent ?
Lui dit le vautour en furie :
A l'inſtant tu perdras la vie.
Qu'avoit fait le pauvre pigeon ?
Monſeigneur ayant tort, il avoit eu raiſon.

FABLE XIV.

La Roſe & la Violette.

Près d'un roſier une humble violette
Croiſſoit en enviant le riche & noble éclat
D'une roſe, dont l'incarnat
Effaçoit la pauvre fleurette.
Un jour enfin cédant à ſon dépit :
En vérité j'admire, lui dit-elle,
Comment on oſe avec un peu d'eſprit
Tant vous vanter & vous trouver ſi belle.
Je veux bien l'avouer, vous avez quelqu'odeur :
Mais ce mérite ſi frivole
Eſt-il ſi grand, pour qu'il conſole
De ce qu'en vous cueillant on reſſent de douleur.
Vous coûtez chaque jour des larmes
A plus d'une jeune beauté ;
Mais un plaiſir trop acheté
Peut-il encor offrir des charmes ?
Encor, lui dit la roſe : ah ! quelle expreſſion !
Je trouve étrange votre doute :
Mais très-ſouvent un bien qui trouble la raiſon
N'étant rien par lui-même, eſt tout par ce qu'il coûte.
Près du roſier un verd gazon
Etoit l'autel, où la jeune Clarice,

Au Dieu d'amour, dans les bras de Damon
Offroit ſon ame en ſacrifice.
Dans ce moment l'émail des fleurs
S'embelliſſoit en recueillant les pleurs
De la victime gémiſſante,
Et les échos d'une voix languiſſante
Aux Amours narroient ſes douleurs.
Au même inſtant la roſe à ſa foible rivale
Qui gardoit encor ſa fierté,
Dit tendrement : Trop de facilité
Au plaiſir le plus grand devient bientôt fatale :
De tout amant j'anime le tranſport ;
Plus il trouve à combattre, & plus il a d'audace :
Sans l'épine qui le menace
Pour me cueillir il feroit moins d'efforts.
Ceci s'adreſſe à vous, fillettes :
Pour piquer les deſirs de vos jeunes amans,
Oppoſez leur toujours des épines ſecrettes ;
Les plus piqués ſont les moins inconſtans.
Pour une fleur trop ou trop tôt écloſe,
On n'éprouve jamais la fureur de cueillir :
La réſiſtance eſt au plaiſir,
Ce que l'épine eſt à la roſe.

FABLE XV.

L'Echelle.

Deux laboureurs accablés de fatigue
Voyoient un jour passer un de ces grands Seigneurs
Pour qui la fortune prodigue
Semble réserver ses faveurs ;
A l'entour d'eux, leurs amis, leur famille
Partageoient leur honteuse erreur.
Eh ? pourquoi, disoit l'un, n'ai-je pas le bonheur
De donner ce richard pour époux à ma fille ?
Eh ! moi, disoit un autre, aigri par le malheur,
Qu'avois-je fait au ciel avant de naître
Pour m'accabler de sa rigueur ?
Est-il si mal-aisé de commander en maître ?
J'aurois bien fait le Monseigneur.
Mon pere, c'est mal vous connoître,
Dit à l'instant un jeune laboureur :
On dit que tous ces grands ont un si mauvais cœur,
Je vous défierois bien de l'être.
Un sage retiré parmi ces bonnes gens
Ecoutoit leurs plaintes ameres :
Il voulut consoler les peres
Tout en instruisant les enfans.

Choſe très-rare.... En ſa cervelle
Le Philoſophe bienfaiſant
Cherche un moyen, le trouve, & puis d'un air riant
Se fait apporter une échelle
A deux côtés; enſuite il marque un but,
Et dit : partez de-là, courez, montez, jeuneſſe :
Celui qui le premier aura fendu la preſſe,
A l'inſtant recevra ce louis pour tribut
De ſa force & de ſa vîteſſe.
A l'aſpect du louis, jugez comme on courut.
On s'élance, on ſe précipite,
On ſe rencontre, on ſe heurte, on s'évite,
On arrive à l'échelle : on redouble d'efforts.
Coups de points de voler : l'un monte, l'autre tombe :
Celui-ci ſe releve & celui-là ſuccombe;
Chacun combat avec tranſport.
Après mainte chûte nouvelle,
Deux parviennent enfin tout au haut de l'échelle,
Le plus malin & le plus fort.
Nouveau débat : la gloire étoit égale :
Aucun des deux ne vouloit partager;
Et pour un ſujet ſi léger
Leur gloire aux deux rivaux alloit être fatale.
En les récompenſant tous deux, avec eſprit
Le bon Philoſophe y mit ordre :
Lecteur vous riez du récit :
Moins que cela ſouvent produit
Dans l'univers bien du déſordre.

Or, écoutez, mes bonnes gens,
Leur dit le Sage, une leçon nouvelle :
Le monde entier n'eſt qu'une échelle ;
Les degrés ſeuls en font les rangs.
Vous avez vu tous ces jeunes enfans
D'un âge égal, d'une égale naiſſance :
Un peu plus ou moins de diſtance
Les a rendu triſtes ou triomphans.
O mes amis, voilà comme les Grands
Egaux d'abord au reſte de la terre,
Partis du même but, en courant la carriere,
Ont éprouvé des ſuccès différens.
Mais les plus élevés tôt ou tard redeſcendent ;
N'enviez point l'éclat de leur grandeur :
Ils retombent bientôt : envain ils s'en défendent :
On les y force avec fureur.
Un jour ſur l'échelle du monde
Vos enfans ſeront les premiers :
Et ceux de ce richard, dont la fierté vous fronde,
Peut-être y ſeront les derniers.
Plus ou moins de force & d'audace,
Ici-bas marque tous les rangs :
Si vous ſçaviez ce que coûte une place,
Vous rougiriez pour bien des grands.
O mes enfans, ſçachez attendre
Si vous êtes ambitieux :
Vous aurez votre tour, ou vous, ou vos neveux ;
Dans ce monde on ne fait que monter & deſcendre.

FABLE XVI.

Le Voile, & la jeune Fille.

Le froid Damon ne comprend pas mes yeux,
Se disoit une jeune fille :
Dans mes regards envain le feu petille,
Rien ne le rend audacieux.
Ah ! s'il voyoit mon sein ! peut-être pour ma flamme,
Un tel aspect produiroit des transports :
Car la nature en créant ces trésors,
Entre leurs attraits & son ame
Sans doute a mis quelques rapports.
Mais comment faire ? exposer à sa vue
Mon sein naissant, sans doute effrayeroit
Sa pudeur encore ingénue :
Et mon cœur y répugneroit.
Mais cependant le mouchoir que ma mere
Me force à mettre chaque jour,
Est un tissu, dont la forme grossiere
Repousseroit l'œil même de l'amour.
Je voudrois pourtant ; comment faire ?....
Puis de rêver. Un voile écoutoit tout :
Ne pleurez point, dit-il, fillette ;
Quand on est comme vous, jeune, fraîche, & bien faite,
J'aime à rendre service, & je le fais par goût.

J'admire en vous votre prudence :
C'étoit ſagement raiſonné ;
On ne doit point avec un cœur bien-né
Bruſquer ſa timide innocence.
Par degrés il faut l'enflammer,
Pour l'enhardir, ménager ſa foibleſſe ;
Par mille riens ſçavoir avec adreſſe
A nos penchans l'accoutumer.
Employez-moi : je ſuis de gaze :
Je ſçais piquer la curioſité
Sans la conduire à la ſatiété,
Et ſi votre amant ne s'embraſe,
Tout autre effort envain ſeroit tenté.
La belle crut ce voile aimable :
Bientôt ſa délicate main
Lui donne en l'étendant la forme de ſon ſein :
Plus d'un demi-jour favorable
Prépare à l'œil le plaiſir d'un larcin.
Damon aima : circonſtance touchante,
Il prouva de plus qu'il aimoit ;
L'objet que ſa candeur charmoit,
En la voilant rendit ſa beauté triomphante.
Vous ſçavez ſon ſecret, vous dont l'eſprit heureux
De l'amour veut peindre les armes ;
Profitez-en : pour exprimer vos feux,
A la pudeur ne cauſez point d'allarmes ;
Pour la mieux immoler paroiſſez généreux.
Un trop fort coloris ſur une ame enfantine
Produiroit un mauvais effet :

N'épargnez point la gaze ; alors qu'on vous devine
Votre triomphe eſt plus parfait.
A vous comprendre une beauté s'obſtine :
Son ame s'agrandit : l'obſtacle la lutine ;
Il donne un piquant au ſecret.
Sa brûlante ſollicitude
Trouble ſes ſens : & ſon deſir
De deviner l'énigme du plaiſir
En elle en produit l'habitude ;
Et des mots elle paſſe aux effets ſans rougir.
Les images les mieux tracées
Sont celles qu'avec art on offre à la candeur :
L'expreſſion eſt aux penſées
Ce qu'eſt le voile à la pudeur.

FIN DU LIVRE QUATRIEME.

ŒUVRES MÊLÉES.

LIVRE CINQUIEME.

CHANSONS.

LES AGES D'UNE FEMME.

CHANSON.

AIR: *C'eſt un Enfant, &c.*

L'ENFANCE.

QUAND un jeune objet plein de charmes
N'a point encore atteint quinze ans,
Il ſçait mal uſer de ſes armes;
Ses regards ſont indifférens,

Et tel cœur peut-être
Dont il ſera maître,
Dit alors en le défiant,
C'eſt un enfant. (*bis.*)

LA PUBERTÉ.

Mais bientôt la nuit eſt complice
Des jeux d'un nouveau changement :
Souvent on s'eſt couché novice
Et l'on s'éveille très-ſçavant ;
La jeune bergere
Va dire à ſa mere
Bientôt on ne dira plus tant,
C'eſt un enfant. (*bis.*)

L'ADOLESCENCE.

Un jeune amant fidele & tendre
Eſt alors le premier beſoin :
On tâche envain de s'en défendre
Raſſurer eſt ſon premier ſoin ;
Quel mal, ma bergere,
L'amour peut-il faire ?
Qu'il eſt timide, qu'il eſt charmant !
C'eſt un enfant. (*bis.*)

LA JEUNESSE.

La bergere cede à l'exemple,
Et cherche un plaiſir plus réel :

De

De l'amour ſon cœur eſt le temple,
Elle en devient bientôt l'autel.
Le plaiſir précede,
Le berger ſuccede:
L'amour leur a fait un préſent;
C'eſt un enfant. (*bis.*)

A ſa maman avec myſtere
On narre enfin ſon accident:
On vole au ſecours ordinaire,
L'Hymen toujours eſt complaiſant.
On uſe d'adreſſe,
On tombe, on ſe bleſſe:
La dot augmente en un inſtant;
C'eſt un enfant. (*bis.*)

Des galans la nombreuſe eſcorte
Profite du nom du mari:
Madame à tous ouvre ſa porte,
Et ne la ferme que pour lui.
Il doit ſe contraindre,
Car s'il veut ſe plaindre,
Mais quel mari, dit un plaiſant!
C'eſt un enfant. (*bis.*)

L'AGE VIRIL.

Femmes, c'eſt ainſi que finiſſent
Ces jours ſi vantés, ſi brillans :
A quarante ans vos traits périſſent ;
Pour vous plus de calcul du temps.
Femme qu'on oublie
Tient-elle à la vie ?
L'amour ne veut point de maman :
C'eſt un enfant. (*bis.*)

CHANSON.

PORTRAIT D'UN ANONYME.

AIR : *Des Billets doux.*

VIENS répondre à ma tendre ardeur ;
Que l'eſprit ſeconde le cœur :
Amour monte ma lyre ;
A commencer par Apollon,
Tous les Dieux contre ma raiſon
Ont ſervi ton délire.

Par un tendre rafinement
Je veux cacher le nom charmant
De l'objet de ma flamme :

Amour ſois mon ſeul confident :
Si tu l'oubliois un inſtant,
Viens, & lis dans mon ame.

Dans elle un rien charme & ſéduit :
Mon cœur, lui parle jour & nuit ;
Vers elle tout m'entraîne.
Hier en regardant ſes yeux,
Je tenois un de ſes cheveux :
Le cheveu devint chaîne.

Un jour dans un ſonge nouveau
J'ai cru qu'amour en tourtereau
M'avoit changé près d'elle ;
Le fameux cigne de Léda
Jamais en ardeur n'égala
Ce tourtereau fidele.

Entre tes mains, divin Amour,
Ton arc ſe briſa l'autre jour ;
Je ſçais ton ſtratagême.
Tes arcs depuis ſont ſes ſourcils :
Mais tandis que tu t'applaudis,
Prends garde pour toi-même.

Ses dents de la perle ont l'émail :
On voit briller d'un doux corail
Ses levres demi-cloſes ;
Je crois voir ſur ſon char vermeil
L'Aurore au lever du Soleil
Faire éclorre les roſes.

Son eſprit égale ſes traits :
Mais, quoique charmante, jamais
L'orgueil n'approcha d'elle ;
O ma chere divinité,
Tu vanterois plus la beauté,
Si tu n'étois que belle.

Combien d'autres charmes je tais !
Tendre Amour aux yeux indiſcrets,
Cache mon bien ſuprême ;
Pour les voiler entierement,
Fais que le plus fidele amant
Soit le voile lui-même.

CHANSON.

A MES YEUX.

Même air.

Plus de différens entre nous,
O mes yeux, enfin avec vous
Je me réconcilie !
De tant d'objets vus ſans plaiſir
Peut-on garder le ſouvenir,
Quand on a vu Julie?

La prude ſans craindre mes traits
Peut maintenant médire en paix :
Je ne vois plus pour elle.
Le plat Bourgeois, le faux Sçavant,
L'étroit Marquis, le froid Pédant
N'armeront plus mon zele.

Meſſieurs les Sots, tous vos travers,
Vos grands éclats, vos petits airs
Ne bleſſent plus ma vue :
Reptils que l'inſtinct fait mouvoir,
Je vous regarde ſans vous voir;
Rampez, foule inconnue.

Point de nuit dont le voile obſcur
Efface le brillant azur
Du jour que je vois naître :
Un nouvel aſtre luit pour vous,
O mes yeux ; faites des jaloux,
Sans jamais pouvoir l'être.

J'ignorai juſqu'à ce moment
Si la nature en vous formant
Vous a faits dignes d'elle :
Mais ſon éclat ſe réfléchit,
Et l'œil le moins beau s'embellit
En voyant une belle.

Vous ne devez rien lui céler :
Que craint-on quand on ſçait parler
Un langage céleſte ?
Mais ſi je viens à me troubler,
Mais ſi ma voix vient à trembler,
Je vous charge du reſte.

De mes vœux dans chaque entretien,
Mes vrais amis, dites-lui bien,
Qu'elle ſeule eſt le terme :
Méritez que pour vous rouvrir,
Sur ſon ſein la main du plaiſir
Vous careſſe, & vous ferme.

CHANSON.

LES VRAIS AMIS.

AIR : *Dans ma cabane obſcure.*

AMIS, que ma tendreſſe
Choiſit pour mon bonheur,
C'eſt à vous que j'adreſſe
Ces vers, enfans du cœur.
Tout donne ici l'exemple,
Ici tout eſt leçon :
Douce Amitié, ton temple
Eſt mon ſacré vallon.

Qu'entre nous le génie
Soit ſans prétentions :
Les talens ſans envie ;
Les jeux ſans paſſions ;
La vertu ſans rudeſſe,
La pudeur ſans écueil :
L'enjouement ſans ivreſſe,
La beauté ſans orgueil.

Loin de nous la baſſeſſe
De ſoupçonner nos cœurs :

L'ami qui me careſſe
Peut-il noircir mes mœurs ?
Toute ame magnanime
Ne croit qu'à la vertu :
Qui ſuppoſe le crime,
Sans doute l'a connu.

Que chacun ſoit ſincere :
Point de rivaux ſecrets ;
Que le deſir de plaire
Ne ſépare jamais.
Le zele des offrandes
Doit-il être fureur ?
Pour former des guirlandes
Il faut plus d'une fleur.

Proſcrivons la ſatyre,
Son venin eſt mortel :
Le charme d'un ſourire
Peut-il être cruel ?
Malheureux qui s'occupe
A briller lorſqu'il unit !
Quand le cœur eſt ſa dupe,
Je déteſte l'eſprit.

Que ces douces maximes
Reglent tous nos deſirs :

Des cœurs vraiment ſublimes
Savourons les plaiſirs.
Que leur feu ſoit le nôtre,
Nous aurons leur bonheur :
Et ſoyons l'un de l'autre
Ou l'excuſe ou l'honneur.

CHANSON.

LA POMME VOLÉE.

AIR : *Il faut quand on aime une fois.*

IRIS, quel eſt votre pouvoir !
Qui pourroit ſe défendre ?
On joint au plaiſir de vous voir
Celui de vous entendre :
Iris, quel, &c.

Un larcin du Dieu du plaiſir
Fait grand bruit à Cythere :
On dit qu'il a, pour vous l'offrir,
Pris la pomme à ſa mere ;
Un larcin, &c.

Elle a pourſuivi le voleur,
Il demande un aſyle :

Offrez-lui, belle Iris, un cœur,
Il y ſera tranquille.
Elle a, &c.

Il a voulu qu'un tendre amant
Fût ſon dépoſitaire :
Il craignoit de perdre en fuyant
Cette pomme ſi chere ;
Il a voulu, &c.

Pour les amans quelle leçon
Renferme ce myſtere !
C'eſt à moi qu'a remis ce don,
Le Dieu qui veut vous plaire ;
Pour les amans, &c.

Il veut que les plus grands honneurs
Soient pour le plus fidele :
Le plus conſtant cueille les fleurs
Qu'il offre à la plus belle.
Il veut que les plus grands honneurs
Soient pour le plus fidele.

CHANSON.

LA BERGERE DÉLICATE.

AIR : *Quoi ! ma voiſine, es-tu fâchée ?*

VIENS, cher Lindor, je ſuis trop tendre]
Pour t'affliger :
Nous ne pouvons, moi, me défendre,
Et toi changer.
Quel ſort heureux ſera le nôtre !
Quel doux lien !
Nous ſerons tous deux l'un de l'autre
L'ame & le bien.

N'embellis jamais ta houlette
Que de mes dons :
Ne répete ſur ta muſette
Que mes chanſons.
De fleurs veux-tu parer ta tête,
Prends mon bouquet ;
Ne me donne rien à ma fête
Qu'un ſimple œillet.

Vois naître dans mes yeux l'aurore
Du doux plaiſir,

Les roſes ſur ma bouche éclorre,
Viens les cueillir.
C'eſt pour toi que mon ſein d'albâtre
Naît, s'arrondit;
Quand dans mes bras l'Amour folâtre,
Il te ſourit.

La bergere ingrate & parjure
Veut des ſermens:
Une candeur aimable & pure
Sied aux amans.
Ma tendre flamme ſe raſſure
Par un ſoupir;
Jamais la voix de la nature
Ne peut trahir.

ROMANCE.

LES JUMEAUX.

AIR: *Or nous dites, Marie.*

ECOUTEZ, ma Julie,
Des vers faits en un jour:
L'hiſtoire de ma vie
Eſt celle de l'amour.
A ma délicateſſe,
Hélas! rien n'eſt égal.

J'implore ma maîtreſſe
Pour mon propre rival.

J'ai, ma Julie, un frere,
Il n'eſt qu'un avec moi :
Si j'eſpere, il eſpere ;
Nous n'avions qu'une foi.
Nous avons pris naiſſance
Tous deux au même inſtant :
Et je n'ai de conſtance,
Qu'autant qu'il eſt conſtant.

Triſte de ma triſteſſe,
Je regle ſes plaiſirs :
Foible de ſa foibleſſe,
Il regle mes deſirs :
C'eſt lui qui dans mon ame
Allume les tranſports ;
C'eſt moi qui dans ſa flamme
Seconde les efforts.

O maîtreſſe trop chere,
Il a plus d'un talent :
Il ſera pour vous plaire
Jardinier vigilant :
Pour vous naîtra la roſe

Le matin & le ſoir;
J'aurai, pour qu'il l'arroſe,
Grand ſoin du réſervoir.

Il ſçait avec des charmes
Pleurer pour embellir :
L'amour reçoit ſes larmes
Dans l'urne du plaiſir.
Quant à moi, je ſoupire,
Lorſqu'il pleure le plus :
L'Amour n'en fait que rire,
C'eſt un bain pour Vénus.

Rien n'égale ſa gloire
A bien lancer des traits ;
Et plus la nuit eſt noire,
Plus il adreſſe près.
Chaque coup fait ſa breche,
Moi, je guide les coups :
Tout eſt prêt, arc & fleche ;
Il veut un but de vous.

O ma chere Julie,
Daignez nous employer :
L'amour vaut le génie ;
Rien ne peut l'effrayer.

De faveurs immortelles
Couronnez deux jumeaux ;
Ils vous ſeront fideles,
Amis, quoique rivaux.

CHANSON.

DROITS DES ENFANS.

AIR : *Monſeigneur, vous ne voyez rien.*

VIEILLES Prêtreſſes de Vénus,
Qui mettez à prix notre hommage ;
Qui ſous le maſque de Momus,
Cachez des traits flétris par l'âge ;
Dans les danſes du tendre Amour,
Ne vous riſquez point au grand jour :
Mamans de cent ans,
Laiſſez danſer vos enfans.

Un amant fidele & diſcret
Se voit arrêté dans ſa courſe :
Laiſſez-nous maîtres du creuſet,
Si vous diſpoſez de la bourſe.
Qu'ont de commun nos doux plaiſirs
Avec vos avares deſirs ?
Mamans de cent ans,
Laiſſez danſer vos enfans.

Vous avez trop pour vos attraits,
Beautés, de meres & de tantes :
Vous auriez plus d'amans parfaits,
Si vous aviez moins de parentes.
Qui peut payer une Vénus,
Ne veut point nourrir ſon argus :
Mamans de cent ans,
Laiſſez danſer vos enfans.

Eloignez, charmantes Iris,
Ces triſtes tyrans de vos charmes :
L'amour y mettra mieux le prix ;
Le ſentiment ſera vos armes.
Point d'encan, autant de tréſors :
Moins de honte, plus de tranſports ;
Mamans de cent ans,
Laiſſez danſer vos enfans.

CHANSON.

L'AMANT MÉDECIN.

AIR : *Des Portraits à la mode.*

En voulant guérir nous assassiner,
Dire des grands mots pour nous étonner,
Et sans raison aimer à raisonner,
Voilà les docteurs à la mode.
Toujours employer des secrets vainqueurs,
D'un sexe aimable excuser les vapeurs,
Sçavoir guérir les esprits par les cœurs ;
Voilà, belle Iris, ma méthode.

Vanter hardiment des topiques mauvais,
Ne faisant rien parler de ses succès,
Tenir par honneur ses travaux secrets,
Voilà les docteurs à la mode.
Heureux Médecin, toujours je me tais,
Pour sonde l'Amour me prête ses traits,
Toujours il rit des cures que je fais ;
Voilà, belle Iris, ma méthode.

Au froid régime asservir nos transports,
Des facultés mesurer les rapports,

Et par bon ton énerver tous les corps;
Voilà les docteurs à la mode.
Avoir des transports à ma volonté,
En l'exerçant augmenter la santé :
En faire hommage à ta rare beauté;
Voilà, belle Iris, ma méthode.

CHANSON.

LE PRIX D'UN PARDON.

AIR : *Guillot près de Guillemette.*

GUILLOT à sa Guillemette
Disoit en chantant l'autre jour,
Jamais les airs de ma musette
Ne sont payés par ton amour.
Ah! ton cœur seroit bien barbare
S'il résistoit à mes raisons :
Et ce n'est point pour être avare
Qu'Amour te comble de ses dons.

La peu sensible Guillemette
Se taisoit sans lui rien donner :
Mais l'amour jaloux de sa dette,
Ne put long-temps lui pardonner.
Une fleur fraîchement éclose

Sans le cacher paroit ſon ſein :
Guillot ſe ſaiſit de la roſe,
Et ſe paya par un larcin.

Guillemette gronde & ſoupire :
Guillot envain veut l'appaiſer ;
Honteux, il reſte ſans rien dire,
Il n'oſe & voudroit s'excuſer.
Pour un bouquet c'eſt trop, cruelle :
D'un pardon, que veux-tu pour prix ?
Ah ! méchant, il faut, lui dit-elle,
Le remettre où vous l'avez pris.

CHANSON.

LE MIROIR.

AIR : *Il étoit une fille.*

L'AUTRE jour dans un ſonge
J'apperçus un enfant
D'un air divin & triomphant :
Par un heureux menſonge
Il m'offroit un miroir
Où j'aimois à me voir.

Me sentant d'aise à peine,
Je m'approchai de près
Pour mieux jouir de tous mes traits.
Mais bientôt mon haleine
Se mit à tout ternir :
Et m'ôta mon plaisir.

Ainsi la beauté passe,
Me dit alors l'enfant,
Qui sourioit de mon tourment.
Ainsi que cette glace,
Un souffle la ternit :
Un instant l'obscurcit.

Fillettes, de ce songe
Que dans vous la raison
Sçache tirer une leçon :
Si plaire est un mensonge,
Si la beauté périt,
Vengez-vous par l'esprit.

CHANSON.

LA ROSE D'AMOUR.

AIR : *L'Amour caché dans un buiſſon.*

HIER l'Amour touché des feux
De deux amans fideles,
Pour les cacher à tous les yeux,
Les couvrit de ſes aîles ;
Et fit lui-même un lit pour eux
Des fleurs les plus nouvelles.

Vénus apprit l'heure & le lieu
De ce tendre myſtere :
Son fils lui-même en fit l'aveu,
Crainte de lui déplaire ;
Car il eſt plus enfant que Dieu,
Quand il eſt ſans ſa mere.

Vénus alors dit à ſon fils,
Connois combien je t'aime :
Je vais pour ces amans unis
Etre roſe moi-même ;
Et cette fleur ſera le prix
De leur bonheur ſuprême.

Au même instant avec bonté
Vénus se change en rose :
Déja l'amant est enchanté
En la voyant éclose ;
Et sent déja la volupté
Sans en sçavoir la cause.

Du tendre amant qui lui sourit
L'amante est la complice :
Bientôt la fleur s'épanouit,
Le Dieu même s'y glisse ;
Avec eux trois Vénus jouit
Au sein de son calice.

CHANSON.

LE MOMENT.

AIR : *Votre cœur, aimable Aurore.*

DES attraits de la tendreſſe
Envain mon cœur ſe défend :
Pendant quinze ans ſans foibleſſe,
J'ignorois un tel tourment ;
Comme un ſiecle de ſageſſe,
Cede au plaiſir d'un moment !

La nuit, une douce ivreſſe
M'offre les traits d'un amant :
Le jour je le vois ſans ceſſe,
Je ſoupire en l'appellant.
Comme un ſiecle de ſageſſe
Cede au plaiſir d'un moment !

Lindor du mal qui me preſſe
Sois le tendre confident :
Quelle force enchantereſſe
Me ſoulage en te parlant !
Comme un ſiecle, &c.

Mais, Dieux! loin que mon mal ceſſe
Il augmente à chaque inſtant :
Moi-même, hélas! je me bleſſe,
En voyant, en écoutant.
Comme un ſiecle, &c.

Aux attraits de la tendreſſe,
Pour jamais mon cœur ſe rend :
Vivre quinze ans ſans foibleſſe,
C'eſt vivre ſans ſentiment.
Viens : qu'un ſiecle de ſageſſe
Cede au plaiſir d'un moment.

CHANSON.

LE BAISER.

AIR : *Du Vaudeville d'Epicure.*

Au lieu de t'offrir mon hommage,
Iris, je veux prendre un baiſer,
Je ſens, hélas ! mon cœur volage
Chérir tes fers & s'embraſer.
Quoi ! cela t'étonne, rebelle !
Mais, quel bouquet vaut un deſir ?
Pour bien fêter la fleur nouvelle,
Le ſecret eſt de la cueillir.

Des pleurs de la divine Aurore,
Sous l'aîle des tendres zéphyrs,
Les roſes ſe hâtent d'éclore
Pour mieux ſervir à nos plaiſirs ;
Ainſi pour les amans fideles,
De la beauté naît le bonheur :
Ainſi le ciel a fait les belles,
Pour être le bouquet du cœur.

Doit-on offrir des fleurs à Flore,
Au ſoleil offrir des rayons ?

Eh ! comment t'enrichir encore,
Le ciel te combla de ſes dons.
Par le bonheur de ta conquête
Tu dois célébrer ce beau jour :
Un baiſer fera de ta fête
La mienne, & celle de l'Amour.

CHANSON.

L'AMOUR PRÉCEPTEUR.

AIR : *De l'Aveugle de Palmire.*

LES ſimples jeux de notre enfance,
Comme tout Eglé n'ont qu'un temps ;
Il en eſt un pour l'innocence,
Il en eſt un pour les amans.
Qu'il te reſte encor à connoître !
Quels plaiſirs ton cœur goûtera !
Tu n'en ſçais rien ? prends-moi pour maître :
Un ſeul baiſer t'en inſtruira.

Aux premiers jours de ta naiſſance
Tes beaux yeux s'ouvroient ſans rien voir :
De l'ame pendant notre enfance
Les yeux auſſi ſont ſans pouvoir.
Quel beau jour pour toi va paroître !

Dans ton cœur ſon feu paſſera ;
Tu n'en ſçais rien ? prends-moi pour maître :
Un ſeul baiſer t'en inſtruira.

En preſſant le ſein de ta mere,
De ſon ſang le tien ſe formoit :
Le nectar du Dieu de Cythere
Le rendra bientôt plus parfait.
Un inſtant peut changer ton être :
Avec ton ſein ton cœur naîtra ;
Tu n'en ſçais rien ? prends-moi pour maître:
Un ſeul baiſer t'en inſtruira.

Ton ame ſur une poupée
Eſſayoit ſon beſoin d'aimer :
Si ce vain plaiſir l'a trompée,
Un plus réel doit l'enflammer.
De nouveau viens apprendre à naître :
Le jeu d'amour t'embellira ;
Tu n'en ſçais rien ? prends-moi pour maître :
Un ſeul baiſer t'en inſtruira.

CHANSON.

POUVOIR D'IRIS.

AIR : *L'Amant frivole & volage.*

O ma Sapho, la tendreſſe
Couronne tous vos deſirs :
Pour vous l'aimable ſageſſe
Eſt la mere des plaiſirs.
La roſe qui vient d'éclore
S'ouvre pour vous au zéphyr ;
L'Amour la dérobe à Flore,
Et vole pour vous l'offrir.

Près de vous, dans ſon délire,
Vénus apprend à charmer :
Minerve apprend à ſourire,
Et l'Amour à mieux aimer.
Du temple de la tendreſſe
Vous allumez le beau feu :
On brûle pour la Prêtreſſe
L'encens qu'eût reçu le Dieu.

Ah ! près de vous que nos ames
Reſſentent d'heureux tranſports !

Que nos soupirs, que nos flammes
Forment de tendres accords.
Tout ici par votre exemple
Des plus beaux nœuds est lié ;
D'Amour vous ornez le temple
Par les mains de l'Amitié.

CHANSON.

LES PROGRÈS DU CŒUR.

AIR : *Du Vaudeville d'Epicure.*

QUAND l'âge une fois vient apprendre
Quel est le vrai plaisir du cœur,
La raison veut envain défendre
Un penchant dont naît le bonheur.
En promettant mille merveilles,
La pudeur offre un vain éclat :
Ventre affamé n'a point d'oreilles,
Et toujours *à bon chat bon rat.*

Pour mieux excuser sa défaite
On trouve toujours des raisons ;
Je me souviens, dit la fillette,
Maman, de toutes vos leçons ;
Point de vrai bonheur sans tendresse :

J'en prends votre cœur à témoin ;
Vous nous vantez votre jeuneſſe :
A beau mentir qui vient de loin.

Dans la pente qui nous entraîne,
Oui, l'amour eſt comme un ruiſſeau ;
Ah ! ne diſons jamais : *Fontaine*
Je ne boirai point de ton eau.
Et voilà comme avec les filles
On cenſure envain les amours :
Autant de trous que de chevilles ;
Leur parler, *c'eſt prêcher aux ſourds.*

Bientôt même la plus farouche
Montre ſes feux à découvert :
L'eau bientôt lui vient à la bouche ;
Combien mangent *leur bled en verd !*
On gronde à l'inſtant qu'on pardonne,
Pour paroître avoir combattu :
Avec le cœur l'eſprit raiſonne ;
Et la tête emporte le cû.

CHANSON.

LE NOUVEL EPICURE.

Qu'a l'Amour par ſa douce ivreſſe
Bacchus prépare le plaiſir :
Des cœurs la premiere richeſſe
C'eſt l'art d'aimer & de jouir.
Auprès d'une aimable compagne,
Buvons, laiſſons-nous embraſer :
Et que chaque coup de Champagne
Nous vaille ou nous coûte un baiſer.

Le nom d'amour d'abord effraye :
On nous le peint comme un tyran.
Mais tout bas chaque Iris s'eſſaye
A le venger de ſa maman.
Bientôt un nom ſi doux la touche ;
Il triomphe de la rigueur ;
Et quand il eſt dans notre bouche,
Il n'eſt pas loin de notre cœur.

D'une fleur ſous ſes pas écloſe,
Une Eglé chérit la fraîcheur :
Elle effeuille à deſſein ſa roſe,

Chaque feuille vaut une fleur.
Dans les biens qu'Amour nous propoſe
Le cœur doit tout apprécier :
Celui qui mieux les décompoſe,
Sçait par-là les multiplier.

Quel bonheur plus grand que le nôtre,
Quand nos ſens entr'eux ſont d'accord :
Ils s'enrichiſſent l'un par l'autre,
Et le deſir devient tranſport.
La voix émeut un cœur farouche,
Dans les yeux on lit ſon deſtin :
Et le tact d'une belle bouche
Brûle de ſes feux un beau ſein.

La fleur qui le matin s'entr'ouvre
Appelle le zéphyr léger :
Le voile dont un ſein ſe couvre
Excite la main du berger.
Mais, Beautés, qu'une ardeur ſecrette
N'abuſe jamais votre cœur :
Et craignez d'aimer la défaite,
En croyant aimer le vainqueur.

On vous dit de vous bien défendre,
Et c'eſt aſſez bien raiſonner :

On

On a plus de plaiſir à prendre,
Et vous moins de peine à donner.
Tout embellit le ſacrifice,
Quand on n'a qu'Amour pour témoin :
Le don ſouvent eſt un caprice,
Le vol eſt toujours un beſoin.

CHANSON.

MANIERE DE FÊTER.

AIR : *Dans ma cabane obſcure.*

OBJET cher à mon ame
Reçois pour ton bouquet
Quelques vers où mon ame
Chante un ami parfait.
Le ſceptre du myſtère
Souvent n'eſt qu'un œillet :
Et des fleurs à Cythere
Valent moins qu'un couplet.

Puiſſe le ciel propice
Toujours combler tes vœux !
Qu'il prouve ſa juſtice
En te rendant heureux :
Si l'amour le plus tendre

Peut faire un immortel,
De moi tu peux attendre
Un printemps éternel.

La liberté préſide
A nos vœux les plus doux :
Le ſeul penchant nous guide ;
Point de contrainte en nous.
Un cœur chérit ſans peine
Un lien plein d'appas,
Quand ſa plus forte chaîne
Eſt de n'en avoir pas.

Le deſir de te plaire
M'inſpire ces couplets :
Que ton cœur les préfere
Aux plus riches bouquets.
Souviens-toi, ſi ta flamme
A mes chants applaudit,
Qu'ils ſont dus à mon ame
Bien plus qu'à mon eſprit.

CHANSON.

EFFETS D'UN BAISER.

LA tendre tourterelle
Roucoule les plaisirs :
Le tourtereau près d'elle
Caresse ses desirs :
Hortense, ils sont fideles,
Ils sçavent s'embrasser :
Et leur bec, & leurs aîles
Appellent le baiser.

Comme eux par le délire
Nous sommes réunis :
Ta présence m'inspire,
L'ivresse en est le prix.
Sur mes levres mon ame
Se place avec ardeur :
Un baiser plein de flamme
L'élance vers ton cœur.

Tes feux bientôt secondent
Mes transports ravissans :
Nos ames se confondent,
D'accord avec nos sens.

Un ſeul baiſer, Hortenſe,
Eſt pour moi chaque jour,
Ce qu'eſt au trait qu'il lance
L'arc tendu par l'amour.

CHANSON.

LES JUMELLES.

AIR : *Or nous dites, Marie.*

DE mon aimable frere
J'ai chanté les deſirs :
Sans art, mais ſans myſtere
J'ai décrit ſes plaiſirs.
De deux jumeaux fideles
Si j'ai fait le tableau,
Aujourd'hui des jumelles
Animent mon pinceau.

Eloquentes Sirènes
Dont tout reſſent les coups,
Prunelles ſouveraines
Je commence par vous.
Votre activité lance
Les foudres du dépit,
Les feux de l'eſpérance,
Les éclairs de l'eſprit.

Fideles interpretes
De nos plus tendres vœux,
Soyez toujours diſcrettes :
Ménagez vos aveux.
Les moindres imprudences
Détruiſent les ſuccès :
Et l'art des confidences
Donne un prix aux ſecrets.

Amour de nos paupieres
Tu formas les contours :
Ils ſont dépoſitaires
Du voile des amours
Quand la pudeur ſuccombe,
La paupiere la ſuit :
Par décence elle tombe,
Et le trop grand jour fuit.

Ainſi de la lumiere
L'œil évite l'éclat :
Dans le ſein du myſtere
Il s'endort ſans combat.
Tel l'amour à Cythere
Eteint tous ſes flambeaux,
Ou pour ſervir ſa mere
Fait tirer les rideaux.

Trop utiles jumelles
Qui répétés nos chants,
Dont les timpans fideles
Détaillent nos accens,
Vous êtes les organes
Des esprits & des cœurs,
Et pour les seuls profanes
Vous êtes sans douceurs.

Que je trouve de charmes
A voir de belles mains,
D'amour porter les armes,
Enchaîner les humains!
Elles marquent les traces
D'un Dieu sensible & beau:
Et le sceptre des graces
Est leur plus cher fuseau.

Dans ces rimes touchantes,
Vous pourrois-je oublier,
Jumelles trop charmantes,
Qu'Amour a pour foyer?
Par vous notre ame atteinte
Brûle du plus beau feu;
Et le corcet d'Aminthe
Est le berceau d'un Dieu.

O vous que j'idolâtre,
Jumelles, dons des Dieux,
Vous, colonnes d'albâtre,
Que l'on cache à mes yeux:
D'une route ſacrée
Qui conduit aux plaiſirs
Ne défendez l'entrée
Qu'aux mortels ſans deſirs.

Pourrai-je vous décrire,
Vous qu'on n'oſe nommer
Globes, que ſans délire
L'amour n'a pu former?
Admirables jumelles,
Tréſors remplis d'appas,
Faites des infideles,
Mais non pas des ingrats.

D'une taille charmante
Vous marquez les repos:
Elle eſt plus élégante
Par vos contours égaux.
L'amour vous doit l'hommage
D'un tribut immortel:
Mais ſoyez ſon ouvrage
Et jamais ſon autel.

Je ſens que je m'embraſe :
Le feu paſſe en mon ſein ;
Amour ſoutiens la gaze :
Elle échappe à ma main.
Dieux ! quelle bouche s'ouvre !
Quel corail ! que d'attraits !
Amour, voilà ton Louvre :
Viens dicter tes arrêts.

Sur ces levres de roſe,
Le plaiſir s'eſt placé :
C'eſt une fleur écloſe,
Où zéphyr s'eſt bercé :
Qu'elle eſt brillante & fraîche !
Quel coloris parfait !
Vit-on jamais la pêche
Avoir un tel duvet ?

Sur leur velin humide
L'œil aime à s'embraſer :
L'ame la plus timide
Leur demande un baiſer,
Heureux qui né pour plaire
Sçait aimer à ſon tour :
Et dans ce ſanctuaire
Sert de Prêtre à l'Amour.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES FABLES,

Epîtres, Contes & Chanſons contenus en ce volume.

LIVRE PREMIER.

FABLES.

I. *L'ORIGINE des Fables*, page 1
II. *Les Lunettes*, 13
III. *La Perdrix*, 16
IV. *Le Bœuf*, 17
V. *Le vieux Chat, le jeune Singe & le Microſcope*, 20
VI. *La Violette & la Tubereuſe*, 21
VII. *Les larmes du Lion*, 24
VIII. *Le Sanſonnet*, 26

IX. *Les Ruiſſeaux & le Fleuve*, 25
X. *Les deux Tableaux*, 80
XI. *L'If & le Creſſon*, 32
XII. *Le Mulet & l'Aneſſe*, 36
XIII. *La Panthere & le jeune Cheval*, 38
XIV. *La Fauvette & le Payſan*, 41
XV. *La Toile & l'Echantillon*, 43

LIVRE SECOND.

ÉPITRES MORALES.

I. *L'USAGE des talens, à Mademoiſelle Saint-Val*, 45
II. *A mon verrou*, 57
III. *Au Dieu du ſouvenir*, 75
IV. *A la Maîtreſſe que j'ai eu*, 83
V. *Mes Principes*, 98
VI. *La Tolérance*, 107
VII. *La Bienfaiſance*, 118
VIII. *La Reconnoiſſance*, 127

LIVRE TROISIEME.

CONTES.

I. *Eglé*, *Annette*, 133
II. *Les filets de l'Amour*, 141
III. *Les Baigneuſes*, 147
IV. *L'Epoux innocent*, 154
V. *Eglé*, *Damon*, 157
VI. *La nouvelle Ninon*, 163
VII. *Le bon Confeſſeur*, 168
VIII. *La femme chaſte*, 170
IX. *Les dangers du voiſinage*; ibid.
X. *Le chagrin des Peres*, 171
XI. *L'Heureuſe méditation*, 176
XII. *L'Orgueil payé*, 177
XIII. *La mauvaiſe année*; 278
XIV. *La bonne Pénitente*, 179
XV. *Le François prévoyant*; ibid.
XVI. *Le Songe*, 181
XVII. *La bonne mere*, 182
XVIII. *Le Meſſage*, ibid.
XIX. *Le Retour*, 183

XX. *L'Amour ſans arc*, 185
XXI. *Le ſoufflet*, 190
XXII. *La femme ſobre*, 192
XXIII. *L'Ex-voto*, ibid.
XXIV. *Le bon régime*, 195
XXV. *La Charité*, 197
XXVI. *La breche*, 198
XXVII. *Comme on ſe frappe*, 200
XXVIII. *Comme on ſurfait*, 203

LIVRE QUATRIEME.

FABLES.

I. *LE Paon & le Roſſignol*, 205
II. *Les Feuilles*, 208
III. *Les Fleurs & les Fruits*, 210
IV. *Le Nain & le Géant*, 212
V. *Les Epis & les Fleurs*. 214
VI. *L'Œillet*, 216
VII. *Le Lynx & la Taupe*, 218
VIII. *Les deux Boules*, 220
IX. *Le Dragon*, 222
X. *L'Or & le Clinquant*, 224

XI. *Le Pigeon & le Corbeau*, 226
XII. *Le Lierre & l'Ormeau*, 228
XIII. *Le Pigeon & le Vautour*; 229
XIV. *La Rose & la Violette*, 231
XV. *L'Echelle*, 236
XVI. *Le Voile & la jeune Fille*; 236

LIVRE CINQUIEME.

CHANSONS.

I. *Les âges d'une Femme*, 239
II. *Portrait d'un Anonyme*, 242
III. *A mes yeux*, 243
IV. *Les vrais amis*, 245
V. *La Pomme volée*, 247
VI. *La Bergere délicate*, 249
VII. *Les Jumeaux*, 250
VIII. *Droits des Enfans*, 253
IX. *L'Amant Médecin*, 257
X. *Le prix d'un pardon*, 258
XI. *Le Miroir*, 259
XII. *La Rose d'Amour*, 261
XIII. *Le moment*, 263

XIV. *Le Baiſer*, 265
XV. *L'Amour Précepteur*, 266
XVI. *Pouvoir d'Iris*, 268
XVII. *Les progrès du Cœur*, 269
XVIII. *Le nouvel Epicure*, 271
XIX. *Maniere de fêter*, 273
XX. *Effets d'un baiſer*, 275
XXI. *Les Jumelles*, 276

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ott
Date due

a39003 009581629b